

James Hadley Chase

Alerte aux croque-morts

Traduit de l'anglais par L.

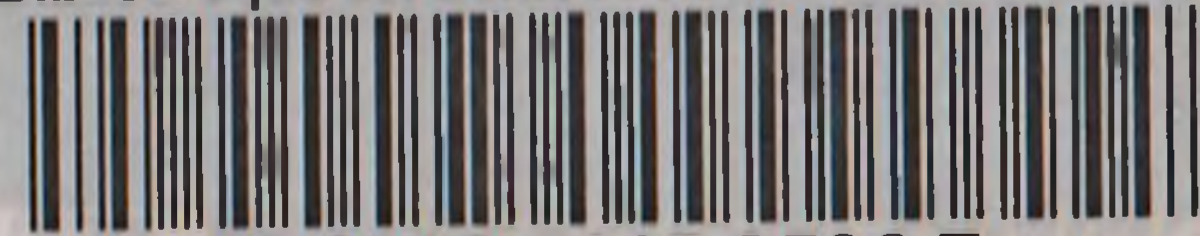
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
475, boulevard De Maisonneuve Est
Montréal (Québec) H2L 5C4 **180**

Chaque année, partout, des gens s'évanouissent du jour au lendemain dans la nature, sans laisser la moindre trace. Un père de famille, une sœur, des amoureux partis faire du camping en montagne... Le meurtre, toujours, est envisagé, l'histoire sordide incroyable, la rencontre d'un monstre... Chet Sladen, journaliste spécialisé dans les faits divers, tient là un sujet en or pour relancer son journal en faillite. Son rédac chef le harcèle. Le public veut du sang, de l'émotion, du mystère. Une danseuse disparue dans sa loge des mois plus tôt sans que personne ait compris ce qui lui était arrivé semble être une accroche du tonnerre. Chet, qui rouvre l'enquête, ne sait pas encore à quel point il a raison.

Né à Londres en 1906 et mort en 1985, James Hadley Chase reste un monument au nom omniprésent dans la mémoire collective. On lui doit notamment le très grand classique *Eva*, mais aussi *La chair de l'orchidée*, qui fait suite à *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*. Le succès phénoménal de ces romans a largement contribué à celui de la Série Noire lancée en 1945 par les Éditions Gallimard.

Photo © plainpicture / P. Hanslik (détail).

Bibliothèque et Archives nationales du Québec



3 2002 5115 9596 7

policier

9 782070 358779

ISBN 978-2-07-035877-9 A 35877



catégorie

F8

folio
policier

526

s Hadley Chase Alerte aux croque-morts

Chase

C4874a

folio
policier

James Hadley Chase

Alerte aux croque-morts



folio
policier

James Hadley Chase

Alerte
aux croque-morts

*Traduit de l'anglais
par Henriette Nizan*

Gallimard

James Hadley Chase

Alerte

LES CLOUÉS-MORTS

Traduction de
Jean-Pierre Laroche

Titre original :

SAFER DEAD

© James Hadley Chase, 1947.

© Éditions Gallimard, 1948, pour la traduction française.

James Hadley Chase est le pseudonyme le plus connu du Britannique René Brabazon Raymond, né à Londres le 24 décembre 1906. Courtier en librairie à l'âge de dix-huit ans, consciencieux et ayant l'habitude de lire les ouvrages qu'il vend, il note l'engouement du public anglais pour les récits de gangsters américains et s'intéresse aux œuvres de Steinbeck, de Hemingway, ainsi qu'à la nouvelle esthétique américaine *hard-boiled* illustrée par les ouvrages de Dashiell Hammett. Son premier roman, *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, paru en 1939 et écrit, dit la légende, en six week-ends à l'aide d'un dictionnaire d'argot américain, est très vite un best-seller. Ce titre, enrichi d'une suite en 1948, *La chair de l'orchidée*, deviendra l'un des fleurons de la Série Noire imaginée par Marcel Duhamel en 1945. Près de quatre-vingt-dix romans et un recueil de nouvelles suivront dont *Eva*, un autre grand classique destiné à marquer l'histoire du genre. James Hadley Chase est mort le 5 février 1985. Une quarantaine de films ont été adaptés de son œuvre caractérisée par le pessimisme de son univers, la qualité de ses intrigues et le refus du récit psychologique classique au profit d'une narration plus visuelle, privilégiant l'action comme étant encore le meilleur moyen de connaître l'âme de ses personnages.

CHAPITRE PREMIER

I

Edwin Fayette, rédacteur en chef du magazine *Faits divers*, est assis dans son bureau luxueux, un cigare entre les dents et, dans les yeux, une lueur plutôt dénuée de bienveillance.

— Asseyez-vous, dit-il avec un geste d'impatience. Sur quoi travaillez-vous, en ce moment, tous les deux ?

Je me pelotonne dans le fauteuil le plus confortable de la pièce tandis que Bernie Low s'assied aussi loin que possible de Fayette et entreprend de se ronger les ongles.

Bernie et moi, nous collaborons depuis deux ans au magazine policier mensuel dont le tirage dépasse celui de tous ses concurrents. C'est moi qui pense et Bernie qui écrit. Cet arrangement nous convient parfaitement à tous les deux. Je n'ai jamais pu rassembler assez d'énergie pour coucher mes idées sur le papier ; quant à Bernie, il n'a jamais eu d'idées.

Ex-scénariste d'Hollywood, Bernie est court sur

pattes, grassouillet et plutôt imposant. Il a une tête comme une mappemonde, un front puissant, et ses grosses lunettes d'écaille lui donnent l'air plus intellectuel qu'il n'est en réalité. Il m'a confié un jour que c'est à la forme de son crâne qu'il a dû de rester si longtemps dans le cinéma.

Bernie a une peur panique de perdre son boulot. Chaque fois qu'il est convoqué dans le bureau de Fayette, il s'imagine qu'il va être fichu à la porte. Affligé d'une épouse éprise de luxe, aux goûts dispendieux, d'une énorme maison et d'une multitude de créanciers, sa vie est une perpétuelle bataille pour ne pas sombrer dans la mouise.

— Pour le moment, fais-je, nous sommes en train de vous concocter une idée du tonnerre. Nous travaillons l'atmosphère. Dans une semaine nous aurons quelque chose à vous montrer, je ne vous dis que ça !

— Eh bien, remisez votre idée du tonnerre, réplique Fayette. J'ai quelque chose d'urgent à vous confier. Votre histoire peut-elle attendre ?

— Mais oui, elle attendra fort bien. Qu'est-ce que vous nous proposez ?

Fayette sort une fiche de son classeur.

— Je veux une série d'articles sur les disparitions, nous annonce-t-il froidement. Vous rendez-vous compte que chaque jour, dans notre pays, plus de trente personnes quittent leur domicile et se perdent dans la nature ? J'ai demandé à Carson de rechercher les affaires les plus intéressantes et je vous en ai réservé une, formidable. Je voudrais que vous vous y colliez tout de suite.

Bernie et moi échangeons un coup d'œil. Nous séchions depuis une semaine sur une idée d'article et la proposition de Fayette tombe à pic.

— De quoi s'agit-il ?

— Au mois d'août de l'an dernier, une jeune femme, nommée Fay Benson, a disparu. Elle chantait et dansait au Florian, une boîte de nuit de Welden. Au cas où vous ne le sauriez pas, Welden se trouve à une centaine de kilomètres au sud-est de San Francisco. Cette fille avait du succès. Le directeur de la boîte lui avait annoncé qu'il prolongeait son contrat ; elle n'avait donc aucune raison de disparaître comme elle l'a fait.

« Le 17 août, elle s'est rendue au Florian comme d'habitude, et elle est allée dans sa loge. À neuf heures, le chasseur est venu l'avertir qu'il ne lui restait plus que cinq minutes avant son numéro. Il a vu qu'elle portait son costume de scène : soutien-gorge, cache-sexe pailleté, chapeau haut de forme et quelques plumes. Elle a répondu qu'elle était prête et il est parti. Il a été le dernier à la voir.

« Comme elle n'avait pas fait son entrée, on l'a renvoyé la chercher, mais cette fois la loge était vide. Les vêtements qu'elle portait en arrivant étaient là et, ce qui est plus important encore, son sac, contenant vingt dollars, se trouvait sur la coiffeuse. Quant à la fille, elle s'était évaporée. Le directeur a interrogé le concierge de l'entrée des artistes. Il ne l'avait pas vue. La seule autre sortie, en dehors de celle des clients, par le restaurant, était au sous-sol. Le gars qui s'occupait de la chaufferie ne l'avait pas remarquée non plus.

Étant donné qu'elle portait encore son costume de scène, elle n'aurait pas pu passer inaperçue, qu'elle ait emprunté l'entrée de service, l'entrée des artistes, ou, passant par le restaurant, l'entrée principale. Le directeur en a conclu qu'elle n'avait pas quitté les lieux. On a fouillé l'immeuble, mais sans résultat.

« La police a été alertée. Elle n'a rien découvert non plus. On a appris que Fay Benson avait obtenu son engagement au Florian par une agence, mais celle-ci ne savait rien sur elle. Fay Benson leur avait simplement dit avoir travaillé au cabaret L'Hirondelle, à San Francisco. Après vérification, ce cabaret n'avait jamais entendu parler d'elle. Elle ne semblait pas avoir d'amis. Elle avait pris pension à l'hôtel Shad, une boîte de second ordre, et l'employé de la réception a assuré qu'elle n'avait jamais reçu ni visite ni courrier. La police a enquêté pendant une quinzaine de jours, mais comme elle n'a découvert aucune piste et qu'on n'a pas retrouvé le cadavre, elle a laissé tomber. (Fayette referme son fichier et me regarde.) Vous n'avez pas l'impression qu'il y a de quoi tirer quelque chose de bien ?

J'en ai, en effet, l'impression, mais j'ai appris à ne pas manifester trop d'enthousiasme pour les idées de Fayette. Le plus souvent, c'est du bidon : elles vous pètent au nez.

— Ce n'est pas mal, dis-je, mais si la police n'a pas pu retrouver sa trace, je ne vois pas bien comment nous...

— Les gens, réplique Fayette, n'aiment pas pour

la plupart se confier aux policiers. Mais moi, je tiens beaucoup à cette affaire et je suis disposé à y mettre le paquet. S'ils estiment pouvoir en tirer profit, les gens parleront. Je suis sûr que nous tenons là quelque chose de sensationnel et je veux que vous vous y mettiez tous les deux.

— Bon, dis-je en tendant la main pour prendre la fiche, tous les tuyaux sont là ?

— Il n'y a pas grand-chose de plus que ce que je vous ai dit : quelques noms et une photo de la fille. Il vous faudra reprendre l'affaire de zéro.

— Et les frais ? demanda Bernie avec un tout petit peu trop de hâte.

Fayette le regarde de travers.

— Dans les limites de la raison ; et par là, j'entends la mienne et non la vôtre. Je tiens à ce qu'on me justifie la moindre dépense au quart de poil, compris ?

Bernie sourit joyeusement. Il n'a pas travaillé dans le cinéma pendant quatre ans sans avoir appris comment on établit une note de frais.

— On vous fera ça au plus juste, monsieur Fayette, assure-t-il.

Je regarde la photo de Fay Benson, que j'ai tirée du fichier. C'est celle d'une fille d'environ vingt-quatre ans, vêtue comme il a été dit, d'un soutien-gorge, d'un cache-sexe pailleté et d'un haut de forme. Son ravissant visage encadré de cheveux blonds, soyeux, est, à mon sens, aussi sensationnel que ses formes sont séduisantes. Je tends la photo à Bernie.

— Regarde ça !

Les yeux de Bernie s'arrondissent et il émet un petit sifflement admiratif.

— Allons-y, dit-il en se levant. Si elle est aussi bien roulée que sur la photo, elle vaut vraiment la peine d'être retrouvée.

II

Il commence à faire nuit quand nous arrivons à Welden, dans une Buick louée à San Francisco.

À première vue, c'est une ville bien construite et bien dessinée, prospère et propre, avec de larges artères et des trottoirs où il y a un monde fou. L'hôtel Shad où nous descendons n'a guère d'apparence. C'est une grande bâtisse, coincée entre un immeuble commercial et une quincaillerie. Le garage de l'hôtel se trouve en face. Après avoir garé la voiture, nous traversons la rue, nos valises à la main, et nous entrons. Des palmiers en pot, des chaises de rotin et des crachoirs ternis donnent au vestibule une apparence miteuse et lamentable. L'employé de la réception, vieux bonhomme au costume râpé et dont un réseau de veinules rouges décore le nez exagérément important, ne rehausse en rien le standing de la maison.

— Quelle taule ! s'écrie Bernie. Je parie qu'il y a des punaises dans les chambres.

— Qu'est-ce que tu voudrais ? Des vers à soie ?

Je me dirige vers le bureau. L'employé paraît surpris quand je lui demande deux chambres ; je

lui annonce que nous resterons probablement une semaine.

— J'ai deux chambres au premier. Est-ce que ça vous ira ?

— Oui. Faites porter nos valises. Où est le bar ?

— Par là ; deuxième porte à droite.

L'endroit est une longue pièce étroite, avec encore des palmiers en pot, des crachoirs ternis et des chaises de rotin. Il est désert, à l'exception du barman qui lit le journal du soir et le replie, d'un air résigné, en nous voyant entrer.

— Bonsoir, messieurs, lance-t-il.

Il est grand et costaud, avec le visage rouge brique et les yeux bleus brillants des alcooliques. Je commande deux *whiskies and soda*.

— Jolie petite chambre mortuaire, fait Bernie en regardant autour de lui. Personne ne boit donc, dans cet hôtel ?

— Il est encore tôt, observe le barman de l'air réprobateur d'un homme dont on a troublé la quiétude. Vous êtes descendus ici ?

— Oui, dis-je. Est-ce que vous lisez quelquefois *Faits divers* ?

Il prend un air de joyeuse surprise.

— Et comment ! Je ne lis que ça !

J'avale mon whisky d'une lampée et tends mon verre pour le faire remplir à nouveau. Bernie, qui se fait un point d'honneur d'être toujours à égalité avec moi, se hâte de vider le sien.

— Remettez-nous ça, fais-je, nous travaillons pour *Faits divers*. Nous nous occupons de l'affaire Fay Benson. Vous vous rappelez ça ?

Le barman a pris mon verre. Il lui glisse des mains et s'écrase sur le sol. Il étouffe un juron en se baissant pour repousser les morceaux de verre sous le comptoir. Quand il se redresse, j'ai l'impression qu'il a les joues un peu plus pâles.

— Quel nom avez-vous dit ? demande-t-il.

— Fay Benson. Vous vous souvenez d'elle ?

— Bien sûr. (Il pivote pour nous verser la nouvelle tournée de whisky.) Vous dites que vous allez faire un article sur cette affaire ?

— Oui. À condition que nous trouvions un point de vue nouveau sur la question.

Il pose les deux whiskies devant nous, s'appuie contre le comptoir et se met à rectifier l'ordonnance des rangées de verres.

— Quel genre de point de vue ce sera-t-il ? demande-t-il sans me regarder.

— Ah ! ça, je voudrais bien le savoir. Nous essayons de ramasser des renseignements. C'est une affaire intéressante. Une fille vêtue simplement d'un soutien-gorge et d'un cache-sexe qui se perd dans la nature. Où est-elle allée ? Pourquoi est-elle partie ? Avez-vous une idée ?

— Moi ? (Le barman fronce les sourcils.) Pourquoi aurais-je une idée là-dessus ?

— Vous ne la connaissiez pas ?

Il hésite, se met à astiquer un verre et dit :

— Non, je ne la connaissais pas. Elle venait tout juste prendre un verre par-ci par-là.

— Seule ?

— Toujours seule. Je suppose qu'elle venait ici pour avoir de la société.

— Elle n'avait pas d'ami ?

Je m'en rends compte, le barman n'est pas à son aise. C'est un sentiment plutôt qu'une constatation, mais ce malaise existe, j'en suis sûr.

— Elle n'avait l'air de connaître personne. Elle était plutôt réservée.

— Mais vous n'êtes pas absolument sûr qu'elle n'avait pas de petit ami, souligne Bernie. Elle aurait pu en avoir un sans que vous le sachiez.

Le barman semble le regarder de travers.

— Possible. Quelle drôle d'idée de reparler de cette affaire !

— Nous n'en reparlerons que si nous découvrons pourquoi elle a disparu.

— Les flics n'ont rien trouvé ; vous, à plus forte raison !

Il me jette un regard rapide puis détourne les yeux, mais pas assez vite pour que je ne puisse saisir son expression furtive. Ce gars commence à m'intéresser.

— C'est nous qui avons repris la suite de Sherlock Holmes, lance Bernie avec désinvolture. Nous n'avons pas besoin de chercher la clé des mystères : nous avons un passe-partout. Les questions les plus insolubles, nous arrivons à les résoudre. Parfois, nous en sommes les premiers stupéfaits. La police connaît notre valeur et il lui arrive de faire appel à nous.

— C'est vrai ? Eh bien, ce coup-ci, il faudra vous lever de bonne heure, réplique sèchement le barman et, nous tournant le dos, il s'en va à l'autre bout du bar reprendre la lecture de son journal.

Je finis mon verre.

— Vous savez où est le Florian ?

— À cent mètres sur la droite, répond le barman sans lever le nez.

Nous quittons le bar.

Bernie murmure :

— Il n'a pas l'air de nous avoir à la bonne. Tu as remarqué ?

— Pour moi, il a les jetons, dis-je en lâchant la porte du bar qui claque derrière nous. Attends. (Je me retourne ; je regarde par le panneau vitré de la porte ; puis je rejoins Bernie.) Il est en train de téléphoner.

— Il veut peut-être miser quelques biffetons sur un canasson.

— À cette heure ? Penses-tu ! Allons manger un morceau.

Je traverse pensivement le hall et descends le perron qui mène à la rue.

— Je crois que je n'ai pas su le prendre. Je ne lui aurais pas parlé de *Faits divers* si j'avais pu prévoir sa réaction.

— Quelle réaction ? dit Bernie stupéfait. Il a laissé tomber un verre. Ça peut arriver à n'importe qui. Je reconnais qu'il n'a pas été très aimable. Mais peut-être que nos figures ne lui revenaient pas. C'est son droit.

— Veux-tu cesser de radoter et me laisser penser ?

— Ça va, ça va ! fait Bernie d'un ton résigné. Ne te gêne pas ! Pense, mon bonhomme ! À voir comme on me traite, personne ne suppo-

serait que je suis de moitié dans notre association !

— Ta gueule !

III

L'entrée brillamment éclairée du Florian est pleine de monde. La demoiselle du vestiaire prend nos chapeaux. Elle porte une petite robe froufrou-teuse, au décolleté généreux, à l'air raccrocheur. Bernie lui lance une œillade.

— Qu'est-ce qu'il y a au menu, ce soir, mon amour ? demande-t-il. À part vous, qui êtes à croquer, bien entendu.

La fille glousse.

— Il y a des tas de bonnes choses mais... (Elle prend un ton confidentiel.) Ne prenez pas le goulash : le chat du patron a disparu.

— Viens donc. (Je tire Bernie par le pan de sa veste.) Ne perdons pas de temps. On est en plein boulot en ce moment.

— Oui, mais alors, quand n'est-on pas au boulot ? dit-il amèrement. Pourquoi ai-je donc choisi ce gagne-pain de malheur ?

Le maître d'hôtel nous mène à une table de coin. Le restaurant est plutôt vaste, avec un orchestre de cinq musiciens, une petite piste de danse et des lumières roses diffuses. Nous composons notre menu et Bernie demande :

— Maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Je veux parler au patron. Il se peut qu'il ait

quelque chose à nous dire. Et puis, il y a le chasseur. Il en sait peut-être plus qu'il n'en a raconté aux flics.

— Toutes ces poulettes qui se pelotonnent dans le coin là-bas, ça doit être les entraîneuses. Si j'allais leur faire du charme pendant que tu parles au chef, ce serait peut-être une bonne idée, tu ne crois pas ? Après tout, nous n'avons pas besoin d'être deux pour cuisiner le patron de la boîte et je risque de mettre la main sur quelque chose d'intéressant.

— Peut-être, mais si tu mets la main quelque part, tâche au moins que ce soit en rapport avec notre boulot.

— Tu as l'esprit bien mal tourné ! lance Bernie avec indignation.

Une demi-heure plus tard, je paie l'addition et je me lève, non sans avoir recommandé à Bernie :

— Surtout, tiens-toi bien.

— J'en connais une autre qui va avoir à bien se tenir, riposte Bernie en regardant fixement une rousse au joli visage fardé, figé par l'ennui. J'ai toujours rêvé de passer à tabac une entraîneuse.

Je le quitte et cherche le patron. C'est un petit homme brun ; il s'appelle Al Weiman. Quand je lui dis que j'appartiens à *Faits divers*, il paraît content de me voir.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur Sladen ? demande-t-il en m'indiquant une chaise.

— J'essaie de découvrir de nouveaux détails sur l'affaire Fay Benson. Nous avons envie d'en

reparler, si nous trouvons une nouvelle façon de présenter cette histoire.

— Eh bien, vous aurez du mal. Il y a quatorze mois qu'elle a disparu.

— Je sais. (J'accepte la cigarette qu'il m'offre et je l'allume.) Mais quand on reprend une vieille histoire, on a souvent de meilleurs résultats qu'au moment où ça s'est passé. Si cette fille est tombée dans un guet-apens, le type doit dormir sur ses deux oreilles. S'il découvre soudain, juste quand il est sûr d'être à l'abri, qu'on a entrepris une nouvelle enquête, il y a des chances pour qu'il soit catastrophé. À ce moment-là, il peut faire une gaffe et se trahir. Ça s'est déjà vu...

— Oui. Je vois ça. Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

— Comment, à votre avis, une fille vêtue comme elle l'était a-t-elle pu quitter l'établissement sans être remarquée ?

Weiman secoue la tête.

— J'y ai souvent pensé, mais ça me dépasse. Toutes les portes de derrière étaient surveillées et elle n'aurait pas pu traverser le restaurant sans être vue.

— Qui est-ce qui gardait les portes de derrière ?

— Joe Farmer était à l'entrée des artistes et Pete Schultz au sous-sol.

— Avez-vous jamais eu l'impression que l'un d'eux avait pu mentir ? Si l'un d'eux a menti, il n'y a rien de mystérieux là-dedans. La police y a-t-elle pensé ?

— Oui, bien sûr. La police les a cuisinés tous les

deux, mais elle n'en a rien sorti. Tous les deux ont juré qu'ils n'avaient pas vu la fille.

— On n'a rien trouvé contre aucun des deux ?

— Schultz est hors de cause. Il réceptionnait une livraison de bière. Le conducteur du camion a affirmé que Schultz était à la porte au moment où la fille a disparu.

— Reste Farmer. Quelqu'un a-t-il pu témoigner pour lui ?

— Non. Farmer est sujet à caution. Il avait l'habitude de boire. Avant cette disparition, il lui était arrivé de s'esquiver pour aller au bar d'en face, chez Mike, et je l'avais pris sur le fait. Je lui avais dit que s'il recommençait, je le flanquerais à la porte.

— Ce n'est pas porté sur votre déclaration.

— Je sais. (Weiman sourit.) Je ne voulais pas lui causer d'embêtements. Je lui ai parlé avant d'appeler les flics et il m'a persuadé qu'il n'avait pas traversé la rue.

— Vous l'aviez attrapé une première fois. Il savait que si vous le surpreniez de nouveau, vous le renverriez. Ça ne devait pas manquer de lui inspirer des arguments convaincants.

— Avant de le questionner, j'étais allé au bar d'en face et le barman m'avait assuré ne pas l'avoir vu. Je suis certain que Joe a dit la vérité.

— Oui, mais s'il a menti, il n'y a pas de mystère. La fille a fort bien pu partir par là.

— Elle ne serait pas allée bien loin dans l'accouplement où elle était.

— Pourquoi ? Si une auto l'attendait, elle aurait

pu s'éloigner sans difficulté. J'aimerais bien parler à Farmer.

— Il est mort.

Je regarde Weiman, bouche bée.

— Mort ? Quand est-il mort ?

— Deux jours après la disparition de Fay Benson. Il a été écrasé par un chauffard qu'on n'a jamais retrouvé.

— Eh bien, au temps pour moi ! Je croyais pourtant être sur la bonne voie. Est-ce que le chasseur est toujours chez vous ?

— Spencer ? Oui. Vous voulez lui parler ?

— C'est lui qui l'a vue en dernier, n'est-ce pas ?

— Oui. Ne bougez pas d'ici, monsieur Sladen. Il faut que je retourne au boulot. Je vous l'envoie.

Il se lève.

— Que pensez-vous de Fay Benson ? Était-ce un genre de fille à s'attirer des ennuis ?

Il fait un geste de dénégation.

— Je ne le crois pas. C'était une brave gosse et son numéro avait du succès. Elle ne ressemblait pas aux filles que nous engageons d'habitude. Elle était réservée mais en bons termes avec tout le monde et elle se tenait bien. Non, ce n'était pas une fille à salades.

— Elle n'a jamais parlé de sa famille ? Elle n'a donné aucune indication sur son passé ?

— Elle ne parlait pas d'elle-même. J'aimais le numéro qu'elle présentait. On voyait qu'elle avait du métier. Elle devait avoir fait du music-hall depuis pas mal d'années. Quand une artiste a de

l'expérience, ça se voit tout de suite. Et elle en avait.

— Moi, j'ai l'impression qu'elle se cachait de quelqu'un. Elle n'avait pas d'amis. Elle ne recevait pas de courrier, elle ne frayait avec personne et elle mentait sur son passé. C'est sur tout cela que je me base... Eh bien, merci, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. Je vais parler à Spencer.

Spencer entre dans le bureau et je le fais asseoir. C'est un grand garçon efflanqué, dans les vingt et quelques années. Il me regarde d'un air ahuri et il y a dans son regard un mélange de nervosité et d'admiration.

— Excusez-moi, dit-il, vous êtes bien le Chet Sladen qui écrit dans *Faits divers* ?

— Oui. Vous lisez ma prose ?

— Si je la lis ! Je pense bien ! Je trouve ça du tonnerre. Ça fait des années que je dévore tous vos articles.

— Moi aussi. Ça fait que nous sommes au moins deux à les lire ! dis-je en souriant. Je m'occupe en ce moment de l'affaire Fay Benson et j'espère que vous pourrez m'aider. En quels termes étiez-vous avec elle ?

— On s'entendait bien. C'était une bonne gosse, monsieur Sladen. Elle ne m'a jamais fait aucun ennui.

— Quand vous êtes allé dans sa loge pour la rappeler, la deuxième fois, vous n'avez rien remarqué ? Pas de traces de lutte ?

— Tout était exactement comme la première fois, sauf qu'elle n'y était pas.

— Et la première fois, vous êtes sûr qu'elle y était ?

— Oui. J'ai d'abord frappé et elle a répondu ; alors j'ai ouvert la porte et j'ai regardé. Elle était debout, près de son miroir. Elle avait son costume de scène et elle a dit qu'elle était prête. Elle m'a parlé aussi d'un coup de téléphone qu'elle attendait. Je lui ai expliqué que, lorsqu'on sonnerait, elle devrait prendre la communication dans le bureau de Joe.

— Elle attendait un coup de téléphone ?

— Oui ; et ça la préoccupait.

— Est-ce qu'on l'a appelée, en fin de compte ?

— Je ne crois pas.

— Puis-je jeter un coup d'œil sur sa loge ?

— Seulement à l'extérieur, monsieur Sladen. L'une des artistes est en train de s'y habiller.

— Voyons toujours l'extérieur.

Il me conduit dans un corridor, me fait descendre des marches et nous arrivons derrière l'immeuble. Il ouvre une porte et je me trouve dans une sorte de vestibule qui contient, entre autres choses, des caisses en bois, des vieux projecteurs et des étuis d'instruments de musique. La porte de la loge ne m'apprend pas grand-chose. Elle se trouve à peine à quinze mètres de la sortie des artistes et le bureau du concierge est juste au tournant du couloir. On ne le voit pas de la porte de la loge.

— Vous êtes certain qu'elle n'avait pas d'autres vêtements dans sa loge ? Elle n'aurait pas pu se changer ?

— Non, monsieur Sladen. C'est moi qui range les

costumes dans les loges et le placard était toujours vide. Il n'y avait pas d'autre endroit que le placard pour ranger les affaires.

— C'est plutôt déconcertant, vous ne trouvez pas ?

— J vous crois, monsieur Sladen.

— Bon, je vous remercie. S'il me vient une idée, je repasserai. Où est le bar de Mike ?

— Je vais vous le montrer.

Il me fait passer devant le bureau du concierge, ouvre la porte de l'entrée des artistes et me désigne un bistrot, de l'autre côté de la ruelle.

— C'est là.

— Merci.

Je traverse le passage et pousse la porte du bar. Il y a là trois hommes en train de boire de la bière à une table ; un autre type s'appuie nonchalamment au bar, un whisky devant lui.

Le barman, type trapu et rougeaud, à l'air marquant, est en train de tripoter la radio. J'entre et je m'installe à l'autre bout du comptoir, loin des quatre clients. J'attends que le barman s'approche de moi.

— Un double scotch à l'eau. Et si vous n'avez rien de mieux à faire, prenez quelque chose aussi.

Il sourit.

— Avec plaisir, monsieur, merci.

Quand il revient avec les verres, j'ajoute :

— Il y a plus d'un an que je ne suis pas venu à Welden. Je connaissais Joe Farmer. Il paraît qu'il est mort ?

Le barman acquiesce.

— C'est exact. Il a été aplati par un p'tit gars pressé. On n'a jamais pu mettre la main sur le chauffard. Les flics d'ici sont même pas capables de trouver leur propre nom dans l'annuaire.

— Vous le connaissiez, n'est-ce pas ?

— Non. Je suis nouveau. Il a été tué deux jours avant mon arrivée. Mais j'en ai entendu parler.

Intéressé, je demande :

— Qu'est donc devenu le barman qui avait l'habitude de servir Joe ?

— Jake Hesson ? Il est parti. Il a trouvé une meilleure place.

— Vous savez où il est ?

— Dans un hôtel, mais j'ai oublié le nom.

Il me vient une inspiration subite.

— Ce ne serait pas à l'hôtel Shad ?

— C'est ça. À l'hôtel Shad.

Je me sens tout radieux.

— Allons, à la vôtre ! Et remettez-nous ça.

J'ai fait un pas en avant, c'est net.

CHAPITRE II

I

Je retourne chercher Bernie, mais le maître d'hôtel du Florian me dit qu'il est parti depuis vingt minutes.

— Il était seul ?

Le maître d'hôtel fait non d'un signe de tête.

— Il était avec une de nos entraîneuses, précise-t-il, sur un ton nettement réprobateur.

Connaissant les petites habitudes de Bernie, je sais que je ne le reverrai pas avant la matinée et je rentre à l'hôtel Shad. J'aurais aimé avoir un autre entretien avec Jake Hesson, le barman, mais le bar est fermé.

Je reporte toute mon attention sur l'employé de la réception qui feuillette distraitement un magazine.

— Je n'ai pas très bien entendu votre nom, lui dis-je en m'appuyant au bureau pour lui offrir une cigarette.

— Je m'appelle Larson. Je ne fume pas, merci.

— Où donc ai-je déjà vu votre barman ?
Comment s'appelle-t-il ?

— Jake Hesson.

— Est-ce qu'il n'a pas travaillé chez Mike, derrière le Florian ?

— Si, répond Larson en me regardant avec froideur. Il est ici depuis un an à peu près.

— Vous vous rappelez exactement à quelle date il est venu ici ?

— En septembre dernier. Pourquoi demandez-vous ça ?

— Il n'était donc pas ici au moment où Miss Benson y était ?

— Miss Benson ? (Larson repousse son magazine. Je vois qu'il ne sait pas s'il doit prendre l'air intéressé ou méfiant.) Vous voulez parler de la jeune fille qui a disparu ?

— C'est ça. Hesson ne travaillait pas encore ici, à l'hôtel, quand elle y était ?

— Non.

— C'est curieux. Il m'a pourtant dit qu'il la connaissait.

— Vous vous intéressez à Miss Benson ?
demande Larson.

— Oui. Je suis chargé par *Faits divers* de m'occuper de l'affaire. Combien de temps est-elle restée ici ?

— Alors, on reprend l'enquête ?

— Elle n'a jamais été abandonnée. Combien de temps est-elle restée ici ?

Larson approche le gros registre relié de cuir

et commence à feuilleter les pages. Au bout d'un moment, il m'annonce :

— Elle est entrée le 9 août et elle a disparu le 17.

— Avait-elle payé sa note avant de disparaître ?

— Non. Elle nous doit trente dollars. On n'en verra jamais la couleur.

— Que sont devenus ses bagages ?

— La police les a saisis. Il n'y avait pas grand-chose ; une valise et un petit fourre-tout.

— Elle n'avait jamais reçu de visites ?

— Non ; ni de courrier non plus.

— Pas de coups de téléphone ?

Larson fait un geste de dénégation.

— Trois jours après sa disparition, une femme est venue pour la voir ; mais pendant son séjour personne ne l'a demandée.

— Qui était-ce, cette femme ?

— Je n'en sais rien. Elle est entrée et a demandé si on avait retrouvé Miss Benson. Je lui ai répondu que non et elle m'a prié de lui téléphoner si Miss Benson se présentait.

— En avez-vous parlé à la police ?

— De cette femme ? Pourquoi ? C'était déjà assez casse-pieds de les voir aller et venir sans arrêt. Rien de tel qu'un troupeau de cognes pour dégoûter les clients. Les affaires ne sont déjà pas si brillantes.

— Vous ne vous rappelez pas qui était cette femme ?

Larson va à la dernière page du registre. Une carte de visite y est fixée par un trombone et il me la tend.

Je lis :

Joan Nichols
Appartement B

76 Lincoln Avenue, Welden. W. 75 600

— Merci, fais-je, en glissant la carte dans ma poche. Hesson est-il dans les parages ? Je voudrais bien lui parler.

— Il n'habite pas ici. Il a une chambre dans Bay Street.

— Quel numéro ?

— 27. Mais pourquoi ?

— Pour rien. Je glane des renseignements à la façon d'une pie qui chipe tout ce qui brille. Ma mère a eu peur d'une pie quand elle me portait. Bon, je crois que je vais aller me coucher. À demain matin !

Bouche bée, il me regarde partir et je monte dans ma chambre. Je dormais depuis une demi-heure à peine quand ma porte s'ouvre brutalement. La lumière s'allume. Je m'assieds sur mon séant en me frottant les yeux et je vois Bernie sur le pas de la porte.

— Fous-moi le camp ! Tu ne pourrais pas me laisser dormir ?

— Tu devrais être debout, à travailler, comme moi, riposte Bernie qui s'avance en trébuchant vers mon lit. Ah ! mon bonhomme ! Qu'est-ce que je tiens !

Il se laisse choir lourdement sur le lit.

— J'ai du nouveau pour toi, reprend-il. Fay avait un petit ami.

— Quoi ? fais-je en sursautant. Tu l'as trouvé ?

— Je ne l'ai pas trouvé, mais on m'en a donné un signalement au poil. Je savais bien qu'une mignonne comme elle ne pouvait traverser la vie sans un petit copain. Ç'aurait été contre nature. J'ai fait le gentil avec la rouquine. Elle se fait appeler Aurora mais je parie qu'en réalité elle se nomme Beulah ou Dagmar, enfin un nom affreux. Mais quelle fille ! Ah ! elle n'a pas de complexes, elle ! Et ce qu'elle aime le fric !

— Qu'a-t-elle dit ?

— Elle travaillait au club du temps de Fay, précise Bernie en passant la main devant ses yeux. Est-ce que le plancher monte et descend ou bien est-ce que je suis encore plus saoul que je ne croyais ?

— La mer est mauvaise, cette nuit ! Allons, continue, raconte.

— Aurora m'a dit qu'aucune des entraîneuses n'en savait bien long sur Fay. Ce n'est pas qu'elle les snobait, mais elle avait sa loge à elle et elle n'en bougeait pas. Ça piquait la curiosité de ces demoiselles et elles se posaient des questions. Fay faisait partie de la boîte depuis trois nuits lorsque Aurora l'a vue parler à un automobiliste parké au bout du passage, derrière le club. Il avait rabattu le bord de son chapeau et portait des lunettes noires ; ce détail a semblé bizarre à Aurora parce qu'il faisait nuit. C'était une belle bagnole. Une Cadillac décapotable, vert et crème.

— Peut-être qu'il lui demandait son chemin, espèce d'abruti !

— J'y ai pensé. (Bernie ouvre les yeux et regarde le plancher avec méfiance.) Je n'en ai peut-être pas l'air, mais j'ai des dispositions étonnantes pour le métier de détective. Aurora a revu le type deux nuits plus tard. Il parlait avec Farmer dans son bureau, à l'entrée des artistes, et elle a eu le temps de bien le regarder. Quand il est parti, elle a demandé à Farmer qui c'était ; il a répondu qu'il ne savait pas mais que ce type attendait Fay. J'ai noté le signalement du gars pour être sûr de ne pas l'oublier.

— Un vrai miracle que tu n'aies pas oublié de le noter, fais-je. Ça me la coupe de voir que tu es arrivé jusqu'ici dans l'état où tu es.

Bernie sourit, la bouche en cœur, et sort son portefeuille d'où il tire une feuille de papier.

— C'est Aurora qui m'a ramené. Ça lui ressemble bien, d'ailleurs. Elle dit qu'elle veille toujours sur ses placements. Elle m'appelle sa poule aux œufs d'or. C'est mignon, tu ne trouves pas ?

Je grogne :

— Ça suffit, espèce de poivrot ! Montre-moi le signalement du type.

Bernie regarde le papier, fronce les sourcils et dit :

— C'est marrant. J'ai écrit ça en chinois.

— Tu le lis à l'envers, idiot !

Bernie retourne la feuille.

— C'est vrai. J'ai pensé une seconde que l'alcool m'avait donné le don des langues. Le type a plus d'un mètre quatre-vingts, il est mince, hâlé, avec une petite moustache en virgule. Il porte des lunettes.

tes noires, même la nuit. Il arborait un manteau en poil de chameau, une chemise blanche en nylon et un nœud papillon à pois. Il portait un bracelet d'identité en or à un poignet et un bracelet-montre en or à l'autre. Tu peux te fier à Aurora pour ce qui est de repérer les accessoires en or. À première vue, il paraît dans les trente-cinq ans. Pas mal, comme signalement, hein ?

Je prends le papier des mains molles de Bernie, je le plie et le pose sur la table de nuit.

— C'est bon. Nous avançons, c'est certain. Les flics n'ont pas eu vent de ce type. Tu n'as rien trouvé d'autre ?

— Dis donc, tu trouves que ça ne suffit pas pour une soirée ? De plus, après m'avoir raconté ça, elle a commencé à me dire à quel point elle aime le fric, et quand elle est lancée là-dessus, rien au monde ne peut l'arrêter.

— Parfait, mon vieux. Tu ferais bien d'aller te coucher. Ta chambre est à côté de la mienne, au cas où tu ne t'en souviendrais plus.

— Et toi ? Tu as découvert des détails sensationnels ? demande Bernie en me regardant d'un air inquisiteur. Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps-là ?

— Des tas de choses, mais tu n'es pas en état de réfléchir pour l'instant. Va te coucher. Je te dirai ça demain matin.

— C'est pas une mauvaise idée, après tout, concède Bernie en se remettant debout. Dormir un peu, ça me fera du bien. Ne commence pas à

travailler de trop bonne heure. J'ai comme une idée que je vais avoir la gueule de bois.

— Va te coucher !

Et je ferme l'électricité.

II

À neuf heures et demie, le lendemain matin, j'ouvre la porte de la chambre de Bernie et je le regarde, étendu sur son lit, tout habillé, la bouche grande ouverte, complètement culbuté.

Inutile de le réveiller. Il ne serait pas en état de travailler. Je referme doucement la porte et je descends dans le hall. Je dis à Larson de ne pas le déranger puis je vais au garage, je sors la Buick et je me dirige vers la demeure de Joan Nichols.

La maison se trouve dans une rue tranquille, de l'autre côté de la ville. C'est un grand immeuble gris avec des stores d'un vert passé aux fenêtres et un perron de pierre devant la porte d'entrée.

Je laisse la Buick, gravis le perron et m'arrête pour examiner la rangée de boîtes à lettres du vestibule. Comme je ne trouve sur aucune le nom de Joan Nichols, je traverse le couloir pour gagner la loge du concierge. Je frappe à la porte. Un homme gras, en manches de chemise, un cigare éteint entre les dents, ouvre la porte et me regarde d'un air indifférent.

— C'est complet, annonce-t-il sèchement, et il se prépare à repousser la porte.

— Je ne cherche pas de chambre, dis-je en glis-

sant mon pied dans l'entrebâillement, je viens voir Miss Nichols. C'est bien ici qu'elle habite ?

— Joan Nichols ? demande-t-il en me regardant fixement.

— C'est ça. Je n'ai pas vu son nom sur les boîtes à lettres.

— Il n'y est pas. D'ailleurs, elle n'est pas là non plus. Si vous voulez vraiment la voir, vous n'avez qu'à aller au cimetière de Welden. C'est là qu'elle est, maintenant.

Un frisson me parcourt l'échine.

— Vous voulez dire qu'elle est morte ?

— J'espère pour elle qu'elle l'est. On l'a mise dans un cercueil et on l'a enterrée. (Il fronce les sourcils.) Elle m'a refait d'un mois de loyer. Elle n'avait pas un radis et les flics ont emporté ses bagages.

— Elle est morte de maladie ?

— Elle est tombée dans l'escalier.

Le concierge indique de la tête l'escalier raide, en face de lui.

— Je suppose, reprend-il, qu'elle était saoule, bien que les flics prétendent le contraire ; mais ils ne savent pas tout. Elle a atterri plutôt brutalement. J'ai cru que la maison s'effondrait.

— À quel moment ça s'est passé ?

— En août dernier.

— Vous vous rappelez la date ?

Le concierge manifeste une certaine impatience. Je vois que cette conversation l'embête.

— Pourquoi ? Moi, ça ne m'intéresse pas. Les

flics vous le diront, si vous y tenez. (Il va refermer la porte.) J'ai à faire.

Je suis trop sonné par cette révélation pour penser à lui poser d'autres questions et je le laisse me refermer la porte au nez. Je retourne à l'auto, m'y assieds et allume une cigarette. Je regarde par le pare-brise la rue crasseuse. Mon cerveau travaille.

Est-ce une coïncidence ? Deux personnes qui ont connu Fay Benson sont mortes. Et, toutes les deux, après sa disparition. Et, toutes les deux apparemment de mort accidentelle.

« Très, très louche », dis-je presque à haute voix. Appuyant sur le démarreur, je reprends le chemin de Main Street, puis, après m'être adressé à un agent, je me dirige sur Bay Street. Le numéro 27 est une boutique d'alimentation. J'en conclus que Hesson a une chambre au-dessus mais, comme il n'y a pas de porte sur la rue, j'entre dans le magasin. Une jeune fille brune, massive, dans une blouse d'un blanc sale, me contemple par-dessus une montagne de plats préparés, de sandwiches et de bocaux de cornichons.

— Vous désirez ? me demande-t-elle.

— Je cherche Jack Hesson, dis-je avec mon plus beau sourire de communiant. On m'a dit qu'il créchait ici.

Elle m'adresse un regard bref et circonspect.

— Pourquoi que vous avez besoin de lui ?

— Je lui demanderai de vous le dire lui-même, si ça lui plaît, riposté-je en souriant pour conjurer le mauvais sort. Il est encore au lit ?

— Non. Vous êtes un poulet ?

— Est-ce que j'en ai l'air ? Qu'est-ce que ça peut vous foutre d'où je viens ? Vous êtes la copine de Jake ou quoi ?

— J'm'en ressens pas tellement pour les copains. (Elle sourit soudain.) Je vois que vous n'êtes pas un flic. Jake est parti.

— À son boulot ?

— Non. Il s'est barré, quoi. Vous comprenez pas, quand on vous cause ? J'crois qu'il devait avoir des petits ennuis. Ça ne serait pas la première fois.

J'allume une cigarette et je pose avec précaution l'allumette dans le cendrier du comptoir, tout en regardant la fille.

— Il a dit où il allait ?

Elle fait « non » de la tête.

— Il a payé sa chambre, fait sa valise et mis les voiles. On ne pose pas de questions à Jake si on ne veut pas se faire abîmer le portrait.

— Combien de temps est-il resté ici ?

— À peu près deux ans.

Je sors mon portefeuille et j'en tire un billet de cinq dollars.

— J'aimerais jeter un coup d'œil sur sa chambre. Est-ce que cinq dollars couvriraient vos frais ?

Des doigts aux jointures crasseuses, aux ongles teints de rouge sang de bœuf saisissent prestement le billet. La fille se retourne, prend une clé dans le tiroir-caisse et me la tend.

— C'est au-dessus, deuxième porte à gauche. Si mon vieux vous surprend, vous tâcherez de le baratiner. Il n'est pas commode.

— J'ai l'air doux, fais-je, mais je ne suis pas commode non plus.

Je me dirige vers la porte, suis un couloir, monte des marches sales et dépourvues de tapis et m'arrête devant la deuxième porte à gauche. J'introduis la clé dans la serrure et j'ouvre. La chambre garde les traces d'un départ hâtif. La porte de la penderie est grande ouverte, les tiroirs de la commode ont été retirés et abandonnés sur le plancher. Il y a de l'eau sale et savonneuse dans la cuvette.

Je referme la porte et regarde autour de moi. Je suis bien certain à présent d'avoir pris le bon départ. Hesson s'est affolé. Il a menti en prétendant ne pas connaître Fay Benson, peut-être parce qu'il ne se méfiait pas ; il a dit la première chose qui lui soit passée par la tête. Quand il a compris son erreur, il s'est fait la malle.

Je passe l'inspection de la chambre avec soin et méthode. Ce n'est qu'en écartant le lit du mur que je découvre un détail intéressant. Un petit objet brille au milieu d'une épaisse couche de poussière. Je me penche et le ramasse. Puis je vais à la fenêtre pour examiner ma trouvaille.

C'est la reproduction miniature d'une pomme en or ; une breloque porte-bonheur comme les femmes en ont parfois à leur bracelet. Une inscription y est gravée en lettres si petites que je puis à peine les lire : *à F.B. de H.R. 24 juin.*

F.B., ne serait-ce pas Fay Benson ?

Je fais rouler la petite pomme d'or dans le creux de ma main puis je la fourre dans ma poche. Quand

je me retourne, pour reprendre mes recherches, la porte s'ouvre ; j'aperçois un homme dont le visage basané arbore une expression plutôt féroce.

— Alors, on ne se gêne plus ?

— Je cherche Hesson, dis-je. (Je devine que c'est le papa de la demoiselle. Il a, en effet, l'air mauvais.) Vous savez où il est ?

— En tout cas, vous voyez qu'il n'est pas ici. Sortez avant que je ne vous foute dehors.

Il a l'air assez costaud et assez mal luné pour le faire ; aussi j'obtempère.

— Il faut pourtant que je le trouve, dis-je. Cinq dollars pour son adresse.

Il a l'air moins hostile.

— Ça vous en coûtera vingt.

Je fais « non » de la tête.

— Dix et pas un sou de plus.

— Bon. Allons pour dix !

Je fouille dans mon portefeuille sans le sortir de ma poche, je trouve deux billets de cinq dollars et je les plie.

— Où est-il ?

— Il est allé chez Sam Hardy, 3 Lennox Street, à San Francisco.

— Vous en êtes sûr ?

— C'est là qu'il m'a dit de faire suivre son courrier. (Il avance la main pour prendre les billets.) S'il n'y est pas, il y viendra sûrement.

Je lui tends les deux billets. Je ne sais pas très bien si ces dix dollars vont être gaspillés ou non, mais comme c'est l'argent de Fayette et pas le mien, le risque me paraît justifié.

— Si je ne le trouve pas, mon joli, tu me reverras.

Je passe devant lui et je redescends dans la rue.

III

Il est plus d'une heure quand je reviens à l'hôtel Shad. Je trouve Bernie assis dans le hall, tout pâle, les yeux creux, un whisky à l'eau à portée de la main.

— Encore en train de siroter ? Je pensais que tu en avais absorbé la nuit dernière assez pour le restant de tes jours.

Bernie ferme les yeux, les rouvre et frissonne.

— Voudrais-tu être assez bon pour parler moins fort ? dit-il d'un ton pathétique. Le moindre bruit me transperce le crâne.

— C'est bien fait. Allons déjeuner. J'ai du nouveau pour toi.

Bernie se pelotonne sur lui-même.

— Ne me parle pas de boustifaille. Je ne pourrais toucher à rien.

Je le saisis par le bras et je l'entraîne vers le sordide restaurant de l'hôtel.

— Eh bien, tu n'auras qu'à me regarder déjeuner.

Tout en mangeant, je lui fais le récit détaillé de ce que j'ai découvert la nuit précédente et pendant la matinée. Ça le passionne tellement qu'il en oublie sa migraine.

— Nous nous débrouillons pas mal, observe-

t-il, nous en savons déjà plus que la police quand elle a laissé tomber l'affaire. Nous savons que Fay était en rapport avec le type au manteau de poil de chameau. La police n'est pas arrivée à découvrir son existence ou, si elle l'a fait, elle n'a pas estimé qu'il était assez important pour s'en occuper. Moi, je trouve que ça vaut la peine. Tout individu qui porte des lunettes noires la nuit est, pour moi, suspect. Autre chose : qui est cette Joan Nichols ? Que vient-elle faire là-dedans ? Elle s'est amenée ici trois jours après la disparition de Fay et elle a demandé de ses nouvelles. Là-dessus, elle tombe dans l'escalier et se brise les vertèbres du cou. Farmer est la seule personne qui ait pu voir Fay quitter le Florian ; là-dessus, on lui fait le coup du rouleau compresseur. Mon impression, c'est qu'on s'est débarrassé de Joan Nichols et de Joe Farmer parce qu'ils en savaient trop.

Les yeux de Bernie lui sortent de la tête.

— Hé ! dit-il en baissant la voix, est-il apparu à ton esprit supérieur que quelqu'un pourrait aussi avoir envie de se débarrasser de nous parce que nous en savons trop, nous aussi ?

— Tu radotes. On ne descend jamais les enquêteurs.

— Moi, ça ne me plaît pas. Nous devrions peut-être laisser tomber cette affaire, Chet. Je parle sérieusement. Je n'aimerais pas qu'il t'arrive quelque chose, ni à moi non plus, tout compte fait.

— Des clous. Ça va être notre meilleure histoire. Je pars à la recherche d'Hesson. Toi, je voudrais que tu mettes la main sur l'homme au manteau

en poil de chameau. Il y a des chances pour qu'il ait quitté la ville, mais ça vaut la peine de faire le tour de tous les hôtels d'ici pour voir si quelqu'un reconnaît son signalement. Son auto t'aidera peut-être.

Bernie n'a pas l'air bien convaincu.

— C'est bon. Je vais faire ce que je pourrai. Il ne doit pas y avoir tellement d'hôtels dans cette ville... Je l'espère...

Je repousse ma chaise.

— Allons-y. J'ai besoin de l'auto. Je reviendrai cette nuit de San Francisco. Rendez-vous ici.

Bernie se lève et nous retournons dans le hall.

— Attends-moi un instant.

J'entre dans la cabine téléphonique. J'appelle le Florian et demande le bureau du concierge, à l'entrée des artistes.

— Spencer est là ?

— Lui-même. C'est M. Sladen ?

— Oui. Savez-vous si Miss Benson avait un bracelet porte-bonheur ? Vous savez ce que c'est, j'imagine ?

— Bien sûr. Elle en portait un. Il y avait plein de petits fétiches après. Elle me l'a montré.

— Y avait-il une petite pomme en or ?

— Oui.

— Parfait. Merci bien. (Je raccroche et rejoins Bernie.) J'avais raison, la petite pomme provient de son bracelet. Spencer l'a vue. Hesson aura du mal à expliquer comment cet objet se trouvait dans sa chambre.

— On n'est pas mauvais pour des amateurs, observe Bernie.

— Si on était des amateurs, on serait même bons. À ce soir !

Il est quatre heures et la nuit commence à tomber quand je traverse le pont d'Oakland Bay. Je m'arrête dans Harrison Street. L'agent me dit d'aller du côté des docks. Je laisse la Buick dans un terrain vague et descends la rue sale au bout de laquelle se trouve Lennox Street.

Des maisons ouvrières avec des escaliers de secours en fer se découpent sur le ciel nocturne. Ça et là, les lumières s'allument aux fenêtres.

Je m'arrête devant le numéro 3. C'est une haute bâtisse étroite. Une poignée de gosses dépenaillés sont assis sur les premières marches. Ils me regardent fixement en se poussant du coude. Je leur demande :

— Sam Hardy habite ici ?

— Oui, mais il est sorti, dit l'un des gamins.

Il se pousse un peu pour me laisser passer et, comme je monte les marches usées, les gosses se retournent pour me regarder. La porte de la maison est entrouverte ; je la pousse et pénètre dans un vestibule nu et sale. Un homme mal nourri est assis sur une caisse, le dos contre le mur ; il lit un journal de courses. Il lève la tête et me regarde d'un œil fatigué et ennuyé.

— Où est-ce que je pourrais trouver Jake Hesson ?

Je lui montre un dollar. Son regard s'allume.

— Deuxième étage, patron.

Il tend la main et je le laisse prendre le billet.

— Il est chez lui ?

— Oui, patron. Il n'est pas sorti de la journée.

Je monte l'escalier, jusqu'au deuxième étage. Une radio gueule derrière une porte. Je traverse vite le couloir jusqu'à la chambre 10 ; je m'arrête et j'écoute, l'oreille contre le panneau de la porte ; comme je n'entends rien, je frappe.

Personne ne répond. Je tourne doucement le bouton. La porte s'ouvre vers l'intérieur.

Jake Hesson est sur le lit. Sa chemise d'un blanc sale est tachée de rouge, juste au-dessous du cœur. De la tache rouge sort le manche d'un couteau. À en juger par le visage cireux, la mort doit remonter à plusieurs heures.

CHAPITRE III

I

Le lieutenant Marshall, de la Brigade criminelle, est un homme fort, au visage brique, avec une fine moustache et un menton saillant et agressif. Il se colle une cigarette à la lèvre inférieure, l'allume et me dévisage. Je me suis adossé au mur pour ne pas gêner les policiers qui relèvent les empreintes digitales dans la petite chambre. Tout ce qui reste à présent d'Hesson, c'est une éclaboussure sanglante sur le couvre-pieds.

— Tom Creed va prendre ça en main, annonce Marshall. Si ce que vous dites est exact, l'affaire relève de sa juridiction.

— Qui est-ce ?

— C'est le capitaine de la police, à Welden. L'an dernier, il m'a demandé d'enquêter à L'Hirondelle, boîte de nuit où la petite Benson était censée avoir travaillé. Nous n'avons rien trouvé. (Marshall a un sourire dur.) À cause de vous, je vais avoir l'air d'un veau, ce coup-ci !

J'ai travaillé avec Marshall, autrefois, et j'ai une

certaine considération pour son intelligence et ses capacités.

— Sauf votre respect, dis-je avec gravité, monsieur votre père est, plus que moi, responsable de ce dont vous pouvez avoir l'air !

Marshall rit. Il se tourne vers le sergent Hamilton, son second.

— Je te laisse ça, Dick. Je vais aller voir Creed avec ce petit futé. Quand tu auras fini, tu me rejoindras. Tu me ramèneras avec la bagnole.

— Bien, mon lieutenant.

— Venez, dit Marshall en me prenant par le bras, vous allez me conduire à Welden. Creed sera content de vous entendre raconter votre histoire. Cette disparition lui a donné du fil à retordre mais comme il n'a pas trouvé de cadavre, il a dû abandonner l'affaire.

— Envoyez-moi une photo du corps, dis-je à Hamilton. Je suis descendu à l'hôtel Shad.

Du regard, Hamilton interroge Marshall. Marshall déclare :

— Tu peux y aller. Je suis sur la photo. Ça me fera une bonne publicité.

— Ne comptez pas trop dessus, dis-je. Fayette vous fera probablement sauter. Faut que nous fassions attention à ne pas publier trop d'horreurs !

— Allons, venez, espèce de... lance Marshall et nous descendons l'escalier.

Sur la route de Welden, je raconte de nouveau toute l'histoire à Marshall pour être sûr qu'il n'y reste pas un point obscur.

— Il me semble que nous tenons un certain

nombre de fils conducteurs, à présent, dit-il quand j'ai fini. J'ai toujours pensé qu'il y avait quelque chose de louche dans la mort de Farmer. Qu'est-ce que cette Joan Nichols vient faire là-dedans ?

— Je voudrais bien le savoir. (J'évite un camion et je continue.) À quoi ressemble-t-il, ce Creed ? Vous croyez qu'il va me laisser collaborer avec lui ?

Marshall hausse les épaules.

— Mais oui, il n'y a pas un flic sur la côte qui ne rêve d'avoir sa photo dans le canard. C'est un brave type, mais il aime bien être dans le coup. Vous auriez dû aller le voir, avant de partir à la recherche d'Hesson.

— Pitié pour moi ! Je ne suis arrivé qu'hier. J'avais l'intention de lui rendre visite dès que j'aurais parlé à Hesson.

— Avec Creed, faites attention où vous mettez les pieds. À propos, vous travaillez toujours avec ce gros scénariste d'Hollywood ?

— Si on peut appeler ça travailler. Il continue à boire aux frais du canard.

— C'est pourtant un gars intelligent. On aurait pu croire qu'il ferait quelque chose de mieux que de scribouiller dans *Faits divers*.

Je ris.

— Tout le monde le dit. Ce malentendu provient de la forme de son crâne.

Il est à peu près huit heures du soir quand je stoppe devant le commissariat de police de Welden.

— J'imagine que Creed est rentré chez lui à cette heure, observe Marshall en sortant de l'auto. Voyons toujours.

Mais le sergent de garde nous annonce que le capitaine est encore dans son bureau. Il le demande à l'appareil et nous fait signe de monter.

Le capitaine Tom Creed est grand, de stature puissante, à la cinquantaine bien sonnée. Son visage énergique, qui s'éclaire d'yeux bleus perçants, est couronné par une forêt de cheveux grisonnants.

Il serre la main de Marshall et, lorsque celui-ci me présente, il sourit comme s'il était content de faire ma connaissance.

— Votre magazine fait du bon travail, déclare-t-il, vous présentez les choses de notre point de vue et c'est ce qui me plaît.

— Si nous ne nous mettions pas bien avec la police, dis-je en lui rendant son sourire, nous ne pourrions pas bouffer. Mais si vous nous entendiez dire ce que nous pensons de vous, quand nous ne sommes pas devant notre machine à écrire...

— Ne l'écoutez pas, fait Marshall. C'est un petit plaisantin. Capitaine, ce garçon vient de faire du boulot pour nous. Il a découvert du nouveau sur l'affaire Benson.

Creed s'assied, nous offre des chaises et me regarde fixement.

— Mon rédacteur en chef a pensé qu'il serait intéressant d'écrire un article sur cette affaire. Je suis venu ici pour ramasser des éléments d'atmosphère et j'ai eu la chance de tomber sur quelque

chose que vous n'avez pas à votre dossier. Vous devez d'ailleurs être à présent au courant.

— Racontez-moi ça, dit Creed et, tirant une pipe de sa poche, il la bourre du tabac qu'il sort d'une blague usée.

Je recommence mon récit.

Ni Creed, ni Marshall ne m'interrompent et quand j'ai fini, il y a un long silence. Je m'en rends compte ; Creed n'aime pas qu'on vienne lui couper l'herbe sous le pied.

— Vous auriez dû venir me raconter ça immédiatement, observe-t-il. J'aurais agrafé Hesson avant qu'il ne quitte la ville.

— Je n'avais rien contre Hesson ni vous non plus, dis-je. (Je sors la petite pomme d'or de ma poche et je la fais rouler d'une chiquenaude sur le bureau, vers Creed.) Au moment où j'ai trouvé ça, il était mort.

Creed regarde Marshall.

— Quand est-il mort ?

— La nuit dernière. Il est arrivé dans la taule de Hardy à une heure du matin. Il a été descendu entre trois et quatre heures.

— Aucune indication sur l'assassin ?

Marshall fait « non » de la tête.

— Du travail de professionnel, précise-t-il. Pas d'empreintes digitales. Aucun bruit. Personne n'a rien vu. À quatre heures du matin, même les clochards de chez Hardy dorment.

Creed saisit la petite pomme d'or et l'étudie. Puis il la repose et souffle une bouffée de fumée tout en ruminant ses pensées.

— Oui, je crois que vous avez levé un fameux lièvre, énonce-t-il en levant la tête. Reprenons un peu cette affaire. (Il saisit le téléphone et demande le dossier Benson.) Je suis sûr que Farmer a menti, poursuit-il après avoir raccroché. Je ne vois pas comment Fay Benson aurait pu disparaître sans passer par la porte qu'il gardait. Elle n'a eu que huit minutes pour faire son numéro d'escamotage et la sortie des artistes était la plus proche de sa loge. C'est ce qui nous a poussés à cuisiner Farmer, mais nous n'avons pas pu le faire démordre de sa version. On dirait qu'Hesson et lui étaient de mèche.

On frappe à la porte. Un policier apporte un énorme classeur qu'il remet à Creed.

— Farmer et Hesson ont pu kidnapper la fille, reprend-il, et la mener chez Hesson. C'est ce que semble prouver la présence de ce petit fétiche. (Creed ouvre le classeur, et consulte quelques feuillets.) Elle portait son bracelet quand elle a disparu, ajoute-t-il.

— Ils n'ont pas pu l'amener dans la chambre d'Hesson, dis-je ; la seule façon d'y accéder, c'est en traversant la boutique. Ils n'ont pas pu le faire, à moins que le patron de la boutique ait été dans le coup ; or je ne le crois pas. C'est lui qui m'a donné l'adresse de Hesson. Pour moi, Farmer et Hesson ont été embauchés pour kidnapper la fille. Farmer l'a fait venir dans son bureau en lui disant qu'on l'appelait. Elle attendait un coup de téléphone. Il lui a probablement assené un coup sur le crâne et l'a fourrée dans une auto qui attendait. Il devait y

avoir un troisième larron pour conduire la voiture. Hesson et Farmer étaient obligés de rester à leurs postes respectifs pour se servir d'alibi mutuel. Peut-être le bracelet a-t-il glissé du poignet de Fay quand Farmer l'a assommée. Il peut l'avoir donné à Hesson ou peut-être est-il allé plus tard chez Hesson avec le bracelet.

Marshall acquiesce.

— Oui, ça s'est peut-être passé comme ça.

— Nous allons tâcher de retrouver le bracelet, dit Creed. C'est un peu hasardeux, au bout de quatorze mois, mais il faut essayer.

— Et l'homme au manteau en poil de chameau, qui est-ce ? demanda Marshall. Nous avons de lui un signalement assez précis. Nous devrions pouvoir mettre la main dessus.

— Low s'en occupe, dis-je. Il le tient peut-être déjà.

Marshall sourit.

— La brigade des deux as ! (Il jette un coup d'œil à Creed.) Je crois que le type au manteau en poil de chameau est important. Il faudrait le retrouver.

Creed est d'accord.

— Et puis il y a cette Miss Nichols, ajoute-t-il. Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

— Vous avez des détails sur sa mort ?

Creed prend le téléphone et demande le dossier Nichols.

— Je ne me souviens plus des conclusions du coroner. Nous ne savions pas qu'il y eût un lien entre elle et Fay Benson, sans quoi nous y aurions attaché plus d'importance.

Je reprends la petite pomme d'or.

— Qui est H.R. ? Peut-être pourrait-il nous dire quelque chose sur Fay Benson. Après tout, nous ne savons rien sur elle. J'ai l'impression qu'elle essayait de se cacher de quelqu'un.

— Moi aussi, fait Creed. (Il se penche pour prendre un second classeur qu'un de ses hommes lui a apporté et parcourt un feuillet.) Le coroner a simplement conclu à une mort accidentelle. Elle avait dû, selon lui, se prendre le pied dans l'ourlet de sa robe en descendant l'escalier ; elle est tombée et s'est tuée.

— Quel genre de femme était-ce ?

Creed consulte le dossier.

— Elle faisait du music-hall. Elle venait de rentrer d'une tournée à Paris. Avec neuf autres girls, elle avait été engagée par un cabaret, mais elles ont fait un bide. Elle est revenue ici sans un, pour chercher du travail.

— Fay faisait peut-être partie de la troupe. Il faudrait tenter de le savoir.

Creed acquiesce.

— Je vais vérifier ça.

— À mon avis, Joan Nichols a été assassinée et Joe Farmer aussi, dis-je.

Creed a un sourire de mauvais augure.

— C'est parce que vous écrivez dans *Faits divers*. Il n'y a pas un atome de preuve qu'ils aient été assassinés ni l'un ni l'autre.

— Quand Joan Nichols est-elle morte ?

Creed se penche de nouveau sur le dossier.

— Le 20 août.

— Elle vient demander des nouvelles de Fay, à l'hôtel Shad, le 20 août, et puis elle rentre chez elle et se casse la figure dans l'escalier. Et à propos, n'est-ce pas le 20 au soir que Farmer est mort ?

Creed me jette un regard aigu, consulte le dossier Benson et dit, en fronçant les sourcils :

— C'est exact.

Marshall intervient :

— Je crois bien qu'il a mis le doigt sur une drôle d'histoire !

Creed hausse les épaules.

— Il n'y a toujours pas de preuves, mais je dois dire qu'il n'y a aucun inconvénient à creuser la question.

— Vous avez une photo de Fay Benson ?

— J'en ai plusieurs dans le dossier. Pourquoi ?

— Quand elle a disparu, avez-vous alerté toute la presse des États-Unis ou seulement la presse locale ?

— Seulement la presse locale.

— On pourrait peut-être lancer les grands quotidiens là-dessus, ainsi que les journaux des quarante-huit États, en demandant si quelqu'un la reconnaît. Nous allons nous mettre en campagne, nous aurons peut-être des réponses. Elle avait fait du music-hall pendant assez longtemps, s'il faut en croire Weiman. Elle a peut-être joué sous un autre nom. Voyons si nous ne pouvons pas en apprendre plus long sur elle.

— Oui, dit Creed, je vais voir ce que je peux faire.

Je me lève.

— J'aimerais beaucoup enquêter sur cette affaire avec vous. Je ne gênerai pas vos mouvements et tout ce que j'apprendrai, je vous le passerai. Il y a là les éléments d'un article sensationnel et je voudrais bien être dans le coup depuis le début... Qu'en pensez-vous ?

— Entendu, m'assure Creed. Continuez. Venez me voir aussi souvent que vous voudrez.

— Merci. Si mon camarade a découvert quelque chose, je vous passe un coup de fil.

Nous nous serrons la main ; j'échange avec Marshall un clin d'œil de connivence et je retourne à l'auto.

II

Quand j'entre à l'hôtel Shad, Larson m'annonce que Bernie est dans sa chambre.

— Il est venu un type pour vous, continue Larson, je lui ai dit que vous rentreriez dans la nuit.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? fais-je en m'arrêtant au pied de l'escalier.

— Il n'a rien dit. Il avait plutôt une sale gueule. Voulez-vous le recevoir s'il revient ?

— Pas cette nuit. Demandez-lui de revenir demain matin. Si c'est urgent, passez-le-moi au téléphone. J'ai envie de dormir, cette nuit.

— Entendu.

Je monte, je prends le corridor et je rejoins Bernie. Je le trouve assis dans un fauteuil, les pieds

tremplant dans une bassine d'eau chaude. À côté de lui, sur une table, une bouteille de scotch, deux verres, dont l'un à moitié plein, et une bouteille d'eau gazeuse. Il m'adresse un pâle sourire. J'entre et je referme la porte.

— Qu'est-ce que tu es censé faire, en ce moment ?

— Je laisse reposer ma piétaille, dit-il, tu as oublié que c'est toi qui as pris la bagnole. Pendant ce temps-là, je me suis usé les pieds sur le bitume. On ne le croirait pas, mais il y a quatorze hôtels dans ce trou. Quatorze. Tu te rends compte ? Et ils sont disséminés aux quatre coins de la ville. Je les ai tous faits, consciencieusement.

— L'as-tu trouvé ?

Bernie a un rire amer.

— Aucune trace de lui nulle part. J'ai usé mes semelles pour rien.

J'allume une cigarette et je me verse à boire.

— Tu n'as oublié aucun hôtel ? Tu es sûr ?

— Sûr et certain. C'est Larson qui m'a fait la liste. Il jure qu'elle est complète. Le gars n'a séjourné dans aucun hôtel de Welden, ça je t'en donne ma parole. Il doit habiter dans un appartement ou dans une maison, ou alors il est venu de Frisco ou d'ailleurs, mais il n'est pas descendu dans un hôtel.

— Les flics le recherchent, à présent.

Je raconte à Bernie ma visite à la police de Welden. Je lui annonce avec autant de ménagement que possible que Hesson a été assassiné.

— Tu vois, poursuit Bernie en s'essuyant les

pieds. Qu'est-ce que je te disais ? En voilà trois de descendus. Si nous continuons à mettre notre nez là-dedans, nous ne ferons pas de vieux os.

— T'énerve pas. La police s'en occupe. Je suis déçu que tu n'aies pas déniché ce type au poil de chameau, Bernie. J'aurais aimé lui parler avant que Creed ne le dégote.

— Puisqu'il n'est dans aucun hôtel de la ville, tu n'as qu'à laisser les flics mettre la main dessus.

— Tu as demandé à Larson s'il est descendu ici, bien entendu ? dis-je négligemment.

Bernie saute en l'air comme si on le caressait avec un fer rouge. Il prend la couleur d'une tomate trop mûre et ses yeux lui sortent de la tête.

— Pourquoi serait-il descendu ici ? demande-t-il d'une voix rauque.

— Pourquoi pas ? As-tu demandé à Larson ?

— Non. (Bernie s'empoigne les cheveux à deux mains.) Nom de Dieu ! S'il est descendu ici !... Quand je pense que j'ai cavale par toute la ville au point de n'être plus que l'ombre de moi-même et que je n'ai pas pensé un instant à demander à Larson !...

Je prends le téléphone.

— Sladen. Vous rappelez-vous si un homme est descendu ici vers le mois d'août dernier ? Il portait un manteau en poil de chameau. Un homme grand, hâlé, avec une petite moustache ?

— Parfaitement, répond Larson. Je me le rappelle très bien. De quoi s'agit-il ?

— Je descends. Je voudrais vous parler à son sujet.

Je raccroche et j'adresse un regard accusateur à Bernie.

— Espèce de crétin ! Il était ici.

Bernie ferme les yeux.

— Comment l'aurais-je su ? pleurniche-t-il. Et quand je pense à tous les kilomètres que j'ai avalés !

Je l'abandonne et je descends l'escalier en courant.

— Dites-moi ce que vous savez sur le type en question. Comment s'appelle-t-il ?

Larson ouvre le registre.

— Il est arrivé le 9 août. Il s'appelle Henry Rutland. Venant de Los Angeles. Pourquoi faites-vous tant d'histoires ?

— Il est arrivé le même jour que Miss Benson ?

— Oui. Miss Benson a pris une chambre à midi, Rutland à six heures du soir.

— Il avait une Cadillac vert et crème ?

— Oui. Il l'a mise au garage de l'hôtel.

— Vous croyez qu'ils ont son numéro, au garage ?

— C'est possible. Je n'en sais rien.

— Quand est-il parti ?

— Le 17 au matin.

— C'est le jour où Miss Benson a disparu ! (Je me passe les doigts dans les cheveux.) Ce type doit être pour quelque chose dans la disparition de Miss Benson. Les avez-vous vus ensemble ?

— Je ne crois pas. Il sortait de bonne heure et Miss Benson ne quittait sa chambre qu'assez tard.

— Où était sa chambre ? Près de celle de Miss Benson ?

— Leurs chambres se faisaient vis-à-vis au premier étage, dit Larson après avoir consulté son registre.

— Donc, ils auraient pu se retrouver sans que vous le sachiez ?

— J'imagine. Nous n'avons pas de service permanent à l'étage. Après huit heures, le personnel n'y monte plus.

— Est-ce que Rutland a dit pourquoi il était venu à Welden ?

— Non. Il n'a d'ailleurs pas spécifié sa profession.

— Il avait beaucoup de bagages ?

— Rien qu'une valise.

— Des visites, du courrier, des coups de téléphone ?

— Je ne crois pas. À la réflexion, non.

— Y a-t-il encore quelqu'un au garage à cette heure-ci ?

— Joe doit y être. Nous ne fermons qu'à une heure du matin.

— Je vais lui parler.

L'employé du garage ne se rappelle plus le numéro de la Cadillac. Mais il se souvient pourtant de la voiture et d'Henry Rutland.

— Qu'est-ce qu'il avait comme fric ! Et pas regardant. Il sortait sa voiture tous les matins vers dix heures et il la rentrait entre minuit et une heure. Il fallait la laver tous les jours. Il tenait à ce qu'elle soit impeccable. Dommage que je ne me

rappelle pas le numéro. Il y a quatorze mois de ça, vous savez, et il m'en passe entre les mains, des bagnoles !

Je lui donne un pourboire et je rentre à l'hôtel. J'y trouve Bernie étendu sur son lit ; à voir son gros visage crispé, on le croirait au supplice.

— Il s'appelle Henry Rutland, dis-je. Et il venait de Los Angeles.

— Si tu savais ce que je m'en fous, de son nom ! grommelle Bernie. J'ai envie de me botter le train. Quand je pense que j'ai marché pendant cinq heures d'affilée alors que j'aurais pu passer ce temps-là au bar !

Je ris. L'idée me paraît drôle.

— N'y pense plus. D'ailleurs, ça a dû te faire du bien. Il était temps que tu prennes un peu d'exercice. Maintenant il est trop tard pour rejoindre Creed. Je le verrai demain. Bon, je crois que je vais aller me...

Je m'interromps en voyant les yeux de Bernie s'agrandir. Il regarde fixement du côté de la porte. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et mon cœur se met à battre de travers. Dans l'ouverture de la porte se tient un homme trapu dont la lourde face blême a la couleur de la graisse de mouton figée. Il porte un trench-coat sale et un feutre rabattu sur l'œil droit. Une barbe de deux jours bleuit ses mâchoires et il y a, dans ses yeux gris ardoise, une expression de méchanceté glacée qui me donne le frisson.

Dans la main droite il tient un automatique calibre .38 et il le braque sur moi.

III

Nous nous regardons pendant un long moment, puis il m'avertit :

— Ne bougez pas.

Il parle du nez, à voix basse. Ses lèvres remuent à peine.

— Lequel de vous est Sladen ?

Je dis : « C'est moi ! », mais d'un ton pas très assuré, ce qui me vexa singulièrement.

— Bon. Maintenant, écoutez-moi bien : vous deux, vous allez calter dès demain. On ne veut pas de vous à Welden. À onze heures du matin, faudra que vous ayez foutu le camp. On ne vous rejouera pas le disque. Si vous croyez que j'en remets, continuez à vous incruster ici et vous verrez. Pigé ?

J'aspire l'air un bon coup. J'ai amorti le premier choc et maintenant je suis en rogne. L'œil mauvais, je lui demande :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Et après tout, qui êtes-vous ?

— T'occupe pas, c'est un conseil d'ami.

Et le voilà subitement agité de tremblements convulsifs. Il s'appuie de la main gauche au mur et, non sans effort, il parvient à reprendre la parole :

— Si c'était pas que le patron m'a donné des ordres, j'vous enverrais deux bastos dans le buffet tout de suite. Vous savez ce qui est arrivé à Hesson. Pour vous, ça sera pareil si vous êtes encore à Welden demain à onze heures.

Il fait un pas en arrière, vers le couloir ; sa main est sur le bouton de la porte :

— Et ne vous mettez pas dans la tête que les poulets vont vous servir de parapluie. Y en a pas assez dans le patelin pour nous empêcher d'passer... Caltez et qu'on n'en parle plus.

Il est toujours sur le pas de la porte, en proie à d'affreux tics. Il nous regarde d'un œil furieux, puis il sort en claquant la porte. Bernie et moi demeurons immobiles à écouter les pas rapides et légers qui s'éloignent. Quand on n'entend plus rien, je me remets lentement debout et je regarde Bernie.

— C'est un drogué, il est bourré de came.

— Bon Dieu ! (Bernie claque des dents.) Je t'avais bien dit ce qui arriverait si nous continuions à nous occuper de cette affaire.

D'une main tremblante, il saisit son verre de whisky et fait cul sec.

— Il m'a fait peur pour un bon moment, dis-je, pas très fier. Les nerfs ne sont plus aussi solides qu'autrefois.

— Les miens n'ont jamais été solides, assure Bernie qui sort du lit une paire de jambes en gelée de veau. Merde ! Personne n'avait encore braqué de flingue sur moi !

Il traverse la chambre et va prendre sa valise ; il la pose sur une chaise et commence à y entasser ses vêtements.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Tu le vois bien, réplique Bernie sans s'interrompre, je fais ma valise. Il vaut mieux ne pas perdre de temps si nous voulons les mettre demain matin. Et même, on pourrait bien partir cette nuit.

Il lance des chaussettes et des mouchoirs dans la valise et traverse la chambre pour prendre une paire de chaussures.

— Allons, ne reste pas planté comme ça ; va prendre tes affaires.

— Tu ne crois tout de même pas qu'un cinglé va me faire louper un bon reportage ! ai-je répliqué avec indignation.

Bernie range sa paire de chaussures dans sa valise.

— Je ne sais pas, mais moi, je ne m'en ressens plus beaucoup pour ce genre de boulot, dit-il en jetant un regard circulaire pour voir s'il n'a rien oublié. Tu as entendu le type : « Foutez le camp, sinon... » Il a déjà bouzillé Farmer, la Nichols et Hesson. Tu l'as entendu ? Il ne m'a pas fait l'impression d'être un petit farceur. Tu as vu ses yeux ? Brr ! J'en ai la chair de poule, qu'on dirait la varicelle ! Si ça te plaît de rester ici pour y jouer les durs, ça te regarde. Moi, je suis un homme marié. J'ai des responsabilités. J'ai une femme à nourrir, et un chien. Et puis j'ai du tact et je sais comprendre les allusions. Pour une allusion, c'en était une !

Je me verse encore du whisky et vide mon verre.

— Je croyais pourtant que tu aimais travailler avec moi.

Bernie ferme sa valise.

— Ça n'a rien à voir.

— Si tu me plaques, tu ne travailleras plus avec moi et tu peux parier ta chair de poule géante que tu ne travailleras plus pour *Faits divers* non plus.

Quand tu mendieras au coin des rues, rappelle-moi que je t'ai promis une thune toutes les fois que je te rencontrerai.

Bernie pâlit.

— Tu crois vraiment que Fayette va me renvoyer ? Il n'a tout de même pas envie que je me fasse tuer !

— Pour un bon reportage ? Sûrement si. Et si tu laisses tomber en ce moment, il te mettra sur sa liste noire. Tu sais à quel point il est vache et rancunier dans son genre.

— On ne pourrait pas lui dire que l'affaire n'a aucun intérêt ?

— Tu parles ! Rien d'intéressant ? Moi, je pars à la recherche du tordu de tout à l'heure. Tu te rappelles ce qu'il a dit sur Hesson ? Si nous le retrouvons, nous aurons toute l'affaire.

— Tu ne pourrais pas t'agiter un peu moins ? plaide Bernie. Nous ne sommes pas des poulets. Nous sommes des écrivains, des artistes. Notre boulot, c'est d'écrire dans un magazine, pas de courir après des tueurs. Faut être raisonnable. Laisse ça aux flics. Ils sont payés pour ça. Moi, j'ai les jetons. Je n'ai pas peur de le dire. De plus, je n'ai pas d'assurance sur la vie. Il faut que je pense à Claire.

— Si tu te fais buter, elle sera pleine aux as, dis-je brutalement. Fayette sera obligé de lui servir une pension.

Bernie humecte ses lèvres sèches.

— Je te propose quelque chose : je retourne au bureau tout de suite et je commence à écrire

l'histoire. J'ai déjà pas mal de matière. Pas la peine d'être à deux à se faire tuer, tu ne crois pas ?

— Allons ! Allons ! Tâche d'être un peu moins froussard. Personne ne va nous tuer. Les flics vont veiller sur nous tant qu'ils n'auront pas agrafé ce salopard. Dès qu'il aura été coffré, à nous le papier sensationnel !

Bernie essaie de ricaner.

— Tu crois encore au père Noël ? Tu ne t'imagines tout de même pas que c'est ce type qui est derrière tout ça ! Il ne fait qu'obéir à des ordres. Il l'a dit. Même si les flics le harponnent, nous en aurons des tas d'autres sur le paletot !

Prenant l'annuaire, je cherche le numéro personnel de Creed et je demande la communication.

Au bout du fil, j'entends la grosse voix de Creed.

— Ici Sladen, dis-je. Nous venons de recevoir la visite d'un monsieur muni d'un pistolet. Il était plein de came et il a avoué avoir tué Hesson. Il nous a donné jusqu'à demain matin onze heures pour quitter la ville. Il nous a dit qu'il n'y avait pas assez de flics pour l'empêcher de nous envoyer des pruneaux dans le ventre.

— Ah ! il a dit ça ? grogne Creed. Ne bougez pas de chez vous. Je vous envoie deux de mes hommes immédiatement.

Et il raccroche.

— Voilà au moins un flic qui me botte, fais-je en remplaçant le récepteur. Pas de questions, pas d'histoires ; des actes ! Les forces de protection sont en route, Bernie.

Bernie finit son verre. Il est un tout petit peu saoul.

— Je n'aime pas ça, Chet. Je t'assure qu'il vaut mieux se tirer.

— Ne sois pas idiot. Tu ne vois donc pas que ça marche ? Il y a quelqu'un qui a les foies à cause de nous. Ça veut dire que nous sommes sur la bonne voie.

— Ça nous fera une belle jambe, quand nous serons morts, s'écrie Bernie en se versant encore du whisky. Écoute-moi...

Il est encore en train d'essayer de me convaincre lorsque la sonnerie du téléphone retentit. Larson nous prévient que deux policiers m'attendent dans le hall.

— Faites-les monter, dis-je.

Et, me tournant vers Bernie :

— Tu es tranquille à présent. La force armée est là.

Bernie s'esclaffe bruyamment.

— Tranquille ? Tu me fais rire ! Un flic s'interposant entre une balle et ma poitrine. Ça serait vraiment de l'inédit !

CHAPITRE IV

I

Je pose la pile de photos sur le bureau de Creed et fais un geste de dénégation.

— Il n'est pas là-dedans.

Creed fume sa pipe ; ses doigts carrés tambourinent la surface usée de la table.

— C'est un nouveau. Aucun de mes gars ne le connaît. Vous avez l'impression que c'était du sérieux ?

— Aucun doute là-dessus. Il était bourré de came à crever. Je suis même étonné qu'il ne nous ait pas seringués tout de suite.

Peters, un grand gars au visage maigre et résolu, montre dans un sourire dur des dents jaunes de nicotine. C'est l'un des hommes que Creed nous a envoyés pour nous protéger.

— Je me charge de lui s'il la ramène, dit-il.

Je regarde mon bracelet-montre. Il est onze heures dix.

— Eh bien, ouvrez l'œil. Il peut, maintenant, la ramener d'une minute à l'autre.

— Peut-être pourriez-vous rester ici jusqu'à ce que nous le tenions, suggère Creed.

— Moi, je crois que la façon la plus rapide de l'avoir, c'est de me montrer dans les rues. Si mon truand se manifeste, vos hommes n'auront qu'à le cueillir.

Creed n'a pas l'air de beaucoup goûter cette idée-là.

— Restez ici jusqu'à la nuit. Vous montrer en plein jour lui faciliterait un peu trop le travail. Nous risquons, d'ailleurs, de l'avoir retrouvé d'ici là.

Je me rends à son bon sens.

— Bon. D'accord. Vous ne pourriez pas me prêter une arme ?

— Bien sûr. On va vous passer un revolver. (Creed regarde Peters.) Donne-lui une arme et surveille-le bien. Tu es responsable de sa sécurité.

— Oui, chef.

Peters n'a pas l'air d'être accablé par cette responsabilité. Tandis qu'il s'absente j'en profite pour parler à Creed de l'homme au manteau en poil de chameau. Il m'écoute attentivement, prend quelques notes et dit qu'il va envoyer un de ses hommes interviewer Larson.

— Il est possible que nous apprenions quelque chose à son sujet. Mes hommes s'occupent du bracelet et nous faisons publier la photo de la disparue par les journaux. À propos, elle ne faisait pas partie de la troupe qui est allée à Paris. Nous avons trouvé l'agent qui a fait engager Joan Nichols et les autres girls et il n'a pas reconnu sa photo.

Il regarde les papiers entassés sur son bureau.

— Il faut que je me mette au travail, Sladen. J'ai encore bien d'autres affaires en train. Restez en bas. Mes hommes vous installeront. Repassez me voir vers cinq heures et nous établirons un plan de campagne pour ce soir.

En descendant je tombe sur Peters qui revient de l'armurerie et me remet un .45 et des munitions.

Je trouve Bernie dans une pièce à hautes fenêtres grillagées ; assis à une table, il regarde sa machine à écrire portative d'un air maussade.

Près de la porte se tient Scaife, le garde du corps de Bernie ; c'est un costaud aux cheveux d'un blond roux, au nez épaté. Quelqu'un a dû essayer, un jour, de lui rentrer dans la figure. Je demande à Bernie :

— Comment ça va, le boulot ?

L'autre gémit.

— Impossible de réfléchir quand on s'attend à être tué d'un instant à l'autre ! Ça va mal.

Scaife se fend la pipe.

— Il prétend que je ne peux pas le protéger. J'ai beau lui répéter qu'il n'a rien à craindre, il ne veut pas me croire.

— Je n'ai jamais cru un flic et jamais je n'en croirai un. (Il me regarde avec méfiance.) Qu'est-ce que vous mijotez ?

— Nous attendons qu'il fasse nuit. Nous sortirons alors pour tendre un piège au tueur.

Bernie écarquille les yeux.

— Qu'est-ce que tu dis ? Un piège ?

— Voilà : nous allons nous balader en ville, bras

dessus bras dessous, dans l'espoir qu'il nous repêrera et dès qu'il se manifestera, ces deux messieurs le cribleront de plomb.

— Délicieux. Et s'ils le manquent ?

Je sors le .45 et fais des moulinets.

— S'ils le manquent, moi, je ne le raterai pas. J'ai toujours été doué pour la pêche à la ligne. Ce n'est pas pour rien qu'on m'appelait jadis Sladen la Terreur !

Scaife et Peters rient mais Bernie recule.

— Allez, rentre ça ! Un accident est vite arrivé. (Il se penche en avant et pointe vers moi son menton gras.) Et qu'est-ce que tu veux dire, avec ce « nous » irons nous balader ? Tu ne me feras pas sortir dans les rues la nuit. Je resterai ici jusqu'à ce qu'il soit pris. Si tu tiens à être un héros, ne te gêne pas, sois un héros. Moi, je reste ici.

Je regarde Peters et Scaife avec désespoir.

— Quand je pense que j'ai ce type-là sur les bras ! Vraiment il n'est pas doué pour l'aventure !

— Mais qu'est-ce qui te tracasse, mon gros ? demande Scaife à Bernie ; personne ne va te manger.

— Je reste ici, répète Bernie avec fermeté.

Je m'assieds.

— T'énerve pas. Et travaillons un peu.

— Je ne demande pas mieux. Je suis payé pour ça ; mais je refuse de servir d'appât pour piéger le tueur, dit Bernie. Et je tiens à ce que ce soit entendu une fois pour toutes.

— Ça va, ça va ! Je me débrouillerai tout seul.

J'allume une cigarette.

— Et maintenant, allons-y, mettons notre scénario en chantier !

II

Vers cinq heures, je monte au bureau de Creed, avec Peters sur les talons.

— Vous avez des idées ? me demande Creed en repoussant un dossier sur lequel il est en train de travailler.

Il me fait signe de m'asseoir.

— Je vais tenter la chose tout seul, dis-je ; ça ne dit rien à Low et il n'a peut-être pas tort. De toute façon, il sera plus facile, pour vos hommes, de ne surveiller qu'un homme au lieu de deux. Dès qu'il fera nuit, je partirai en taxi et je me rendrai à mon hôtel. Je veux échanger ce costume clair contre quelque chose d'un peu moins voyant la nuit. Puis j'irai de l'hôtel au restaurant du coin. J'y dînerai. Vous pourrez placer deux hommes au bar. Le restaurant est derrière le bar. Je m'assiérai, le dos au mur. Si c'est là qu'il intervient, nous l'aurons. Sinon, je sortirai du restaurant et j'irai au cinéma Gaumont. S'il ne se passe toujours rien, je me rendrai au Mike's Bar, derrière le Florian. De là je rentrerai à l'hôtel à pied.

Creed prend des notes au fur et à mesure que je parle.

— Il vaudrait mieux que vous alliez à pied d'ici à votre hôtel. On peut perdre un taxi de vue dans

un encombrement. Nous ne voulons pas vous quitter des yeux un instant, mais d'autre part, nous ne voulons pas que ce type s'aperçoive que nous vous suivons. Il faut que ce soit une vraie souricière, Sladen. Vous agirez tout seul, Sladen. Peters est un tireur de première classe mais il faut qu'il se dissimule. Ce ne sera pas si simple ; vous pouvez recevoir un mauvais coup.

Je m'aperçois soudain que je me suis avancé de façon un peu téméraire. Bernie n'est peut-être pas aussi idiot que je le pensais. Mais il est trop tard pour reculer.

— Pourvu que Peters le repasse avant que l'autre m'ait descendu, moi, c'est tout ce que je demande, dis-je.

— Peters ne sera pas tout seul, reprend Creed d'un air farouche. J'ai mobilisé quarante hommes. Ils surveillent chacun un secteur d'une vingtaine de mètres. Vous ne pourrez pas les repérer. Les uns seront en auto, d'autres joueront les badauds, d'autres seront cachés. Si ce salaud se montre, il se demandera ce qui lui tombe dessus.

— Parfait, dis-je, singulièrement réconforté ; dans deux heures, il fera assez noir.

— Je vais régler les derniers détails. Ne vous en faites pas, me recommande Creed.

Je passe les heures suivantes à jouer au gin-rummy avec Bernie. Puis Peters vient me chercher au moment convenu. Nous descendons. Creed nous attend.

— Tout est au point. Vous serez continuellement sous les yeux de mes hommes pendant toute la pro-

menade. Tenez le milieu du trottoir, suivez votre itinéraire et tout ira bien.

— Je l'espère !

Peters m'annonce :

— Je vous donne soixante secondes et je vous suis.

Je traverse le vestibule, descends le perron ; et me voici dans la rue déserte et sombre. Je caresse la crosse du revolver dans ma poche et me sens, du même coup, armé d'un peu de courage.

— Ne me tirez pas dessus, dans votre enthousiasme, dis-je au moment où Peters me rejoint à la porte.

Il rit.

— Vous vous faites trop de bile ! Je saurai bien vous protéger.

Il me semble un tantinet trop confiant. Je regrette à présent de n'avoir pas conçu un plan moins dangereux pour attraper le tueur.

— Ouvrez l'œil, dis-je, et, avec le sentiment d'être tout nu, tout craintif, je me mets à descendre la rue mal éclairée, la main toujours serrée sur le revolver.

Trente mètres plus loin, je vois un grand gaillard appuyé contre le mur, en train de fumer. Il me jette un regard indifférent et, au moment où je passe près de lui, il murmure :

— J'parie que vous vous sentez les jambes en pâté d'foie !

Je ne le regarde pas et je continue ma route. Le chemin de l'hôtel me paraît interminable. Toutes les fois qu'une auto passe, mes cheveux se dressent

sur ma tête. Toutes les fois qu'un homme apparaît, mon cœur défaille. Même un chat noir qui traverse la chaussée suffit à me faire sursauter. Quand je traverse pour monter le perron de l'hôtel, je suis en sueur. Je m'arrête un instant pour m'essuyer le visage et j'entre. Larson feuillette un magazine. Il lève les yeux et me fait un petit signe de tête. Un bonhomme épais est assis dans un fauteuil de rotin et lit son journal. Quand je passe près de lui, il murmure :

— Scaife est dans votre chambre. Ne tirez pas sur lui en entrant.

Je prends l'antique ascenseur qui me hisse péniblement jusqu'au premier étage. Avant d'en sortir, je jette un coup d'œil inquiet sur le couloir. Je ne vois personne et je me décide à traverser. Je frappe à ma porte, je la pousse et je me range prudemment sur le côté.

— C'est Sladen, dis-je dans l'obscurité.

La lumière s'allume.

— Entrez, fait Scaife.

Il est assis dans mon fauteuil. Je vois qu'il a découvert ma bouteille de scotch. Il en a bien absorbé la moitié. J'entre et je referme la porte.

— Tranquille comme un tombeau, annonce-t-il. Peut-être que votre gars bluffait ?

— Si vous l'aviez vu, vous ne seriez pas aussi peiné à boire mon whisky. Non, il ne bluffait pas.

Scaife sourit.

— Un malheureux tueur de quat'sous ne m'empêchera jamais de boire du whisky.

Je m'approche et me verse un bon verre.

— Vous allez avoir une bien jolie histoire vécue à écrire, continue Scaife. Comment allez-vous appeler ça : « Mortel corps à corps avec un drogué » ?

J'avale la moitié du whisky d'un coup et me sens un peu mieux.

— Vous pouvez rire, vous, ce n'est pas vous qui attendez des emmerdements.

Je commence à me déshabiller.

— Oh ! je n'en sais rien, réplique Scaife. Ça fait partie du métier. J'espère que nous l'aurons, ce salaud !

— Moi aussi, fais-je en enfilant mon complet sombre. Là. C'est mieux. Je n'ai plus autant l'air d'un arbre de Noël. (Je finis mon verre.) À présent, je crois que je vais aller m'offrir un petit dîner. C'est pas que j'aie tellement faim, d'ailleurs.

— Il y a deux de nos copains au bar et un autre en train de gueuletonner au restaurant, poursuit Scaife. Vous pouvez vous en mettre plein la lampe ; ce n'est pas là-bas qu'il vous arrivera quelque chose.

— Mais je n'y suis pas encore ! dis-je en me dirigeant vers la porte. Bonsoir !

— Je vous suis dans un instant avec Peters. N'allez pas trop vite.

— Non.

Je redescends, je salue Larson et j'arrive à la porte de l'hôtel. Je regarde dans la rue. Une voiture stationne de l'autre côté. Deux types y sont assis.

— Vous en faites pas pour ces deux-là, murmure

l'homme affalé dans le fauteuil de rotin ; c'est des gars de la maison.

Je descends le perron et me dirige vers la Taverne de la Cloche qui se trouve au coin, à quelque cent mètres de l'hôtel. J'ai du mal à mettre un pied devant l'autre en descendant la rue déserte et sombre. Mes yeux sont partout à la fois. Une voiture surgit dans la rue. Je sens que je vais m'affaisser. L'auto s'arrête devant un bureau de tabac ; le chauffeur en descend. Je m'oblige à continuer ma route. Mon revolver est à moitié tiré de ma poche quand je passe devant l'auto et je me prépare à me baisser, mais rien ne se produit. J'ai grand-peine à respirer au moment de pousser la porte du restaurant.

J'entre dans le bar brillamment éclairé. Il y a une vingtaine de personnes qui boivent et parlent. Quelques-unes regardent de mon côté. Je quitte mon chapeau et mon manteau, en ayant soin de transférer mon revolver dans la poche de mon veston, puis je vais au bar et commande un double scotch. En attendant d'être servi, je jette un regard circulaire. Deux costauds qui ont devant eux des demis de bière sont assis près de la porte du restaurant. Ils me regardent et l'un d'eux me cligne de l'œil. Je veux lui rendre la politesse, mais je m'aperçois que ma paupière est paralysée. En dehors de ces deux-là, les autres buveurs ont l'air suffisamment inoffensifs. Je finis mon whisky et pénètre dans la salle du restaurant. Je choisis une table où j'ai le dos au mur et qui fait face à l'entrée, et m'assieds. Je repère le troisième flic à une table, de

l'autre côté de la salle. Il mastique avec conviction et me fait un sourire jovial. Il a l'air d'être content de sa mission. J'espère qu'au moins il a son feu à portée de la main.

Je choisis un steak garni, tout en me demandant si je vais être capable de l'ingurgiter. J'ai le derrière des oreilles tout moite et mon estomac se trémousse comme un drapeau dans le vent. Mais quand le steak arrive, il est si tendre et si bon que je m'y attaque sans aucune difficulté et ça me fait du bien.

Tout le temps que je mange, j'ai les yeux fixés sur la porte du restaurant, m'attendant un peu à voir le tueur apparaître, tout en sachant très bien que je m'inquiète pour rien. Il serait arrêté par les deux gaillards du bar, me dis-je, sans trop y croire. Je règle l'addition et reste quelques minutes assis devant ma table desservie.

Il faut que je suive exactement l'horaire, mais on se sent bien et à l'abri dans cette salle et je ne suis pas très pressé d'aller de nouveau me balader dans la nuit. Le détective qui est assis à l'autre bout de la pièce m'observe et quand je rencontre son regard, il jette un coup d'œil sur sa montre, puis sur la porte. C'est une façon gentille de me dire d'y aller. Je repousse sans entrain ma chaise et me dirige vers l'entrée du bar.

— Je m'en vais, dis-je à l'un des costauds assis près de la porte.

— Y serait temps ! grogne-t-il. J'ai envie de rentrer me coucher, moi, cette nuit.

Je trouve qu'il manque un peu de sensibilité

mais je comprends son point de vue. Je prends mon chapeau et mon pardessus au vestiaire et sors dans la rue. Je n'ai pas fait sept pas en direction du Florian que « ça » arrive.

III

Une grande auto noire, tous feux éteints, surgit de l'obscurité à un tournant. Dès que je vois qu'elle n'a pas ses phares allumés, je comprends que c'est pour moi. Impossible de me réfugier dans le restaurant ; elle arrive trop vite. Pas de porte cochère pour m'abriter. Je suis totalement à découvert et me sens aussi exposé qu'une mouche sur un mur.

Je sors le revolver et me mets à courir au-devant de l'auto avec l'idée saugrenue de traverser devant elle avant qu'elle ne fonce sur moi. J'entrevois le conducteur : un petit homme avec un chapeau rabattu sur le visage et qui se tasse derrière son volant. Il y a un autre homme dans le fond de l'auto avec, dans sa main, quelque chose qui a l'air d'une mitraillette. Le canon repose sur le bord de la vitre ouverte. Je lève le .45 et je tire. Le coup part avec un bruit qui m'assourdit et le recul me fait presque tomber l'arme des mains.

J'ai de la chance. La balle a fracassé le pare-brise et l'auto fait une embardée terrible, tandis que la mitraillette ouvre le feu dans un crépitement assourdissant. Si l'auto n'avait pas bronché, j'aurais été fauché par la rafale de balles qui vont s'écraser sur le trottoir, à un mètre de moi.

Je me jette à plat ventre dans le ruisseau. L'auto fait une deuxième embardée qui la porte de l'autre côté de la rue. J'échappe de justesse aux roues. Elle s'écrase contre un lampadaire. Je roule sur moi-même. La nuit est trouée par les éclairs des balles : mes gardes du corps sont entrés en action. Ça part de tous les côtés et d'autres vitres se brisent dans l'auto. Je rampe par terre, la sueur me coule sur la figure et j'ai une peur idiote. J'entends un bruit de pas. On court dans la rue. Toujours étendu, immobile, le revolver pointé en avant, je regarde l'auto.

La portière est ouverte. J'entrevois une forme qui s'accroupit derrière la voiture, puis la mitrailleuse se remet à crépiter et une grêle de balles passe juste au-dessus de ma tête. Je vise la forme accroupie. Ma balle doit l'avoir atteint car le type laisse tomber son arme et s'affaisse sur le trottoir. Son strident glapisement de douleur me résonne délicieusement aux oreilles. Peters et Scaife arrivent en courant.

— Il est derrière l'auto. Attention ! dis-je, haletant.

Peters traverse la rue d'un bond tandis que Scaife, par prudence, pique un sprint un peu plus haut sur la chaussée, puis traverse pour pouvoir viser plus tranquillement.

Je vois le tueur ressaisir la mitrailleuse et je hurle à Peters de faire attention. Peters se jette de côté.

La mitrailleuse miaule et Peters tombe ; son revolver lui échappe des mains. Scaife tire trois coups. Le tueur laisse échapper son arme, essaie de se redresser puis s'affale comme une chiffe.

— Je l'ai eu ! crie Scaife.

Je me remets péniblement debout ; mes jambes sont en coton. Les trois détectives du restaurant, qui sont restés tapis dans la porte, s'amènent. Tous les quatre, nous rejoignons Scaife, de l'autre côté de la bagnole.

Je regarde l'homme étendu, les doigts toujours crispés sur la mitraillette. C'est bien mon camé. Son visage blême n'est plus qu'un masque mortuaire grimaçant.

— Il y en a un autre dans l'auto, fais-je observer.

— Vous l'avez eu du premier coup ! annonce-t-il.

Puis il fait le tour de l'auto et va à Peters qui s'est assis et qui jure tout ce qu'il sait en se tenant le bras. Deux voitures de ronde arrivent en rugissant de toutes leurs sirènes. Creed sort de l'une d'entre elles et va rejoindre Scaife. Ils se penchent sur Peters, puis, laissant Scaife s'occuper de son camarade, Creed vient vers moi.

— Ça va ?

— À peu près, dis-je en m'appuyant contre l'auto démolie. Est-ce que Peters est gravement blessé ?

— Pas trop, répond Creed. (Il contemple le tueur mort.) C'est bien votre homme ?

— Oui. Vous l'aviez déjà vu avant ?

— Ma foi, non, je n'ai pas l'impression.

Une voiture ambulance survient, ainsi que deux autres autos de la police. Il y a maintenant une foule de badauds qui regardent la scène d'un air ahuri.

Scaife nous rejoint.

— Vous connaissez le gars ? lui demande Creed en désignant le cadavre.

— Non. Je le vois aujourd'hui pour la première fois.

— Eh bien, messieurs, le spectacle est terminé, conclut Creed.

Et il ajoute pour moi :

— Vous n'avez plus qu'à rentrer à votre hôtel. Accompagnez-le, Scaife. Je ne crois pas qu'ils aient l'intention de remettre ça, mais il vaut tout de même mieux prendre des précautions cette nuit.

— Alors, amenez-vous, héros, me lance Scaife. Finie la rigolade. Je vous l'avais bien dit que ce ne serait pas aussi terrible que vous le pensiez !

— C'était déjà suffisamment moche comme ça ! En tout cas j'aurai maintenant quelque chose à jeter à la tête de Bernie pour le restant de ses jours.

Et je suis Scaife vers l'une des voitures de la police.

CHAPITRE V

I

Rien de notable ne se produisit pendant les trois jours suivants. Je savais qu'un certain laps de temps devait s'écouler avant que les investigations de Creed ne portent leurs fruits. Il avait distribué des tâches à divers policiers et il fallait attendre les résultats de leurs enquêtes. Les uns recherchaient Henry Rutland et sa Cadillac vert et crème ; d'autres fouillaient le passé de Fay Benson ; une équipe était partie à la chasse au bracelet-fétiche et une autre essayait de reconstituer la biographie du tueur.

Impossible de compter sur des renseignements immédiats et, en attendant, je renvoyai Bernie à New York pour rendre compte à Fayette de tout ce qui s'était passé et pour entreprendre la rédaction du premier papier de notre enquête.

Il partit avec une hâte indécente et tint à se faire accompagner au train par un garde du corps.

J'emmenai avec moi le photographe de *Faits divers*, un gars nommé Judson, et je lui fis prendre

quelques clichés de Spencer, du Mike's Bar, de la maison meublée de Joan Nichols, de la petite pomme d'or que j'avais reprise à Creed et des divers policiers qui s'occupaient de l'affaire.

Tout cela prit du temps, mais, quand j'eus fini, j'eus la satisfaction d'avoir rassemblé une assez belle collection de clichés pour illustrer l'article de Bernie.

Judson reprit l'avion pour New York, le soir du troisième jour après la fusillade, et moi je me rendis en voiture à la direction de la police pour voir où en étaient les choses.

Dans le bureau des plantons, je tombe sur Scaife. Il me dit :

— J'allais justement vous appeler. Le capitaine veut vous voir.

— Il a trouvé quelque chose ?

— Oui. Il vous le dira. Vous pouvez monter.

Creed est assis à son bureau. Il fume un cigare. Son lourd visage énergique porte des marques de fatigue.

— Entrez, fait-il en réprimant un bâillement. Ça commence à prendre tournure. Asseyez-vous.

Je m'assieds et Scaife s'adosse au mur.

— Le tueur s'appelait Hank Flemming. Il venait de San Francisco. Un casier plutôt chargé : six meurtres à son actif. L'homme de main dans toute son horreur. Pour cinquante dollars, il aurait tiré sur son propre père. Je suppose que quelqu'un s'était assuré ses services pour vous descendre. C'était un drogué ; le docteur dit qu'il était plein de came au moment de la fusillade de

l'autre nuit. Vous avez de la chance d'en être sorti vivant.

— Il faut donc découvrir maintenant le type pour qui il travaillait.

— Exactement. Et ça ne va pas être facile. J'ai un indice qui nous servira peut-être à quelque chose. Flemming avait un ticket de retour pour Tampa City dans sa poche. Il avait quitté San Francisco depuis cinq jours pour Tampa City quand il est arrivé ici. Il se peut qu'il ait reçu ses ordres de quelqu'un habitant Tampa City.

— Est-ce que la police de Tampa City sait quelque chose à son sujet ?

Creed fait la grimace.

— Ils prétendent que non, mais, par expérience, je sais qu'il ne faut pas tenir compte de ce qu'ils disent. C'est bien la police la moins compétente et la moins complaisante des États-Unis. Le chef de la police, Ed Doonan, est copain comme cochon avec les gangsters et, croyez-moi, ça pullule là-bas cette engeance-là ; nous ne pouvons vraiment pas compter sur lui.

— Des renseignements sur Henry Rutland ?

Creed fait un geste de dénégation.

— Pas encore. Les agences Cadillac de la région m'ont dit que, au cours des trois dernières années, on avait vendu quatre cents décapotables vert et crème. J'ai la liste des acheteurs mais ça va être un sacré boulot pour les retrouver tous. Le nom de Rutland n'est pas sur la liste mais ça ne m'étonne pas. C'est probablement un faux nom. Mes hommes sont là-dessus, mais ça va prendre du

temps. (Il réprime un deuxième bâillement.) Par ailleurs, nous avons retrouvé la trace du bracelet-fétiche. Il a été mis au clou trois jours après la disparition de Fay Benson. Tierney, le prêteur sur gages, l'a eu entre les mains. Hesson le lui avait vendu. L'employé de Tierney a reconnu la photo d'Hesson. Le bracelet a été revendu à une actrice actuellement à Hollywood. Nous sommes entrés en contact avec elle.

— Rien encore sur Fay Benson ?

— Pas grand-chose mais enfin ! Vous avez vu les photos d'elle que nous avons fait passer dans toute la presse américaine ? Nous avons reçu un monceau de lettres et il continue à en arriver. Des tas de gens prétendent la connaître mais je suppose que la plupart doivent être des fumistes. Un type dit qu'il croit se rappeler ses traits bien qu'elle ait été brune au moment où il l'a connue. Il n'est pas très sûr et il se peut qu'il fasse erreur, mais j'espère que non. Il dit qu'elle a travaillé pour lui. Devinez où ?

— À Tampa City ?

— Tout juste.

— Eh bien, ce n'est pas trop mal pour trois jours de travail. Qu'est-ce que vous comptez faire, à présent ? Est-ce que la police de Tampa City va faire des recherches pour vous ?

— J'en doute fort, dit Creed en fronçant les sourcils, ce serait bien la première fois. Ils promettent la lune mais ils ne foutent rien.

— Pourquoi n'irais-je pas voir là-bas ce qu'on peut trouver ?

Creed acquiesce.

— J'allais vous le suggérer. Nous irions plus vite. Seulement, attention. Doonan ne peut pas sentir les détectives privés. Ils sont là-bas une bande de coriaces et ils sont capables de vous mettre des bâtons dans les roues s'ils apprennent ce que vous venez y faire.

— Je ferai attention. Vous connaissez quelqu'un, là-bas, qui puisse me rendre service en cas de besoin ?

— Don Bradley. Vous ne pouvez pas trouver mieux. Il était le chef de la police de Tampa City avant de prendre sa retraite. C'est un brave type, l'un des meilleurs policiers des États-Unis. Il a pris sa retraite deux ans avant la date prévue. Il a eu des démêlés avec Doonan au sujet d'un assassinat. Je n'ai jamais connu les détails de l'affaire, mais je suis sûr qu'il vous rendra service. Je vais vous donner une lettre d'introduction pour lui.

— Parfait. Je partirai aujourd'hui.

— Peut-être n'arriverez-vous à rien, Sladen. Le bonhomme qui nous a écrit s'est probablement trompé. N'était le fait que Flemming avait un ticket de retour pour Tampa City, j'affirmerais que le bonhomme en question a fait erreur.

— Qui est-ce ?

— Il s'appelle Lennox Hartley, et habite 246 Cannon Avenue, Tampa City.

Je note le nom et l'adresse.

— J'irai le voir.

On frappe à la porte et Scaife ouvre. Un agent

lui dit quelques mots. Scaife fait un signe de tête et se tourne vers Creed.

— Il y a un type, en bas, qui prétend pouvoir nous donner des tuyaux sur Flemming, annonce-t-il. Je le fais monter ?

— Tu parles ! réplique Creed en repoussant son fauteuil. Catapulte-le ici immédiatement !

Une minute plus tard, un petit homme gras, tournant d'un air gêné son chapeau entre ses doigts rouges et rugueux, pénètre dans la pièce. Il porte un pantalon de velours à côtes brun, une vieille veste tachée et une chemise de cow-boy.

— Je m'appelle Ted Sperry, dit-il d'un air inquiet. J'ai vu la photo du tueur dans le journal. Il était venu me voir il y a un an. J'ai pensé qu'il valait mieux que je vienne vous trouver, mais si je vous fais perdre votre temps...

— Asseyez-vous, monsieur Sperry, fait Creed. Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

Détail curieux, ce Sperry est pépiniériste.

— J'ai une pépinière donnant sur Dalmatian Road, déclare-t-il. Je vends des arbres fruitiers et des outils de jardinage. Bon petit commerce. Ma femme et moi nous faisons marcher l'affaire à nous deux.

— Vous dites que Flemming est venu chez vous ? Vous êtes sûr que c'était Flemming ?

— Je suis sûr que c'était l'homme de la photo. Quand je l'ai vu arriver, je me suis demandé ce qui pouvait bien l'amener chez moi. Il m'a fait une sale impression.

— Qu'est-ce qu'il voulait ?

— J'ai lancé quelque chose de nouveau qui rapporte gros : je fais pousser des plants de fraisier dans des tonneaux. Je vends l'équipement complet et je venais, à ce moment-là, de faire beaucoup de publicité. Le type m'a dit qu'il avait lu ma réclame et que ça l'intéressait. Je fournis les plants, le tonneau avec les trous qu'il faut pour l'écoulement de l'eau et l'aération, et le terreau. Ça se vend comme des petits pains : ça gagne de l'espace et ça empêche les limaces de venir sur les fruits.

— Très ingénieux, dit Creed un peu impatienté, mais Flemming ne venait pas acheter des plants de fraisiers, tout de même ?

— Non. Il ne voulait que le tonneau. Nous avons discuté. Je lui ai dit que je ne vendais pas le tonneau sans les plants et le terreau. Mon bénéfice, c'est justement les plants et le terreau. Le tonneau, je le vends au prix coûtant.

Tous les trois, nous commençons à être fort intéressés.

— Et alors ? demande Creed.

— Nous avons discuté un moment. Il disait que des plants de fraisiers, il en avait. Moi, je ne le croyais pas. Un homme comme ça, avoir un jardin ? Pensez-vous ! Moi, un jardinier, je repère ça d'une lieue. Bon, en fin de compte, on s'est mis d'accord pour qu'il me paie tout l'équipement et qu'il ne prenne que le tonneau. Il est venu le chercher en camion le lendemain.

— Vous vous rappelez la date exacte, monsieur Sperry ?

— Oui. J'ai cherché avant de venir ici. C'était le 17 août.

Creed me regarde : c'est le jour de la disparition de Fay Benson.

— Vous n'avez pas pris le numéro du camion ?

— Je ne crois pas. C'était important ?

— Peut-être pas. Quel genre de camion ?

— Un petit camion d'une tonne, vert, non bâché ; modèle courant. C'est tout ce que je peux dire.

Creed se tourne vers Scaife.

— Conduisez M. Sperry à la morgue. Faites-lui voir le cadavre de Flemming. Je veux qu'il l'identifie. (Il se lève et serre la main de Sperry.) Merci d'être venu. Si tous les citoyens agissaient comme vous, ma tâche en serait grandement facilitée.

Scaife reconduit Sperry, épanoui et transpirant. Je remarque :

— Une barrique ? Est-ce que, par hasard, Fay Benson...

— C'est à ça que je pensais, dit Creed, l'air pensif ; je me demande si Flemming n'avait pas aussi acheté du ciment.

Il prend le téléphone et donne des instructions pour qu'on enquête sur-le-champ auprès de tous les marchands de ciment de la région, il raccroche et, s'adressant à moi :

— C'est probablement la raison, reprend-il, pour laquelle nous n'avons jamais retrouvé son cadavre. Elle est quelque part, enveloppée dans un manteau bien dur.

Je me lève et me dirige vers une carte murale.

— Est-ce qu'il y a dans les environs un lac où l'on pourrait l'avoir jetée ?

Creed regarde la carte, lui aussi. Il indique un point.

— Ici, c'est le lac Baldock. Il y a près de vingt mètres d'eau en son milieu. C'est un endroit où les gens vont pique-niquer et ce n'est qu'à deux kilomètres d'ici.

— Pas d'autres étangs, puits ou puisards ?

— Il y a aussi les réservoirs, mais il ne les aurait pas choisis parce qu'on les drague continuellement. De plus, ils sont entourés d'une grille très haute. Si on l'a flanquée à l'eau, c'est sûrement au lac Baldock.

— On va y voir ?

Creed se gratte la tête en contemplant la carte.

— Oui, pourquoi pas ? L'un de mes hommes a un équipement d'homme-grenouille. Il peut plonger et, s'il voit quelque chose, nous monterons un treuil. Ce tonneau va être lourd.

— Je ne pars pas d'ici avant la plongée, capitaine. Inutile de quitter la ville avant de savoir. Si nous la trouvons là, ça va faire un certain bruit. Quand y allez-vous ?

— Pas avant demain. Aujourd'hui, la journée est trop avancée. Il y aurait trop de monde et ça gênerait l'opération. Je ferai ça demain matin à six heures.

J'aurai donc à me lever à cinq heures du matin et cette perspective ne me réjouit guère. Mais tant pis ! J'aurais manqué de tact en discutant ce point.

— D'accord, dis-je. Je serai là-bas à six heures.

II

Le soleil se lève sur la ceinture d'arbres lorsque ma Buick rejoint les deux autos stationnées près de l'étendue d'eau connue sous le nom de lac Baldock. Le site est joli, entouré de saules pleureurs dont l'eau calme reflète le feuillage vert.

Je sors de ma voiture et je rejoins Scaife qui fume, placidement adossé à un tronc d'arbre.

— Gentil petit coin, hein ? dit-il. Ça n'a pas dû vous amuser de vous lever si tôt ?

— Non, mais ça fait du bien de respirer l'air du matin.

Un peu plus loin, j'aperçois Creed, deux flics et un gars en train d'enfiler son costume d'homme-grenouille. C'est Harris, le plongeur.

— Si j'étais vous, je n'irais pas les retrouver, avertit Scaife. Le vieux est toujours d'une humeur de dogue, le matin, et il ne s'est couché qu'à trois heures.

Je m'assieds sur le bord du lac en caressant le minuscule appareil photo que j'ai apporté. Nous regardons Creed, les deux flics et l'homme-grenouille s'embarquer dans un petit canot à rames. Les deux flics rament jusqu'au milieu du lac, puis l'homme-grenouille plonge et disparaît.

Nous restons là environ vingt minutes, à fumer et à regarder le canot, lorsque soudain la tête d'Harris reparait à la surface. Il nage vers le canot et se hisse à bord. Il parle à Creed, puis les deux flics se remettent à ramer vers le rivage.

— Vous croyez qu'il a vu quelque chose ?

— Probablement. Sinon Creed l'aurait fait replonger, dit Scaife.

Nous nous levons.

— Il y a un tonneau ! annonce Creed, le visage tout animé. Aucun doute là-dessus ; et même il est plein de ciment !

Je prends une photo du plongeur qui claque des dents. J'ai pris deux vues du lac.

— Vous allez vous y mettre tout de suite ?

— Cette nuit seulement, fait Creed. Je n'ai pas envie d'avoir toute la population sur le dos. Tâchez de fermer vos grandes gueules jusque-là. La demoiselle doit être au fond, mais je ne veux pas que ça s'ébruite avant d'être tout à fait sûr.

Il se dirige vers son auto et part.

Je ramène Scaife en ville.

— Et même si on la repêche, dis-je tout en conduisant, ça ne veut pas dire qu'on retrouvera son assassin. D'accord, c'est Flemming qui a fait le boulot, mais il semble bien que quelqu'un l'ait payé pour le faire.

— Oui. Il n'avait aucune raison de la tuer, autant qu'on sache.

Je stoppe devant la Direction de la police.

— Soyez au lac vers neuf heures. J'y serai. Ça va être du boulot pour remonter cette barricade. Vous ne serez pas de trop, me confie Scaife en descendant de voiture. À ce soir !

Comme je n'ai rien de mieux à faire et que la nuit prochaine menace d'être longue et pénible, je vais à l'hôtel et me remets au lit. Je dors jusqu'à

trois heures de l'après-midi, puis je retourne à la Direction de la police.

J'y trouve Scaife dans l'espèce de placard qui lui sert de bureau, le nez fourré dans le dossier Benson. Son cendrier débordant de mégots me dit qu'il a travaillé là-dessus toute la matinée.

— Trouvé quelque chose ?

— Encore vous ! fait-il en repoussant sa chaise. Non. Rien. J'espère que nous ne dégoterons pas la demoiselle. Si on la retrouvait, vous parlez d'un emmerdement ! Je ne vois rien qui indique pourquoi on aurait payé Flemming pour la tuer.

— Vous ne croyez pas que c'est lui qui a rectifié Joan Nichols et Farmer ?

Scaife fait signe que oui.

— Je le suppose. Ça en a tout l'air, mais nous n'avons pas de preuves.

— Je comprends maintenant pourquoi Farmer a été écrasé, dis-je. Il avait probablement participé à l'enlèvement ; Hesson aussi, mais je ne vois pas pourquoi Joan Nichols a été tuée.

— Le coroner a dit que c'était un accident, répond Scaife patiemment.

— Je n'en crois rien. Voyons : elle vient prendre des nouvelles de Fay, puis elle rentre chez elle et se casse la figure dans l'escalier aussi sec. Vous n'allez pas creuser un peu cette question-là ?

— Nous n'avons aucun autre élément. Creed va la laisser de côté jusqu'à ce que nous puissions établir un rapprochement avec l'autre affaire, si nous y parvenons jamais.

— Et les huit autres girls qui étaient allées à Paris ? Sont-elles d'ici ?

— L'une d'elles est d'ici. (Scaife feuillette son dossier.) Elle s'appelle Janet Shelley. Elle habite 25 Arcadia Drive.

— Vous êtes allés la voir ?

— Pas encore. Nous avons des pistes plus sérieuses à suivre. On y viendra en temps voulu.

— Moi, je crois que le cas Joan Nichols est important. J'ai un après-midi à perdre, je pense que je vais aller voir cette Janet Shelley. Pas d'objection ?

— Non. Mais je ne veux pas le savoir, dit Scaife en souriant. Allez-y, si bon vous semble. Moi, j'ai du travail. Le vieux est encore de mauvaise humeur. Il serait furieux s'il savait que je passe mon temps à bavarder avec vous.

— Si j'apprends quelque chose, je vous le dirai.

— Comme c'est gentil ! s'écrie Scaife d'un air sarcastique, et il se remet à ruminer devant ses volumineux dossiers.

III

Arcadia Drive est une rue tranquille dans un des faubourgs de la ville. Une rangée de bungalows miteux fait face à un grand terrain vague envahi par les mauvaises herbes.

Je sonne au numéro 25. La porte d'entrée est lente à s'ouvrir. Une sémillante blonde, qui a cette gentillesse standard des femmes de music-hall,

me regarde d'un air inquisiteur. Elle porte une robe d'intérieur bleue, bien serrée à la taille, et ses petits pieds sont chaussés de mules de satin de même couleur.

— Miss Shelley ? dis-je en soulevant mon chapeau.

— Oui. Mais si vous espérez me vendre quelque chose, vous perdez votre temps, répond-elle avec vivacité. Et ne me dites pas, après, que je ne vous ai pas prévenu.

— Je ne vends rien. Pas même des aspirateurs. Je suis Chet Sladen, de *Faits divers*. Connaissez-vous ce magazine, Miss Shelley ?

— Je n'aime pas les faits divers.

— C'est une raison qui en vaut une autre. Je désire vous poser quelques questions. Vous permettez ? J'essaie de réunir des éléments sur la vie de Joan Nichols.

Elle hausse de jolis sourcils blonds.

— Mais elle est morte. Elle est morte depuis plus d'un an.

— C'est exact. Est-ce que cela vous dérangerait de me laisser entrer ? Je ne vous retiendrai pas longtemps...

Elle se tient de côté.

— Si c'est un truc pour me cambrioler, dit-elle en souriant, vous perdez aussi votre temps. Il n'y a rien à voler chez moi.

Je sors mon portefeuille et je lui tends ma carte.

— Si ça ne suffit pas à vous rassurer, vous pouvez téléphoner au sergent Scaife, à la police. Il se portera garant de mon honorabilité.

Elle rit.

— On lit de drôles de choses dans les journaux. Entrez. Mais excusez-moi, je ne peux même pas vous offrir à boire. (Elle me fait entrer dans son living-room, impeccable mais austère. Le mobilier est réduit à l'essentiel.) Asseyez-vous. J'espère que vous ne me retiendrez pas trop longtemps. Je dois sortir dans un instant.

— J'en ai pour dix minutes, dis-je en m'asseyant dans un fauteuil qui a l'air confortable mais qui, en fait, doit être rembourré avec des noyaux de pêches.

Je sors de mon portefeuille la photo de Fay Benson et je la lui présente.

— Connaissez-vous cette personne ?

Elle prend la photo, l'examine, secoue la tête et me la rend.

— Je crois que je ne l'ai jamais vue. Sa figure me dit quelque chose mais ça ne signifie rien. Dans le music-hall, il y a tant de filles qui ont ce type-là !

Je médite cette remarque ; j'étudie à mon tour le portrait de Fay Benson et je serais presque de son avis.

— Vous êtes sûre qu'elle ne faisait pas partie de la troupe, quand vous êtes allée à Paris ?

— Tout à fait sûre.

— Et Joan Nichols, elle en était, elle ?

— Oui. Mais ce serait beaucoup plus amusant pour moi, monsieur Sladen, si je savais de quoi il s'agit.

— Excusez-moi. Voici : cette Miss Fay Benson a disparu, il y a quatorze mois, dans des circons-

tances mystérieuses. Il semble que Joan Nichols l'ait connue. En tout cas, elle est venue prendre de ses nouvelles trois jours après sa disparition. Miss Nichols a demandé au bureau de l'hôtel de la prévenir si Fay rentrait. Ensuite elle est retournée chez elle, elle est tombée dans l'escalier et s'est tuée.

— Je savais qu'elle était tombée, observa Janet Shelley en me regardant d'un air interrogateur, mais c'était un accident, n'est-ce pas ?

— Le coroner le prétend ; la police le pense, mais moi je n'en suis pas certain. Quelqu'un peut l'avoir poussée.

— Mais pourquoi avez-vous cette impression ?

— Ce serait trop long à raconter, Miss Shelley. Je me trompe peut-être, mais je ne le crois pas. J'essaie de savoir si Miss Nichols était une amie de Fay ou seulement une relation. Le savez-vous ?

Elle fait un geste de dénégation.

— Elle ne m'a jamais parlé de Fay Benson.

— Étiez-vous liées, Miss Nichols et vous ?

— Pas particulièrement. Elle avait un drôle de caractère. Aucune des filles de la troupe ne s'entendait bien avec elle.

— Comment ça, un drôle de caractère ?

Elle hésite, puis hausse les épaules.

— Je n'aime pas beaucoup cancaner sur les gens, mais elle est morte et je suppose que ça ne peut plus lui faire du tort. Elle était toujours à court d'argent et elle essayait de nous en emprunter. Après tout, nous étions toutes logées à la même enseigne et il fallait bien nous débrouiller avec ce

que nous gagnions, mais Joan ne savait pas se restreindre. Elle avait toujours des dettes ; elle était toujours en train de taper quelqu'un. Quand elle n'obtenait rien, elle pouvait être abominable. Elle était très mauvaise langue.

— À quoi dépensait-elle son argent ?

Janet Shelley hausse encore les épaules.

— À quoi les femmes dépensent-elles leur argent ? Elle ne savait se passer de rien. Évidemment, il fallait qu'elle soit mieux habillée que nous autres. Elle voyait des gens plus chic. Elle avait le don de se mettre bien avec des gens pleins aux as. Quand elle était à Paris, elle s'était liée avec Mme Cornelia van Blake, la femme du milliardaire. Ne me demandez pas comment, mais c'est un fait. Elle est allée deux fois à l'hôtel de Mme van Blake et elle a dîné avec elle. Pour la circonstance elle m'avait emprunté une robe, et elle était même arrivée à extirper vingt dollars aux autres filles pour se mettre sur son trente et un. Elles n'ont jamais revu la couleur de leur argent et j'ai eu un mal de chien à récupérer ma robe.

À vrai dire, rien de tout cela ne m'intéressait vraiment, mais je la laissais parler dans l'espoir qu'elle m'apporterait de l'inédit.

— Vous ne l'avez jamais vue avec un grand type hâlé, dans les trente-cinq ans, portant une petite moustache genre argentin ?

— Non. Elle ne sortait pas avec des garçons jeunes. Tous ses amis étaient des vieux : des hommes d'affaires, des michés, si vous préférez.

Pour une fille qui n'aime pas cancaner, elle ne se défend pas trop mal.

— Vous n'avez jamais connu un homme qui corresponde à ce signalement ? Son nom, en principe, est Henry Rutland. Il a une Cadillac vert et crème.

— Je voudrais bien, répond-elle avec un petit rire amer. C'est un genre d'homme avec qui on ne doit pas s'embêter. Mes amis, à moi, ne vont guère au-delà de la Ford.

Inutile de perdre notre temps davantage. Ce n'est pas cette fille-là qui m'apprendra grand-chose.

— Miss Nichols avait-elle des ennemis, à votre avis ?

— Des ennemis ? Une flopée. Mais aucun d'eux n'aurait été jusqu'à la tuer. Tout ce qu'ils souhaitaient, c'était de l'éviter.

— Merci, dis-je en me levant. Je suis désolé de vous avoir importunée si longtemps, mais charmé d'avoir fait votre connaissance. (Je jette un coup d'œil sur la pièce austère, puis sur mon interlocutrice.) Je vais à présent manquer de tact, Miss Shelley, mais mon rédacteur en chef n'admet pas que je pose, à qui que ce soit, des questions sans dédommagement. (Je tire deux billets de dix dollars, je les plie et je les dépose sur la table.) Voici ce que nous appelons une prime d'information.

Si Fayette m'avait entendu, il se serait étouffé de rage ; mais la petite me plaisait et il était évident qu'elle traversait une période de vaches maigres.

Elle rougit avec grâce.

— Mince alors ! Je ne m'attendais pas... (Elle s'arrête net.) Mais je ne vous ai rien dit.

— Eh bien, mettons que ce soit un à-valoir. Il se peut que je revienne vous poser d'autres questions. À bientôt !

Avant qu'elle ait eu le temps de protester, je sors de la pièce, j'ouvre la porte, descends l'allée et remonte dans ma voiture.

CHAPITRE VI

I

Le soir, je vais chercher Scaife à la Direction de la police à sept heures quarante. La soirée est chaude et le ciel sans nuages. Nous allons sans doute avoir une belle nuit pour le repêchage de la barricade.

— Avez-vous vu Miss Shelley ? me demande Scaife en se carrant confortablement dans la Buick.

— Oui, mais je n'en ai pas tiré grand-chose. (Je lui résume la conversation.) Savez-vous si l'un de vos hommes a pris les empreintes digitales de Joan, avant qu'elle ne soit enterrée ?

— Je ne sais pas, répond-il. Probablement ; mais je ne pourrais pas le jurer. Pourquoi ?

— Il serait peut-être sage de vérifier si elle n'a pas un casier judiciaire. Une fille qui a tout le temps besoin d'argent, il y a des chances pour qu'elle se soit mise dans de vilains draps, un jour ou l'autre.

Scaife acquiesce.

— C'est une idée. D'accord ; quand on reviendra, je regarderai si nous avons ses empreintes. Si on les a, je vérifierai.

— Moi, elle m'intéresse. Jusqu'à présent, c'est le seul personnage de cette histoire dont la présence soit illogique. Rutland peut avoir été le bon ami de Fay. Hesson et Farmer l'ont enlevée. Flemming l'a tuée. Croyez-vous que Rutland ait payé les trois autres pour faire ce travail ? Croyez-vous que Rutland soit à l'origine de cet assassinat ?

— Je n'en sais rien. Mais à quoi bon toutes ces hypothèses ? dit Scaife. Moi, je préfère attendre que les faits s'ordonnent d'eux-mêmes. Nous ne savons même pas encore si la fille est morte.

— Vous pensez qu'elle n'est pas au fond du lac ?

— Non, mais tant qu'on ne l'aura pas remontée, je réserve mon jugement.

— C'est fou, le nombre d'autos qui se dirigent par là ! dis-je en ralentissant pour me placer dans la file des voitures qui avancent lentement en direction du lac Baldock.

Je me faufile et j'arrive près du rivage. Il y a six cars de police et deux camions sous les arbres. Tout autour du lac, journalistes et photographes se démènent. Il y a même deux équipes des actualités qui s'affairent autour de leurs caméras.

Une brigade de la police manœuvre trois projecteurs puissants et dirige leurs rayons aveuglants sur la surface tranquille de l'eau.

Harris, le plongeur, est en train de s'introduire dans sa combinaison d'homme-grenouille quand Scaife et moi rejoignons le groupe.

Creed me regarde, l'air mauvais.

Harris entre dans le canot ; deux agents le détachent, s'y installent et se mettent à ramer vers le centre du lac. Un treuil puissant est amarré à un arbre. Au bout du câble d'acier sont fixés des crampons. Trois policiers chargent les crampons dans un autre canot. Ils démarrent et, pendant qu'ils se rapprochent de l'autre embarcation, deux policiers déroulent le câble.

Scaife et moi nous nous tenons un peu à l'écart de Creed, sous un arbre ; nous observons les deux canots qui se dirigent lentement vers le milieu du lac.

Deux photographes de presse essaient de suivre, eux aussi, dans une barque, avec l'intention de prendre des photos d'Harris au moment où il plon-gera, mais un groupe de flics les en empêche. L'un des photographes va trouver Creed pour protester, mais c'est peine perdue. Creed passe sa bile sur lui et le gars bat en retraite, l'air déconfit.

— Si le tonneau de malheur ne contient que du ciment, proclame Scaife entre ses dents, vous allez assister à un cataclysme, à un vrai tremblement de terre ! Dans mon idée, c'est Harris qui a vendu la mèche. Il adore qu'on parle de lui dans les journaux.

Harris est entré dans l'eau ; la foule attend, silencieuse et tendue. Au bout de dix minutes, il reparaît et fait un signe au bateau qui transporte les crampons. Celui-ci se rapproche de lui ; les crampons sont largués au fond et accrochés au tonneau.

La manœuvre dure au total plus d'une heure. Finalement, la barricade apparaît à la surface. Une clameur sauvage et frénétique part de la foule au moment où les quatre policiers entrent dans l'eau et amènent le tonneau sur le rivage. Un projecteur est braqué dessus. C'est maintenant la ruée des photographes. Ils demandent à Creed de poser à côté du tonneau. Creed refuse. Au fond, il aimerait bien prendre la pose, mais il a peur que la fille ne soit pas dans le tonneau et il ne veut pas risquer de passer pour un imbécile.

Un camion fermé, tout noir, semblable à une ambulance, se dirige vers l'endroit où la barricade est échouée.

— C'est le fourgon mortuaire, m'annonce Scaife. Creed ne veut pas s'exposer à ouvrir le tonneau ici. Allons, venez, partons. On va aller à la morgue. C'est là que nous saurons.

Nous nous frayons un chemin à travers la foule surexcitée, sautons dans la Buick et rentrons en ville aussi vite que possible. La morgue est derrière la Direction de la police. Un petit homme grassouillet, avec un tablier et des gants de caoutchouc, sort d'une salle au moment où nous entrons dans le couloir carrelé.

— Bonsoir, sergent, fait-il, et sa figure mal rasée s'éclaire. Où en est-on ? Est-ce qu'ils l'ont repêché ?

— Salut, Joe, dit Scaife. Oui, c'est fait. Ils seront là dans une demi-heure.

— Il y a quelque chose dedans ?

— Du ciment. À part ça, je ne sais pas. Le vieux a dit qu'on l'ouvre ici.

— Le dernier tonneau de ciment que j'ai ouvert, précise Joe d'un air sinistre, c'était une horreur. Le type était resté six mois sous l'eau. Vous auriez dû voir ça.

— Elle, ça fait quatorze mois. Vous croyez qu'il va en rester quelque chose ?

Joe hausse les épaules.

— Ça dépend. Si elle est bien enveloppée dans le ciment, elle peut être en bon état. Mais elle ne durera pas longtemps. Juste assez pour être identifiée.

Cette petite conversation commence à me tourner sur le cœur. Je ne sais pas très bien si j'ai encore envie d'assister à l'ouverture de la barrique.

— Entrez dans le bureau, propose Joe. J'ai là une bouteille qui vous aidera à vous mettre dans l'atmosphère. Je bois toujours un bon coup avant de m'attaquer à ce genre de travail.

Nous entrons dans un petit bureau. Joe sort trois verres et une bouteille de scotch.

— Je vous présente Chet Sladen, de *Faits divers*, dit Scaife. Il suit l'affaire.

— J'ai lu certains de vos papiers, fait Joe. Vous allez avoir là un bon sujet de reportage. Allez-vous prendre des photos ?

— Oui, je pense.

Il s'épanouit et vient se placer en pleine lumière.

— Peut-être aurez-vous besoin de ma photo ?

— Dangereux pour son appareil, s'il n'est pas assuré, lance Scaife, toujours sarcastique.

Je prends deux instantanés du petit homme. L'éclairage est faible, les clichés seront ratés mais j'ai l'intention de lui vider son whisky et ça vaut bien ça.

Nous liquidons encore quelques verres. Je me sens un peu moins nauséeux. Au moment où j'entends le fourgon entrer dans la cour, Joe range précipitamment bouteille et verres, s'essuie la bouche d'un revers de main et s'en va ouvrir les doubles portes de la morgue.

— Allons-y, lance Scaife. On va voir si votre estomac tient le coup.

Creed entre, l'air sombre, suivi par le médecin légiste.

— Déjà là ? demande-t-il en me foudroyant du regard.

— Pourquoi pas ? C'est moi qui ai eu l'idée de vous la faire chercher.

— Sans blague !

Il renifle et se retourne pour japper des ordres à l'équipe de flics qui est en train de manipuler le tonneau pour le placer sur un chariot à quatre roues.

— J'ai eu du bon temps à chasser tous ces amateurs de viande froide, reprend-il. Ah ! si je découvre celui qui a bavé, je lui tords le cou !

— Vous devriez pouvoir le dénicher facilement. Après tout, c'est votre métier, dis-je pour l'asticoter.

Scaife me donne un coup de coude pour me faire taire. La troupe s'engouffre dans la morgue, derrière le chariot. Joe et deux de ses assistants,

également en tabliers et gants de caoutchouc, attendent.

— Allez-y ! ordonne Creed. Voyons un peu ce qu'il y a dedans.

Il fait sortir les quatre flics qui ont poussé le chariot.

Je recule jusqu'au mur et me prépare à opérer au flash. Mes mains tremblent et je manque bien de laisser tomber l'ampoule.

Il ne faut pas longtemps à Joe et à ses assistants pour décortiquer le tonneau.

Pendant qu'ils travaillent, Creed me fait remarquer :

— C'est bien la barrique que Sperry a vendue à Flemming. Vous voyez les trous pour les plants de fraisiers ? La fille doit être dedans.

Joe fait sauter la dernière latte, imbibée d'eau, du cercle de fer qui les retient toutes ensemble. Le bloc de ciment, moulé sur la barrique, a l'air sinistre sous la lumière dure.

— Celui qui a fait le travail est un spécialiste, constate Joe en reculant un peu pour s'essuyer le front. Amène-moi deux coins, Tom.

— Vas-y mollo, dit ce dernier.

Tous les deux se mettent à enfoncer les coins dans le ciment. Dix minutes de coups de marteau. Le ciment finit par craquer.

Joe regarde par la fissure.

— Elle y est, annonce-t-il.

Creed l'écarte un peu, regarde, lui aussi, dans la fente, grimace et fait un pas en arrière.

— C'est elle, dit-il. J'ai vu les paillettes de son costume. Vas-y, Joe, défonce-nous ça.

Encore quelques coups de marteau et la gangue de ciment s'ouvre en deux comme un œuf de Pâques. Je jette un coup d'œil et je décampe aussitôt. J'entends la voix de Creed :

— Je vous en fais cadeau, docteur. Il n'en reste pas lourd.

Je suis déjà près de la porte. J'ai plutôt l'estomac solide, mais ce que j'ai vu me donne la nausée. Je rentre dans le bureau, sors la bouteille de whisky et m'en envoie une bonne rasade.

— Moi aussi ? demande Scaife, qui vient d'entrer. (Il prend la bouteille et remplit son verre à moitié.) Pouah ! Je ne voudrais pas être croque-mort pour tout l'or du monde. Enfin, la question est réglée. C'est bien elle.

Au bout de quelques minutes, Creed entre à son tour. Je lui remplis un verre ; il boit silencieusement et va s'asseoir au bureau, près de la fenêtre. Il n'a pas l'air d'avoir tellement besoin d'un remontant. Ses yeux brillent de plaisir et de contentement.

— Enfin, nous tenons quelque chose ! dit-il. Restez ici, vous deux. Je vais aller parler aux journalistes. Sans aucun doute, c'est Fay Benson. Le cadavre a un des petits doigts tordu et c'est dans le signalement de Fay. (Il vide son verre.) À présent, il s'agit de savoir pourquoi on l'a tuée.

Il sort dans la cour où une bande de journalistes attendent avec impatience.

Scaife allume une cigarette.

— Nous pouvons nous préparer à du travail pas

facile, fait-il d'un air sombre. Il va falloir maintenant dégoter ce Rutland.

Je vais au téléphone et j'appelle Bernie à New York. Dix minutes d'attente et je l'ai au bout du fil. Il est minuit vingt et je suis surpris de le trouver chez lui.

— Je n'ai qu'un tout petit instant à t'accorder, annonce Bernie. Claire donne une soirée. Je dois faire le pompiste avec ses invités et les remplir de mon meilleur whisky. Qu'est-ce qui se passe ?

— Sors ton stylo. J'ai du sensationnel pour toi.

— Ça ne pourrait pas attendre jusqu'à demain matin ? demande Bernie d'une voix plaintive.

— Écoute, espèce de porc aviné ! Nous avons retrouvé Fay Benson.

— Vraiment ? Mes compliments. Est-elle jolie ?

— Elle est humide, froide et extrêmement morte. Va prendre ton calepin.

Je lui donne les faits essentiels et je lui annonce que je lui expédie par l'avion du matin une nouvelle collection de photos.

— Envoie quelqu'un à l'aérodrome. Ce sont des documents de première bourre.

— D'accord, j'arrangerai ça. Je vais tout rédiger pour demain. Bon boulot, Chet !

— Merci quand même. Reste en état d'alerte. Je vais te rappeler dans un petit moment. Nous attendons le rapport du médecin légiste.

— Ah non ! ne me rappelle plus cette nuit, implore Bernie sur le ton de la terreur la plus profonde. Claire...

— Oui, je sais : Claire ne serait pas contente.
Merde pour Claire !

Et je raccroche.

Creed entre dans la pièce. Il a l'air très satisfait de lui.

Nous attendons encore dix minutes ; le médecin légiste arrive. Avec un flegme absolu, il se met à bourrer sa pipe et refuse le verre que je lui tends.

— Elle a été tuée d'un coup assené derrière la tête. Probablement avec la crosse d'un revolver. C'est tout ce que je peux dire. Elle a séjourné trop longtemps dans l'eau pour nous en apprendre davantage. Elle était morte quand on l'a mise dans le ciment.

Creed se lève.

— Merci, docteur.

Puis à Scaife :

— Amène-toi ; nous avons encore du travail.

Ils sortent. Le médecin légiste les suit ; je vais au téléphone et je rappelle Bernie.

II

Je retourne voir Creed le lendemain matin, un peu après onze heures. J'ai payé ma note à l'hôtel Shad, fait ma valise et je suis prêt à affronter la balade de Tampa City qui est à trois cents kilomètres de là. Scaife me dit que Creed est occupé mais qu'il voudrait me voir avant mon départ.

— Il n'en a que pour vingt minutes. Venez dans mon bureau ; j'ai de nouveaux détails pour vous.

Je m'assieds. Scaife m'annonce :

— Vous aviez raison. Joan Nichols a un casier. Elle a écopé deux ans en 1948 pour chantage. Un genre de chantage particulièrement sordide. L'une de ses camarades de théâtre avait un frère en prison pour un motif plutôt moche et Joan l'avait appris. Elle a menacé la fille de raconter ça aux autres si elle ne lui versait pas cinq dollars par semaine. C'est à peu près tout ce qu'on pouvait tirer d'elle, car elle avait sa mère à sa charge. Ça a duré six mois ; puis le frère est mort ; la fille est allée porter plainte à la police et Joan Nichols en a pris pour deux ans.

— C'est intéressant. Je me demande si elle a fait chanter Fay.

— Plutôt Rutland. Fay et elle ont dû mettre le grappin sur Rutland et il les a descendues toutes les deux.

— Je ne suis pas d'accord. La mort de Joan a eu l'apparence d'un accident. Celle de Farmer aussi. Si on suit votre raisonnement, pourquoi, alors, était-il si important de se débarrasser du corps de Fay de sorte que personne ne puisse la trouver ? On ne se donne pas la peine de recouvrir un cadavre de ciment, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire de le faire disparaître. Pourquoi ne fallait-il pas que le cadavre de Fay fût découvert ?

Scaife n'avait pas envisagé la chose sous cet angle.

— Oui, c'est juste, reconnaît-il. On aurait pu très bien la descendre en simulant un accident pour elle aussi.

Une sonnerie bourdonne sur son bureau. Il se lève.

— C'est le vieux. Venez. Il veut vous voir.

Creed est assis à sa table et mâche un cigare. Il n'a plus l'air aussi heureux qu'hier quand il faisait le malin devant les journalistes. Il a le sourcil mauvais et me contemple, mi-figue, mi-raisin.

— Évidemment, Sladen, avec vos brillantes hypothèses, vous avez levé un fameux lièvre, mais je veux bien être pendu si je sais comment je vais m'en sortir. (Il fait signe à Scaife de s'éclipser.) C'est entendu, nous avons trouvé le corps, nous avons tué l'assassin, mais où cela nous mène-t-il ? Pas besoin d'être de la police pour comprendre que Flemming n'a été que la main qui exécute. Dans quelques jours, les journaux vont commencer à m'asticoter. Or, je n'ai pas la moindre piste.

— J'en trouverai peut-être une à Tampa City. Je pars dans un instant.

— En un sens, je souhaite que vous n'y trouviez rien. Ça ne nous avancerait guère. Je vous l'ai déjà dit : Tampa City ne relève pas de notre juridiction. Nous ne pouvons pas y envoyer nos hommes. Doonan n'est pas disposé à nous aider. Depuis qu'il y est, Tampa City est devenu le refuge des truands de tout poil. Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point cette ville de deux cent cinquante mille habitants peut être respectueuse des lois ! Cinquante pour cent des délits ne concernent que des infractions au code de la route ; pour les cinquante autres, il ne s'agit que de vols à l'étalage ou de broutilles de ce genre. Il n'y a pas eu de vol

important ni d'assassinat depuis quatre ans : rien que des vétilles commises, bien entendu, par de très petites gens, ceux qui ne peuvent pas s'offrir le luxe de soudoyer quelqu'un d'influent. Si vous arrivez à découvrir une piste, il faudra être très prudent pour l'utiliser.

— Vous devez exagérer, dis-je. Si j'obtiens une preuve directe de la présence à Tampa City de la personne qui s'est assuré les services de Flemming, il doit être possible de faire pression sur Doonan pour qu'il la remette entre vos mains ?

Creed hausse les épaules.

— Ça dépend du rang social de cette personne et de la mesure où elle peut s'offrir des protections. Mais je parie que vous ne la trouverez jamais, cette preuve. Vous serez chassé de la ville bien avant. (Il s'ôte de la bouche le cigare qu'il fume et fait tomber la cendre dans le cendrier.) Avez-vous le revolver que je vous ai prêté ? poursuit-il en tendant la main. Je le veux. Il faut un permis de port d'armes signé par Doonan pour avoir un revolver à Tampa City et si l'on vous prend sans permis, vous passerez six mois dans l'une des prisons les moins marrantes des États-Unis.

Je lui rends le .45 à regret.

— Et moi qui comptais dessus ! dis-je.

— Vous aviez tort. On n'a pas le droit de tirer sur un flic, vous devriez le savoir. (Il prend une enveloppe sur son bureau et me la donne.) Ça, c'est un mot pour Don Bradley, l'ex-capitaine de la police de Tampa City. Nous sommes de vieux amis. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, trop longtemps. C'est

un brave type. Il doit être capable de bien vous aiguiller. En tout cas, il vous affranchira. Allez le trouver dès que vous aurez atterri là-bas. Il vous indiquera où vous pourrez trouver une chambre et vous apprendra comment naviguer.

— Merci. (Je mets l'enveloppe dans ma poche et retire mon mégot de ma bouche.) J'irai aussi faire un tour chez Lennox Hartley pour voir ce qu'il sait de Fay Benson. Vous n'avez pas reçu d'autres lettres à son sujet ?

— Et comment ! Deux douzaines de nouvelles lettres. Sans grand intérêt. Les signataires pensent qu'ils la reconnaissent. Aucun n'est aussi précis que ce Hartley semble l'être. En tout cas, aucune de ces lettres ne provient de Tampa City. Si nous apprenons quelque chose de nouveau, on vous le fera savoir. Dès que vous serez installé, appelez-moi et donnez-moi votre adresse. (Il me contemple pensivement.) J'espère que vous resterez là-bas assez longtemps pour avoir une adresse !

— Moi aussi ! fais-je. (Je trouve qu'il n'est pas très encourageant.) À bientôt, chef !

Il me serre la main.

— À bientôt, Sladen, et bonne chasse !

Il a dit cela comme s'il pensait que j'aie besoin qu'on brûle des cierges pour moi.

— Encore merci !

Et je le quitte.

Scaife est toujours dans son bureau. Il passe la tête par la porte.

— Je pars pour Tampa City. À bientôt !

Il me regarde longtemps d'un air grave.

— Je trouve que votre copain Low a autrement plus de jugeote que vous. C'est peut-être vous le cerveau de l'association, mais c'est lui qui en est le bon sens. Moi, je n'irais pas à Tampa City, même si ma femme était là-bas en train de mourir... Si j'avais une femme.

— Je ne suis pas seulement le cerveau de l'association, j'en suis aussi le muscle, dis-je avec dignité.

Tout en suivant le couloir, j'entends son rire lugubre de chouette et ce n'est pas fait pour me réjouir l'âme.

CHAPITRE VII

I

Vers quatre heures de l'après-midi, j'atteins la grand-route par laquelle on entre dans Tampa City. C'est une large voie où quatre camions peuvent passer de front et qui s'allonge, comme tirée au cordeau, le long des sables dorés et d'un océan baigné de soleil.

Tampa City est une ville de gens riches. Les Rolls, les Bentley, les Cadillac, les Daimler s'entassent dans les parcs de stationnement. Des gars bien nourris, bien vêtus, tambourinent avec impatience sur leur volant en attendant que leurs femmes aient fini de faire leurs emplettes. D'autres, assis à la terrasse des cafés, reluquent avec insolence les beautés légèrement vêtues qui étalent leurs charmes avec une insolence égale.

Havelock Drive où habite l'ex-capitaine Bradley est située dans le quartier le plus pauvre de Tampa City ; les maisons y sont un peu plus petites qu'ailleurs et elles n'y sont pas entourées d'immenses

parcs comme la plupart des autres demeures de la ville.

C'est une rue bordée d'arbres, un peu retirée, comme si elle avait honte d'elle-même, mais une rue où je serais quand même bien content de vivre.

Dans le jardin du numéro 24, un homme grand, gros et solide, s'affaire autour d'un parterre de pois de senteur dont un jardinier professionnel pourrait s'enorgueillir. Je suppose que ce doit être Bradley. Il lève les yeux au moment où je range la Buick le long du trottoir.

Il a l'air d'un flic de la tête aux pieds, mais pas d'un sale flic. Sa figure large, basanée, arbore une expression assez spirituelle qui s'accorde bien avec ses yeux bleus malicieux. Une moustache peu fournie, un crâne chauve doré par le soleil et un menton énergique lui donnent l'air d'un dur, mais d'un dur ayant aussi du caractère.

Je sors de la Buick et il descend la petite allée du jardin pour venir à ma rencontre.

— Capitaine Bradley ?

— Oui. Entrez.

Je le suis.

— Je ne crois pas avoir jamais vu des pois de senteur aussi beaux, dis-je, non pour passer de la pommade au vieux type mais parce que je le pense vraiment.

— Ils ne sont pas mal. Vous jardinez ?

— Pas encore.

— C'est vrai. Le jardinage, c'est pour les vieux. Je serais perdu sans mon jardin, à présent.

Il me fait entrer dans un salon confortablement meublé, avec des portes-fenêtres qui s'ouvrent sur la pelouse.

— Je n'ai pas bien entendu votre nom...

— Chet Sladen.

Il lève des sourcils broussailleux.

— Vous écrivez dans *Faits divers* ?

— Précisément.

Il s'épanouit.

— Je suis heureux de faire votre connaissance. Je lis tous vos papiers. Asseyez-vous. Qu'est-ce que vous buvez ?

Tout en préparant les verres, il ajoute :

— C'est la première fois que vous venez à Tampa City ?

— Oui. Bien jolie ville. Elle a l'air pavée de pognon.

— Elle l'est. Certains disent qu'il y a plus de fric ici qu'à Hollywood.

Il revient avec les verres et se laisse tomber, de toute sa masse, dans un fauteuil.

— À votre santé !

Nous buvons et je lui tends la lettre de Creed.

Le visage de Bradley s'illumine.

— Ce brave Tom ! Il y a des années que je n'ai eu de ses nouvelles. Comment va-t-il ?

— Fort bien. Lui et moi nous venons de travailler ensemble. Il se trouve qu'une piste menait ici. Il a eu l'idée de m'y envoyer pour enquêter.

Bradley lit la lettre, la remet dans son enveloppe, puis, avec un regard aigu :

— Hum ! fait-il. Alors vous avez l'intention de suivre une piste ici ?

— Exactement. Mais, si je comprends bien, Doonan ne favorise guère ce genre d'entreprise.

— Pour ne pas dire plus... Si vous voulez l'avis d'un vieil homme, monsieur Sladen, vous remonterez dans votre auto et vous rentrerez à Welden. L'atmosphère, autant que je m'en souviens, y est infiniment plus saine que celle d'ici.

— Je sais. Mais j'ai une tâche à remplir. J'espérais que vous me donneriez un petit coup de main.

— Je ne suis plus dans la course. Je n'ai pas mis les pieds dans un commissariat depuis des années. Je ne peux pas faire grand-chose. Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

Je m'installe confortablement et je le mets au courant de toute l'affaire. Pendant ce temps, les yeux mi-clos, il m'écoute avec une profonde attention. J'ai l'impression, quand j'ai fini, qu'il a enregistré chacun de mes mots.

— C'est une affaire intéressante, observe-t-il. Je crois que vous avez eu du nez de venir ici. Peut-être est-ce une simple coïncidence, mais sachez qu'il existe à Tampa City une boîte extrêmement chic appelée La Pomme d'Or.

Je sursaute.

— La Pomme d'Or ? Ça par exemple ! Quel genre de boîte est-ce ?

— C'est un club extrêmement fermé, monsieur Sladen. Il est dirigé par Hamilton Royce, organisateur très habile. Du temps où j'étais dans la police, je l'avais à l'œil. Il a débuté dans la vie comme tri-

cheur professionnel sur les transatlantiques. De là, il est monté en grade. Il s'est mis à placer des titres bidon à la clientèle boursière. Il a fichu le camp de Miami juste à temps pour ne pas être pincé. Il a pu faire sortir son fric et il s'est installé ici. La Pomme d'Or a deux grandes salles de jeu et je sais qu'au moins deux des roulettes sont truquées. Personne ne peut y entrer sans une carte de membre du club. Entre parenthèses, Doonan a été l'un des premiers inscrits comme membre à vie et j'ai entendu dire que sa carte et ses cotisations lui sont offertes par la maison. Le club a cinq cents membres qui figurent tous au Bottin mondain. Aucun d'eux ne possède moins d'un million de dollars de revenus. C'est un endroit tout ce qu'il y a de sélect.

— En effet. Vous ne croyez pas que je puisse me faire inscrire ?

Bradley se mit à rire.

— Vous auriez plus vite fait de vous faire élire président des États-Unis. Beaucoup plus vite fait !

— Alors il ne me reste plus qu'à sourire et à encaisser. Connaissez-vous Hartley Lennox ? Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

— Non, vraiment rien. C'est lui le type qui prétend avoir reconnu Miss Benson ?

— Oui. C'est par lui que je compte commencer.

— Croyez-moi, allez-y mollo ! me conseille Bradley d'un air grave. Vous n'avez pas trop à vous en faire pour les flics de la ville ; en tout cas ceux qui font les rondes. Évidemment, ils ne crachent pas sur les petits bénéfiques. Comme ils touchent une ristourne sur toutes les amendes, ils sont à

l'affût. Casquez, ne la ramenez pas et tout ira bien ; mais faites gaffe aux flics en civil. Ces poulets-là sont coriaces et, croyez-moi, quand je dis coriaces, je suis gentil. Le capitaine Mathis était mon lieutenant autrefois. J'ai eu maille à partir avec lui quand j'étais en fonctions et je regrette de ne pas m'en être débarrassé alors. Non seulement c'est un mauvais policier mais c'est un policier brutal. Son lieutenant se nomme Joe Carson. Il est infect, lui aussi, mais le pire de tous c'est le sergent Carl Lassiter. Si vous tombez sur lui, il ne vous reste plus qu'à quitter la ville en vitesse. Je ne plaisante pas, monsieur Sladen. Un jour, un détective privé est venu de Welden... Et c'est Lassiter qui l'a exécuté. Faites attention !

Je commence à avoir les grelots et je regrette que Bernie ne soit pas avec moi. Il aurait eu une telle frousse que, par comparaison, je me serais senti brave.

— Entendu. J'irai mollo. Merci pour le tuyau. Je cherche un hôtel convenable mais pas trop cher. Pouvez-vous m'en indiquer un ?

— Essayez l'hôtel de la Plage, sur Palm Avenue. Ils vous soigneront bien et ils ne vous écorcheront pas. Encore un conseil : ne dites à personne que vous êtes venu me voir. Ici, je ne suis pas en odeur de sainteté.

Je me lève.

— Merci. Si j'ai besoin d'un conseil, puis-je venir vous le demander ?

— Bien sûr, mais téléphonez-moi auparavant. Il vaudrait mieux que vous ne laissiez pas stationner

votre auto devant ma porte et il serait sage de n'entrer chez moi qu'à la nuit tombée.

Je le regarde, stupéfait.

— Vous parlez sérieusement ?

— On ne peut plus sérieusement.

— En somme, on n'aime pas que vous receviez des visites ?

— Exactement. Depuis que j'ai pris ma retraite, il y a un an, vous êtes, je crois bien, mon premier visiteur. Les gens hésitent un peu à venir voir un flic limogé. Mais ne croyez pas que cela me chagrine. J'ai une femme charmante et un jardin ; c'est tout ce dont un homme de mon âge a besoin.

— Vous avez été obligé de démissionner ? Mais je croyais...

— J'ai été balancé. Un de ces jours, quand nous aurons le temps, je vous raconterai ça. Pour le moment, j'ai des choses à faire. Et vous aussi, j'imagine.

— Oui, fais-je, absolument abasourdi. Merci d'avoir bien voulu me recevoir, capitaine. À un de ces jours !

Je le quitte et redescends vers mon auto.

Un agent trapu et rougeaud fait les cent pas sur le trottoir opposé. En me voyant, il s'arrête, bouche bée. Je fais mine de ne pas le remarquer mais mon cœur a un raté. Je monte dans la Buick et démarre. La dernière image que j'ai de l'agent, dans mon rétroviseur, n'est pas faite pour me rassurer. Il a sorti son calepin et pas besoin d'une grande imagination pour supposer qu'il prend mon numéro.

II

Je me suis installé à l'hôtel de la Plage qui est, comme Bradley l'a dit, confortable, pas ruineux et accueillant. Ma chambre est au troisième étage ; elle regarde la mer et j'ai une salle de bains. Le chasseur qui monte ma valise me demande si je désire du scotch. Je lui réponds que c'est une excellente idée et il m'apporte lui-même la bouteille sans me faire subir cette attente agaçante, de rigueur dans tant d'hôtels.

Je me déshabille, prends une douche et, après m'être octroyé un verre, revêts mon plus beau complet d'été agrémenté d'une cravate flamboyante. Je vérifie les détails dans la grande glace pour être sûr de ne pas déparer Tampa City quand je descendrai dans la rue, puis, satisfait, je reprends la voiture pour me rendre chez Hartley Lennox dans Cannon Avenue.

C'est une des rues résidentielles de Californie qui donnent un complexe d'infériorité à tout homme ne disposant pas d'un million de dollars de revenus.

Le numéro 246 est un chalet suisse de deux étages avec un toit en pente. Un escalier de bois à rampe sculptée mène à la porte d'entrée qui est en chêne foncé avec un heurtoir en forme de tête d'ours.

J'abandonne la Buick, pousse la barrière et gravis le sentier flanqué de rosiers au garde-à-vous. Je monte les marches et soulève la tête d'ours.

Un instant d'attente pendant lequel je me chauffe le dos au soleil, appuyé contre la rampe sculptée. Je suis sur le point de frapper une deuxième fois lorsque j'entends des pas. La porte s'ouvre. Un homme grand et mince se tient devant moi ; sa main musclée et velue est posée sur le montant de la porte. Il a l'air de sortir de l'une des pages miroitantes d'un magazine de cinéma. Son long visage tanné est beau, à condition d'aimer le genre vedette de l'écran, genre que, personnellement, je ne peux pas souffrir. Ses cheveux noirs, un peu clairsemés sur le devant, sont rejetés en arrière et brillent dans le soleil.

Il porte une chemise bleu sombre, ouverte, un pantalon blanc ; ses pieds sont chaussés de daim blanc. De quoi faire vibrer le cœur d'une petite fille, ce que je ne suis pas.

— Bonjour ! dit-il. Que désirez-vous ?

Je suis foudroyé par une haleine chargée qui m'emporte presque la peau du visage. Cet homme n'a pas bu de whisky, il s'est baigné dedans !

— Monsieur Hartley ?

Il s'appuie un peu plus lourdement au chambranle. Il est nettement saoul.

— Je m'appelle Chet Sladen. Je suis rédacteur à *Faits divers*. Je voudrais vous parler.

Il fronce les sourcils et ferme les yeux à demi.

— *Faits divers*, le magazine ?

— Oui. Pouvez-vous m'accorder un moment d'entretien ?

— Mais comment donc, mon cher ! Entrez prendre un verre. Je suis bien content de vous

voir. Pour être franc, je commençais à m'ennuyer comme un rat mort. Ça vous arrive de vous ennuyer ?

Je pénètre dans un vestibule rempli d'objets en bois sculpté, de bâtons de ski, d'horloges rustiques et de tapis criards. Je lui réponds que je ne me souviens pas de m'être ennuyé de ma vie.

— Veinard ! (Il a l'air d'être sincère.) Entrez.

Je traverse le vestibule et descends les trois marches qui mènent à un vaste living-room. Il me suit, miraculeusement d'ailleurs, et doit se cramponner au dos d'une chaise pour arriver à bon port.

Parvenu devant un meuble rempli de bouteilles, il nous sert deux énormes whiskies. Il y ajoute de la glace et se dirige non sans difficulté de mon côté. Il me tend l'un des verres, se laisse tomber languissamment dans un fauteuil et lève son verre en mon honneur.

— Skaal ! fait-il. (Il avale une longue gorgée, repose le verre, soupire et me fait signe de m'asseoir.) Mettez-vous à votre aise. Qu'est-ce que vous voulez de moi, mon vieux ?

— Il paraît que vous avez écrit à la police de Welden à propos de la photo de Fay Benson parue dans les journaux.

Il me regarde, cligne des yeux et acquiesce.

— C'est vrai. Comment le savez-vous ?

— Je travaille en liaison avec les enquêteurs. Je voudrais découvrir quelque chose concernant le passé de cette femme.

— Pourquoi les flics vous ont-ils envoyé ? Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

— Tampa City est en dehors de leur juridiction. J'ai dit que j'irais vous voir pour éviter des complications. (Je sors la photo de Fay Benson de mon portefeuille et la lui présente.) Voici la fille. Vous la reconnaissez toujours ?

Il prend la photo, plisse les yeux et l'examine. Puis il se tourne vers la lampe qui est sur la table et l'allume pour mieux voir.

— C'est bien elle. Je pourrais la reconnaître n'importe où. Entendez-moi : elle était brune quand j'étais en relations avec elle, mais c'est le même visage. Je m'y connais en visages féminins ; il le faut bien, c'est mon métier. Je suis dessinateur de couvertures de magazines. (Il brandit la photo.) Cette fille a posé pour moi ; comme des quantités d'autres, d'ailleurs. Vous n'avez pas idée de ce que je dois supporter de la part de ces filles. (Il agite de nouveau la photo.) Celle-ci m'a coûté du temps et de l'argent. On ne le dirait pas à la voir, hein ? J'ai cru, quand j'ai fait sa connaissance, qu'elle serait facile à manier, mais non, en fin de compte, elle s'est comportée comme les autres.

— Elle se nommait Fay Benson ?

Il secoue la tête.

— Non. Elle se faisait appeler Frances Bennett. C'était une des girls de La Pomme d'Or. Au cas où vous ne le sauriez pas, La Pomme d'Or c'est la boîte chic du Roosevelt Boulevard.

— Vous dites qu'elle a posé pour vous ?

— Oui. Elle a beaucoup travaillé pour moi. Je l'avais remarquée au club en juin de l'an dernier. Elle m'a paru avoir tout ce qu'il fallait, visage et

silhouette, pour une bonne couverture. Je me suis arrangé avec elle pour qu'elle pose chez moi. Elle venait régulièrement. Et puis, tout à coup, un jour que nous avions rendez-vous, elle ne s'est pas montrée. Et je ne l'ai plus jamais revue.

— Quand était-ce ?

— En août, l'an dernier.

— Pouvez-vous me donner la date exacte ?

— C'est important ?

— Je crois.

Il grogne en s'extirpant de son fauteuil et traverse la pièce en titubant, pour se diriger vers une grande armoire. Il en sort une chemise cartonnée et revient à son fauteuil.

— J'ai là-dedans le dernier dessin que j'ai fait d'elle. Il n'est pas terminé mais j'ai écrit la date au dos. (Il feuillette une pile de croquis inachevés, en sort un et me le tend.) Voici. La date est au dos.

Je regarde le croquis. Hartley sait dessiner. Le croquis a beau être incomplet, on reconnaît parfaitement le modèle. C'est sans aucun doute Fay Benson. Il retourne le dessin : la date marquée est le 2 août. Quinze jours après avoir posé dans cette pièce, elle avait disparu de Welden. Elle y était arrivée le 9 août. Qu'avait-elle fait entre le 2 et le 9 ?

— Oui, c'est bien elle. (Je lui rends le croquis.) Pouvez-vous vous rappeler si elle n'a pas dit quelque chose qui puisse indiquer qu'elle ne reviendrait peut-être pas poser ?

Il fait un signe de dénégation.

— Non. Ce fut vraiment une surprise pour moi. Elle se disait très satisfaite du croquis et était très impatiente de le voir fini. Je lui ai dit qu'il ne me faudrait plus qu'une journée et c'est elle-même qui a proposé de revenir le lendemain. C'est elle aussi qui a fixé l'heure. Et puis elle n'est pas venue.

— Vous rappelez-vous à quelle heure elle est partie, le 2 août ?

— Vers quatre heures. Je n'aime pas travailler pendant des heures d'affilée. Elle est arrivée vers midi et demi. Elle a posé jusqu'à deux heures et puis nous avons déjeuné d'un sandwich et elle est partie à quatre heures.

— Est-elle allée à La Pomme d'Or, ce soir-là ?

— Oui. J'y ai fait un tour et l'y ai vue. Elle a pris part au spectacle.

— Savez-vous où elle vivait ?

— Je peux vous le dire. Je suis un bonhomme méthodique, monsieur Sladen. Vous ne le croiriez sans doute pas à me voir, mais j'ai de la méthode.

Il prend un fichier dans l'armoire, le compulse rapidement, sort une fiche et me la lance.

J'examine la carte.

BENNETT, Frances, Lucy. 256 Clynne Avenue. T.C. 4475. Artiste. Club de La Pomme d'Or. Âge 26 ans. Brune. Yeux bleus. Taille 1 m 65. Buste 85. Hanches 85. Poids 54 kilos. Photogénique. À employer pour les sujets croisières, vacances, plein air et boîtes de bonbons. Bon modèle. Patiente.

— Je conserve des fiches sur tous mes modèles, ajoute Hartley. Ainsi, quand j'ai besoin de l'une d'elles, je n'ai qu'à chercher là-dedans pour trouver ce que je veux.

Je prends note de l'adresse.

— Vous ne savez pas si elle avait un ami ?

— Non, je n'en sais rien. J'ai pour principe de ne pas être trop intime avec mes modèles. Quand ça m'arrive, j'ai toujours des ennuis.

— Vous n'avez jamais entendu parler d'un homme qui se fait appeler Henry Rutland ? Il est grand, bel homme et il a une Cadillac vert et crème.

De la tête, Hartley fait signe que non. Il ferme les yeux. Je vois qu'il se désintéresse soudain de ma présence.

— Mon vieux, si vous n'avez plus besoin de moi, je vais vous demander la permission de faire un petit somme. Je ne me sens pas aussi brillant que ce matin en me réveillant.

— Eh bien, je vous remercie, dis-je en me levant ; peut-être que je reviendrai vous voir. Ne vous dérangez pas, je connais la sortie.

Mais je ne parle plus qu'aux murs. À peine suis-je arrivé à la porte qu'il ronfle déjà.

CHAPITRE VIII

I

Il n'est pas loin de sept heures quand je parviens à repérer Glynne Avenue, mais je tiens à continuer mon enquête tant que je le puis. Je n'ai pas oublié l'avertissement de Creed. S'il a dit vrai, il y a des chances pour que je sois vidé de la ville assez rapidement, comme un malpropre, et j'ai l'intention d'en savoir aussi long que possible avant de m'être attiré des ennuis.

Glynne Avenue est une rue modeste bordée d'arbres, au bout de la partie est de la promenade, une rue d'immeubles de rapport et de pensions pour touristes. Le numéro 256 est une maison de briques. Je range la Buick dans un parking, un peu plus loin, je l'y abandonne et reviens sur mes pas.

Je monte le perron et je contemple les cinq plaques où les noms des locataires sont inscrits. Ces noms ne me disent rien. Il est évident que quelqu'un a repris l'appartement de Fay Benson, mais cela ne m'indique pas quel appartement elle occupait. La situation mérite réflexion. Je n'ai pas

envie d'aller crier sur les toits que j'enquête sur elle et pourtant il me faut risquer le tout pour le tout et savoir qui lui a succédé. Je vais appuyer sur la sonnerie de l'appartement du premier étage lorsque la porte d'entrée s'ouvre.

Une jeune femme apparaît. Elle est brune avec un teint pâle et de jolis yeux ; ce n'est pas une beauté mais elle est plaisante à regarder : le genre de jeune personne qu'on invite chez soi pour la présenter à sa mère. Elle allait sortir. Elle ne s'attendait pas à me voir et sourit d'un air inquiet.

— Vous m'avez fait peur !

Je soulève mon chapeau.

— Excusez-moi. J'allais sonner. (Elle n'a pas l'air dangereuse et je me risque.) Je cherche Miss Bennett. Il paraît qu'elle demeure ici. Miss Frances Bennett.

La jeune fille me jette un regard aigu. Elle paraît surprise.

— Oh, mais Frankie n'est plus ici depuis des mois ! Elle a quitté Tampa City en août, l'an dernier.

— Vraiment ! Ah ça, par exemple ! Ça, c'est une déception. Je lui avais promis de sortir avec elle la prochaine fois que je viendrais.

Elle sourit.

— Quel dommage ! Oui, Frankie n'est plus ici. Je ne sais pas où elle est partie. J'espérais qu'elle m'écrirait, mais elle ne l'a jamais fait.

— Vous êtes de ses amies ?

— Mais oui. Nous partageons l'appartement.

— Je m'appelle Sladen. Ce que vous m'apprenez me désole. J'avais projeté de l'inviter à dîner.

Elle me regarde avec un intérêt soudain, un intérêt mêlé de prudence. Ce qu'elle voit, apparemment, la rassure, car elle reprend :

— Je m'appelle Irène Jarrard. Je ne sais pas si Frankie vous a jamais parlé de moi. Navrée, monsieur Sladen, mais elle est partie. C'est comme ça.

— Oui, dommage. (Je lui adresse mon meilleur sourire de grand garçon timide.) Je suppose que vous n'êtes pas libre ce soir, Miss Jarrard. Vous ne pourriez pas avoir pitié de quelqu'un qui n'est pas d'ici et ne connaît personne. J'aurais tant aimé ne pas être seul ce soir...

— Oh ! enfin, je ne sais pas... (Elle s'arrête, hésite puis rit avec un peu de gêne.) Vous comprenez, monsieur Sladen, je ne vous connais pas. Je serai franche. J'allais justement dîner seule, mais je ne crois pas que...

— Je suis absolument inoffensif. Je vous le prouverai si vous voulez bien m'accompagner. Mais si vous ne voulez pas, ça me sera bien difficile.

Elle rit de nouveau.

— C'est juste. Bon. J'accepte avec plaisir.

— Magnifique ! Mon auto est au bout de la rue. Où allons-nous ?

— Il y a Lodon. C'est un peu cher, mais on y mange de façon splendide... si vous aimez les fruits de mer.

Je lui assure que je suis fou des fruits de mer. Quand nous arrivons au restaurant Lodon, j'ai

déjà capté sa confiance et nous bavardons comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Elle me raconte qu'elle travaille pour l'agence de publicité Ryman Thomas et, au moment où nous entrons dans l'allée sablée qui mène au restaurant illuminé au néon, elle me confie subitement :

— Peut-être que je n'aurais pas dû vous conduire ici. Ça va être exorbitant. Je ne voudrais pas que vous dépensiez une fortune...

Je ris en pensant à quel point cette jeune fille ferait le bonheur de Fayette.

— Je suis d'humeur fastueuse, ce soir. Ne pensez plus à ça.

Je parque l'auto et, bras dessus bras dessous, nous entrons. Ça ne manque pas d'agrément. La grande salle du restaurant surplombe l'océan. Il y a pas mal de monde, mais nous parvenons à avoir une table sur la terrasse, avec une très belle vue : des baigneurs qui s'ébattent sous la lune et la merveilleuse perspective de la promenade du bord de mer.

Irène me raconte que les steaks de tortue de mer de Lodoni sont purement divins, lui a-t-on dit ; je m'empresse aussitôt d'en commander. Nous avons commencé par deux martinis très secs, suivis par des scampi. Tout en mangeant, nous bavardons. Au moment du café et des cigarettes, j'amène la conversation sur Fay Benson.

— Pourquoi Frances Bennett a-t-elle quitté Tampa City, Miss Jarrard ? Vous a-t-elle donné les raisons de son départ ?

Irène fait un geste de dénégation.

— Je n’y comprends rien. Je suis allée à mon travail comme d’habitude et, quand je suis rentrée, elle était partie. Elle n’avait même pas laissé un mot ; elle était partie, c’est tout.

— Elle avait emporté ses affaires ?

— Mais oui ; sinon, je me serais beaucoup plus inquiétée. Son départ m’a simplement laissée perplexe. J’ai téléphoné à La Pomme d’Or, mais on y était aussi surpris que moi.

— À qui avez-vous parlé à La Pomme d’Or ?

— Au régisseur, M. Hewlitt. Frankie n’avait pas prévenu qu’elle partait.

— Vous vous souvenez de la date exacte ?

— C’était le 3 août. Je me le rappelle, parce que l’anniversaire de mon frère tombe le 4 et que je lui avais acheté une cravate. Je voulais savoir si Frankie la trouvait bien, mais elle n’était plus là.

— Elle ne vous a pas donné la moindre indication laissant prévoir qu’elle allait partir ?

— Non.

— Elle a payé son loyer ?

— Oui. J’ai trouvé l’argent sur la cheminée. C’est pourquoi j’ai été si étonnée. J’ai pensé qu’elle aurait pu y joindre un mot. Nous étions de bonnes amies, monsieur Sladen. Nous avons partagé l’appartement pendant huit ou neuf mois. Nous nous entendions très bien.

Je commande deux autres cafés. Le garçon remplit nos tasses puis s’éloigne. Je reprends :

— Elle a joué à La Pomme d’Or, la nuit du 2 ?

— Oui. Elle avait posé pour M. Hartley, le dessinateur, pendant l’après-midi. Quand je suis

rentrée du bureau, elle m'a dit qu'il avait fait d'elle un très bon croquis et qu'elle était impatiente de le revoir le lendemain. Elle est sortie, pour faire des courses, et puis, en rentrant, elle s'est préparée pour aller au club et elle est partie à huit heures.

— Elle n'avait pas l'air émue ou inquiète ?

Irène secoue la tête.

— Elle était en pleine forme. Elle n'était pas soucieuse le moins du monde.

— Elle est rentrée à l'heure habituelle ?

— Peut-être un peu plus tard. D'ordinaire elle était de retour vers deux heures du matin. Nous avions chacune notre chambre, mais généralement je l'entendais rentrer. J'ai eu l'impression qu'il était plus tard que d'habitude mais je n'en suis pas sûre. J'étais à moitié endormie et je n'ai pas regardé l'heure. Il m'a semblé qu'il était plus tard, c'est tout. Je crois que le jour commençait à se lever.

— Vous l'avez vue avant d'aller à votre bureau ?

— Oh, non. Je ne l'ai pas dérangée. Elle ne se levait pas avant onze heures et moi, je dois partir vers neuf heures.

— Elle était seule quand elle est rentrée, cette nuit-là ?

Irène me regarde et fronce les sourcils.

— C'est drôle que vous me demandiez ça. J'ai eu la vague impression, sur le moment, qu'il y avait quelqu'un. J'étais encore tout endormie quand je l'ai entendue ouvrir la porte mais j'ai cru entendre une voix d'homme. Je n'en suis pas certaine. Je n'étais pas bien réveillée mais c'est vrai, j'ai pensé qu'il y avait un homme avec elle.

— Est-ce que ça lui arrivait souvent de ramener des hommes chez elle ?

— Je ne me souviens que d'un seul cas : c'était vers la fin du mois de juillet. Elle m'a dit qu'elle avait invité quelqu'un à dîner et m'a demandé si ça m'ennuierait de lui débarrasser le plancher. Il se trouve qu'on m'avait invitée à aller au cinéma et que je ne suis rentrée que tard. Ils étaient partis, à cette heure-là, mais il y avait beaucoup de mégots dans le cendrier : des cigarettes égyptiennes. Je n'aime pas beaucoup leur odeur et c'est pour ça que je l'ai remarquée.

— L'invité pouvait être une femme.

— Il n'y avait pas de rouge à lèvres sur les mégots.

— Vous feriez un bon détective, Miss Jarrard, fais-je en souriant.

— J'étais en train de penser ça de vous, observe-t-elle d'un air sérieux. Pourquoi me posez-vous toutes ces questions ?

— Je vais vous le dire : je crois que Frankie a des ennuis. (Je tire de mon portefeuille la photo de Fay Benson et je la pose sur la table.) C'est bien elle, n'est-ce pas ?

Irène regarde la photo.

— Oui, bien sûr, mais elle est blonde là-dessus. Elle était brune, en fait, monsieur Sladen. Pourquoi est-elle devenue blonde ? Quand cette photo a-t-elle été prise ?

— D'après ce que vous me dites, elle a dû être prise à peu près deux semaines après son départ d'ici. Cette personne (et je tape du doigt sur la

photo) se faisait appeler Fay Benson. Le 9 août elle est arrivée à Welden et elle a été engagée pour un numéro de danse au cabaret Florian. Le 17 août, elle a soudain disparu et la police croit qu'on l'a kidnappée. Je vais être franc avec vous, mais je voudrais que vous me promettiez que ce que je vais vous dire restera entre nous. C'est très important.

Elle a l'air un peu effrayée.

— Je ne dirai rien.

— La police de Welden m'a demandé de découvrir tout ce que je pourrai sur elle. On croit, là-bas, que la police de Tampa City n'aimerait pas qu'on ouvre officiellement une enquête. Aussi dois-je travailler avec prudence. Il y a un mystère là-dessous et il faut que je le découvre.

— Mais si elle a été kidnappée, on a dû avoir le temps de la retrouver, me fait remarquer Irène, en ouvrant de grands yeux. Vous dites qu'elle a disparu le 17 août. C'est-à-dire il y a plus de quatorze mois !

— Elle n'a pas encore été retrouvée. (Je crois plus sage de ne pas lui apprendre que son amie a été assassinée. Elle pourrait refuser de parler.) Peut-être a-t-elle peur de quelque chose et se cache-t-elle. Avait-elle un petit ami ? Quelqu'un avec qui elle sortait régulièrement ?

— Non. Son travail rendait la chose assez difficile, vous comprenez. Elle se levait tard et se rendait à sa boîte de nuit à huit heures. Elle disait souvent que c'était assommant d'être libre l'après-midi et de n'avoir personne avec qui le passer.

— Et pourtant un homme est venu dans votre

appartement pour dîner et il était avec elle, la nuit qui a précédé son départ.

— Oui, mais elle n'a jamais dit qui c'était et je ne l'ai jamais vu.

— Vous êtes tout à fait sûre qu'elle n'est pas partie cette nuit-là ? Vous dites que vous n'êtes pas entrée dans sa chambre le matin ?

— Non. Évidemment, elle peut être partie la nuit même. J'ai dormi jusqu'à la dernière minute et je me suis dépêchée pour ne pas être en retard. Ce n'est qu'en rentrant que j'ai remarqué l'argent sur la cheminée. Il y était peut-être avant.

— Elle n'a jamais prononcé devant vous le nom d'un certain Henry Rutland ?

Irène secoue la tête.

— Non.

— Elle portait un bracelet porte-bonheur. Vous le connaissiez ?

— Oui. Je le lui ai souvent vu.

— Avez-vous remarqué, parmi les divers fétiches, une petite pomme d'or ?

Irène a l'air étonnée.

— Oh ! oui. C'est M. Royce qui la lui avait donnée. C'était peu de temps après son entrée à La Pomme d'Or. Elle avait eu un vrai succès le premier soir, et M. Royce la lui avait offerte en souvenir.

— Hamilton Royce ? Le propriétaire du club, n'est-ce pas ?

Elle fait oui de la tête.

Hamilton Royce. Henry Rutland. Était-ce un seul et même homme ?

— Vous le connaissez de vue ?

— Oh ! non, Frankie avait beau ne pas parler souvent de lui, je crois qu'elle l'aimait bien. Mais je ne l'ai jamais rencontré.

— Elle ne vous a jamais dit comment il était ?

— Je ne crois pas, mais j'ai l'impression qu'elle le trouvait plutôt beau garçon.

Du coup, je décide d'aller voir à quoi ressemble ce M. Royce. Il m'intéresse, ce monsieur-là.

Nous bavardons ainsi pendant encore une demi-heure mais je n'apprends rien d'important. Irène avait un certain nombre de renseignements à me fournir, mais pas plus. Je n'ai pourtant pas perdu ma soirée. J'ai appris quelque chose et j'ai trouvé une nouvelle piste à suivre. Il faut que je voie ce Royce.

Je ramène Irène chez elle, lui promets de la tenir au courant de mes découvertes, puis je rentre à l'hôtel de la Plage. Je monte dans ma chambre, me couche et, tout en rêvassant dans le noir, je fais le point.

Fay, de toute évidence, avait un mystérieux ami. Pour certaines raisons, elle n'en avait pas fait part à Irène. Si cette amitié n'avait comporté aucune arrière-pensée, il eût été tout naturel qu'elle en parlât à son amie. Or, elle ne l'avait pas fait. Pourquoi ?

Était-ce Royce ? J'avais du moins un petit indice ; l'homme fumait des cigarettes égyptiennes ; c'est peut-être un signe particulier, mais pas tant que ça.

Fay était-elle partie la nuit du 2 août ? Dans

l'affirmative, elle était probablement en compagnie de son ami. Je n'avais pas oublié qu'elle et Henry Rutland avaient pris des chambres le même jour à l'hôtel Shad, de Welden.

Le laps de temps entre le 2 août, date à laquelle elle avait quitté Tampa City, et le 9, date à laquelle elle était arrivée à Welden, me tracasse. Sept jours. Où était-elle allée et qu'avait-elle fait pendant ce temps ?

« Au boulot, Sherlock ! me dis-je à moi-même. Ce décalage pourrait bien être la clé de tout le mystère, alors, mets-en un coup, creuse la question ! »

Il est deux heures du matin lorsque je m'endors.

II

Un peu après midi, je me dirige vers la demeure d'Hartley Lennox. Le valet philippin qui m'ouvre m'introduit dans le salon et me dit qu'il va voir si M. Lennox peut me recevoir.

J'attends une demi-heure avant de voir apparaître Lennox, en robe de chambre rayée rouge et blanc sur pyjama gris perle. Il n'a pas l'air très frais, mais du moins il s'est baigné et rasé.

— Encore vous ! s'exclame-t-il en traversant laborieusement le tapis pour atteindre le placard aux alcools. Scotch ou gin ?

J'affirme que le scotch me semble tout indiqué. Il verse deux grands verres, m'en tend un d'une main à peine plus branlante qu'une feuille de saule

puis s'effondre dans un fauteuil, boit une lampée, frissonne et ferme les yeux.

— La lumière du jour et les visiteurs matinaux sont deux plaies, annonce-t-il d'un ton lugubre. Il y a des moments où je voudrais vivre dans la lune. Avez-vous déjà souhaité vivre dans la lune ?

Je réponds que je n'ai jamais songé sérieusement à pareille villégiature. Il lève les yeux sur moi et hausse les épaules.

— Vous avez peut-être raison, mais pensez comme on y est tranquille ! (Il se sert un nouveau scotch.) Eh bien ! mon vieux, demande-t-il ensuite, de quoi s'agit-il cette fois ?

— Vous êtes membre du club de La Pomme d'Or, n'est-ce pas ?

Il a l'air surpris.

— C'est exact, mais faut pas m'en vouloir. Pourquoi me demandez-vous ça ?

— J'aimerais que vous m'y invitiez ce soir.

Il en reste tout baba. Puis il sourit et pose son verre sur le bras du fauteuil.

— Vous avez un certain culot. Alors, comme ça, vous voulez que je vous invite au club ? C'est tout à fait intéressant, monsieur Sladen... Au fait, c'est bien votre nom ?

— Sladen.

— Excusez-moi. (Il cherche son verre et le tient serré contre sa poitrine.) Monsieur Sladen, c'est tout à fait intéressant. Qu'est-ce qui a bien pu vous faire supposer que j'aie envie de vous inviter ce soir à La Pomme d'Or ? Je ne voudrais pas vous enlever vos illusions, mais il faut être raisonnable !

J'ai eu le plaisir de faire votre connaissance hier et aujourd'hui vous proposez que je vous invite dans la boîte de nuit la plus chère de la côte et que je dépense ma bonne galette en votre honneur. Ne prenez pas ça en mauvaise part, monsieur Sladen, mais quand je sors et que je suis disposé à faire des folies, j'aime bien que ce soit avec une jolie fille qui ait quelque chose à m'offrir en échange. Vous comprenez ?

Je ris.

— D'accord. Je suis comme vous, mais il s'agit d'une chose sérieuse. J'ai des raisons de croire que Frances Bennett a été assassinée.

Il renverse son whisky sur sa belle robe de chambre mais n'y fait même pas attention.

— Assassinée ?

— Oui. Il est très important que je puisse entrer au club et y jeter un coup d'œil. Vous êtes la seule personne de connaissance qui en soit membre. Vous rendriez service à la police en m'y emmenant ce soir.

Il contemple fixement le tapis, pensif. Il doit faire un grand effort de réflexion à en juger par sa grimace.

— C'est quelqu'un du club qui l'a tuée ?

— Fort possible.

Je suis sur le point de lui demander le signalement de Royce mais je décide de n'en rien faire. Il en tirerait la conclusion que je pense que c'est Royce qui a tué la fille. Pour peu que la rumeur s'en répande, je suis cuit.

— Aucun intérêt à ce que je vous invite au club,

monsieur Sladen, réplique-t-il en secouant la tête. Ça ne nous vaudrait rien de bon, ni à vous, ni à moi. Je vais vous expliquer pourquoi. Je m'y rends assez souvent mais je n'y ai jamais invité aucun homme. Pas une seule fois. Il y a un type à la porte qui est bien le plus coriace que j'aie jamais vu. Si vous ne voulez pas vous faire repérer, vous n'irez pas au club avec moi.

— Mais c'est urgent. Sinon je n'insisterais pas comme je le fais.

Il réfléchit encore, puis fait claquer ses doigts.

— Je vais arranger ça. Je vais demander à mon amie Suzy. Elle est membre du club, elle aussi, et elle y amène toujours ses copains. Ça colle ?

— Tout à fait, mais croyez-vous qu'elle acceptera de jouer le jeu ?

Lennox agite une main désinvolte.

— Là, vous faites erreur. Vous ne connaissez pas Suzy. Elle est toujours à l'affût de tout ce qui porte un pantalon. Laissez-moi faire. Je vais vous goupiller ça de première. Vous avez de l'argent de poche ?

Je le regarde.

— Évidemment. Mais ça va me coûter quelque chose ?

Il a un rire qui retentit désagréablement à mes oreilles. Un rire qui glacerait le sang de Fayette s'il l'entendait.

— Vous êtes d'une candeur adorable ! Si ça va vous coûter quelque chose ? Je pense bien ! On ne sort pas Suzy si on n'est pas prêt à vendre tous ses biens meubles et immeubles, à mettre son auto

au clou et à vider son compte en banque. C'est pourquoi je la reçois ici. Je ne peux pas me le permettre.

— Tant pis, allez-y ! dis-je avec témérité ; après tout, à quoi servent les notes de frais ?

— Ça, au moins, c'est parler ! s'exclame-t-il en se dirigeant vers le téléphone.

III

L'entrée de La Pomme d'Or est défendue par de hautes murailles et par deux malabars en uniforme blanc et casquette à visière noire. Ils se tiennent de chaque côté d'une double grille de fer forgé surplombée par deux puissants projecteurs ; ceux-ci servent à illuminer la route et à permettre aux gardes d'examiner les voitures qui s'avancent lentement.

— Ils prennent leurs précautions contre les resquilleurs, dis-je à Suzy, assise à côté de moi.

— Cher monsieur, c'est un club extrêmement fermé, rétorque-t-elle ; nous n'acceptons pas n'importe qui, ici.

Je suppose que je devrais prendre ça pour un compliment, mais j'ai envie de la gifler. Le snobisme, sous toutes ses formes, a le don de me hérissier. Je ralentis. Je rampe. Les autres autos avancent à une allure d'escargots et les conducteurs passent leur bras par la portière en agitant leur carte de membres.

Je regarde Suzy du coin de l'œil. Elle en vaut

la peine. Elle porte une robe du soir en lamé or recouverte d'une cape noire doublée d'écarlate. Autour de son cou blanc, ravissant, elle arbore un collier de diamants qui a dû coûter les yeux de la tête. Hartley lui a raconté que j'étais un gros homme d'affaires new-yorkais en bordée et bourré de fric. Cette présentation a dû faire assez d'effet pour effacer sa première impression et, bien que son accueil ne soit pas ce qu'on pourrait appeler chaleureux, elle se montre du moins presque sociable.

Nous arrivons devant les grilles. Un des gardes se détache et je stoppe. Il jette un coup d'œil de douanier à l'intérieur. Son regard dur, froid, me parcourt avec l'intensité d'une lampe à souder.

— Salut, Hank, fait Suzy. Ce n'est que moi.

Le mastard porte la main à sa casquette.

— Ça va, Miss. Entrez.

Il me dévisage de nouveau, puis fait un pas en arrière. J'entre et suis une allée sablée qui décrit une courbe.

— Il me reconnaîtra, celui-là ! dis-je.

— Évidemment. C'est son métier. Il n'oublie jamais un visage. Vous avez l'intention de demander une carte ? Je vous servirai de marraine si vous voulez.

— Je ne sais pas combien de temps je vais rester à Tampa City, mais merci tout de même. Si je dois m'installer, je serai heureux de profiter de votre offre.

Un virage, et j'aperçois pour la première fois La Pomme d'Or. Le spectacle vaut le déplacement.

Inondé de lumière, le bâtiment me rappelle le club Everglades de Palm Beach. En l'examinant d'un peu plus près, je constate qu'en effet c'est une assez bonne imitation. En stuc, avec un toit de tuiles rouges, des tourelles médiévales et des arabesques de fer forgé dans le style des monastères espagnols. On voit que quelqu'un, un jour, a dépensé beaucoup d'argent pour faire édifier ce chef-d'œuvre.

Devant le perron qui mène au hall d'entrée, brillamment éclairé, les voitures, une à une, se vident de leurs occupants.

Tous ont l'air bien nourris, opulents, impeccables. Les diamants jettent des feux de luciole. Si l'on n'est pas capable d'exhiber au moins un rang de brillants, mieux vaut rester chez soi.

— Où est le parking ?

— Mon cher monsieur, ne vous occupez pas de votre auto, on s'en chargera, réplique Suzy avec une nuance d'impatience.

— Pardonnez-moi ; je ne suis qu'un provincial de New York !

Nous laissons la voiture aux mains d'un bonhomme en uniforme et nous montons les marches revêtues d'une moquette violette.

Un homme de forte carrure, dans un smoking immaculé, apparaît comme par magie et nous barre la route. Son visage dur et cruel semble taillé dans du vieil ivoire. Ses yeux noirs, immobiles, ont un éclat qui me rappelle celui d'une lame de couteau. Il a l'air d'un Espagnol ; il est peut-être

mexicain ou même cubain. Il nous regarde alternativement, Suzy et moi.

— Bonsoir, Juan, lance Suzy, soudain désireuse de plaire. Je vous présente M. Sladen. Je l'ai invité à venir voir le club. Il arrive de New York.

— Voulez-vous signer le livre, monsieur Sladen, je vous prie, dit l'homme d'une voix aussi douce qu'une pierre de rémouleur.

Nul sourire de bienvenue. Il a l'air de regretter de me laisser entrer. Il me fait traverser le hall et me conduit à un bureau où une demoiselle en fourreau de soie noire me tend une plume d'oie et un sourire commercial et froid.

Je signe mon nom précédé de mes seules initiales, au cas où ce métèque serait un lecteur de *Faits divers*.

— Dix dollars, je vous prie, demande la fille, tandis que la chaude haleine de Juan m'évente la nuque.

— Dix... quoi ?

— Dix dollars, monsieur Sladen, pour votre carte de membre temporaire, annonce Juan.

Je me rappelle à temps que je suis censé être un gros homme d'affaires de New York et je paie. On me donne une belle carte avec mon nom dessus et la date. En caractères minuscules, la carte m'informe que, pour mes dix dollars, j'ai le droit d'user pour un soir des agréments du club. Je préfère ne pas penser à ce que cela coûterait pour un mois.

La demoiselle du vestiaire me débarrasse de mon chapeau et Juan de sa présence. Il s'éclipse

pour aller soutirer dix autres dollars à un type qui a été assez imprudent pour amener un invité.

Suzy me fait entrer au bar. C'est la salle la plus vaste et la plus somptueuse que j'aie jamais vue. Je dépense une petite fortune en champagne-cocktails et je m'installe avec l'idée de me livrer aux charmes de la conversation lorsqu'un petit bonhomme trapu s'amène avec tout un assortiment de menus et demande si nous voulons commander notre dîner.

Nous commandons ou plutôt Suzy s'en charge. Elle décide qu'elle commencera par des huîtres et je me parie à moi-même qu'elles vaudront un dollar la pièce, puis elle choisit la truite de rivière grillée, du faisan avec une salade verte, du brie et, pour couronner le tout, une glace. Je dis que pour moi ce sera la même chose. Le petit trapu griffonne sur son bloc et s'en va vers le groupe suivant.

— Pour une femme qui a la ligne, vous avez bon appétit ! dis-je. Comment faites-vous donc ?

— Vous trouvez que j'ai la ligne ? demande-t-elle d'un air languide.

— Oui, vous avez une ligne du tonnerre et un appétit assorti. Vous ne suivez pas de régime ?

— Quelquefois.

Le sujet n'a pas l'air de l'intéresser.

— On en boit un autre ? dit-elle en levant son verre vide.

Ce petit jeu-là continue pendant une demi-heure et je commence à me demander si j'ai apporté assez d'oseille, lorsqu'elle se décide à passer au restaurant.

Deux girls peu vêtues font leur numéro de danse et de chant sur une estrade, près de l'orchestre. L'attraction n'est pas mauvaise, l'orchestre est bon.

Nous attaquons la truite de rivière lorsqu'un groupe vient s'asseoir à une table voisine. Il s'agit de clients de marque, à en juger par l'empressement et la déférence que leur témoigne le maître d'hôtel en les conduisant à leur table. Il marche à reculons et fait des ronds de bras. S'il avait un petit drapeau, il l'agiterait.

Il y a deux dames et deux messieurs.

La dame qui ouvre la marche attire mon attention. Elle a à peu près vingt-six ans ; elle est petite, bien faite, avec, sous sa robe du soir, couleur de flamme, des courbes qui me font sortir les yeux de la tête. Ses cheveux noirs, brillants, coiffés en hauteur, encadrent un visage admirablement modelé.

L'autre femme est insignifiante, plaisante, un peu trop potelée, d'aspect cossu. Les deux hommes sont riches, bien nourris et d'âge mûr, du type qu'on rencontre tous les jours, après dix heures et demie du matin, dans les bureaux directoriaux des grosses sociétés et des banques. On aurait pu entendre craquer leurs ulcères et leurs visages couleur de porto vieux trahissent leur tempérament colérique.

— Ça vous amuse de dévisager les femmes ? demande Suzy, agacée.

— Suis-je le seul ? dis-je en lui souriant. Qui est-ce ? Pas celle qui a de gros flotteurs, l'autre, la petite, la brune ?

Suzy fait une moue dédaigneuse.

— Je croyais que tout le monde la connaissait. Bonté divine ! Même si j'avais le quart de sa fortune, je ne me permettrais pas de m'exhiber comme elle le fait. Je me demande pourquoi Piero ne marche pas à quatre pattes pour la conduire à sa table. Il s'en faut de peu, d'ailleurs !

Je me penche en avant et j'essaie, sans grand succès, de ne pas crier trop fort en répétant :

— Qui est-elle ?

— Je ne suis pas sourde, repartit Suzy, vexée. C'est Cornelia van Blake, si vous voulez le savoir. (Elle hausse ses épaules élégantes.) J'aurais cru que même un provincial de New York le saurait.

— Cornelia van Blake ?

Je regarde Suzy, sourcils froncés. Où ai-je entendu prononcer ce nom ? En quelle occasion ?

— Elle vit à Tampa City ?

— Bien entendu. Elle possède une maison à West Summit et une propriété de plusieurs hectares. Au cas où vous l'ignoreriez, West Summit est le quartier chic de Tampa City. Seuls des nababs peuvent se permettre d'y habiter.

Un curieux frisson me parcourt la colonne vertébrale. Ça y est. Je me rappelle, maintenant. Cornelia van Blake est la personne que Joan Nichols a rencontrée à Paris. Je me souviens des mots exacts qu'a employés Janet Shelley.

Joan avait un art tout particulier pour se lier avec les gens riches. Quand elle était à Paris, elle s'était mise en très bons termes avec Mme Cornelia van

Blake, la femme du milliardaire. Ne me demandez pas comment, mais c'est comme ça. Elle est allée deux fois la voir à son hôtel et elle a dîné avec elle.

Je regarde encore la femme brune occupée à éplucher le menu que le maître d'hôtel tient devant elle.

Elle n'a pas un genre à fraterniser avec une girl de revue sans engagement : en fait, elle n'a pas un genre à fraterniser avec qui que ce soit. Assise à côté d'un iceberg, on aurait pu parier que c'est l'iceberg qui aurait pris feu le premier.

— Lequel des deux messieurs est son mari ?

Suzy se tortille avec impatience.

— Mon bon monsieur, elle est veuve. Son mari est mort l'an dernier. Vous ne savez donc rien ?

— C'est un coup dur ! fais-je.

Puis je me force, non sans mal, à ne plus regarder Mme Cornelia van Blake, et je me mets à décor-tiquer ma truite de rivière.

Mais je n'ai plus faim ; ou, en tout cas, je n'ai plus faim de truite.

CHAPITRE IX

I

C'est après avoir dansé un certain temps, au moment où nous quitions la piste pour aller au bar que je remets sur le tapis Mme Cornelia van Blake.

— J'ai souvent pensé combien il doit être agréable d'être un Crésus, dis-je. Si je n'étais pas d'un naturel paresseux, je m'en occuperais. Tenez, par exemple, cette Mme van Blake. À combien, disiez-vous, se monte sa fortune ?

— Je n'ai rien dit. Personne ne le sait exactement. Son mari lui a laissé cinq millions de dollars, mais tout le monde pense que sa fortune est bien plus élevée. Il avait inventé un dispositif pour l'extraction du pétrole et il paraît qu'à lui seul ce petit machin-là peut rapporter en redevances plusieurs millions par an. Elle ne les lâche pas facilement. Van Blake avait commandité ce club. Il détenait la majorité des actions, mais quand il est mort, Cornelia a vendu sa part à Royce. À présent, c'est lui qui est le propriétaire et le directeur.

— C'est l'an dernier qu'est mort son mari ?

— Oui. Il a été assassiné.

À ces mots, il s'en faut de peu que je laisse tomber mon verre.

— Assassiné ? Comment ? Que s'est-il passé ?

— On n'a parlé que de ça dans les journaux ! Pourquoi ne les lisez-vous pas, vous qui êtes si curieux de nature ?

— Laissez ma nature tranquille. Les journaux de New York n'ont pas dû en parler tellement. De toute façon, j'ai mieux à faire. J'écoute la radio et ça me suffit. Qui l'a tué ?

— Un braconnier. Van Blake détestait les braconniers. Il parcourait à cheval son domaine, tous les jours avant sept heures du matin, et quand il en attrapait un en train de tirer son gibier, il le fouettait jusqu'au sang avec sa cravache. Il a fait ça une fois de trop, sans doute, car on lui a tiré dessus. Dieu ait son âme...

— Un type du genre féodal, à ce que je vois. Qu'est-ce qu'il est arrivé au braconnier ?

Elle hausse les épaules. Le sujet ne l'intéresse évidemment pas.

— Je n'en sais rien. Il s'est sauvé. La police ne l'a jamais retrouvé. (Elle termine son verre et se laisse glisser du tabouret.) Allons danser. Il ne faut pas que je me couche trop tard. Je dois poser pour Hart demain vers midi et je ne veux pas avoir l'air d'un cadavre.

— C'est là, madame, une éventualité tout à fait impossible, dis-je galamment, et je la suis dans la salle du restaurant.

Nous dansons jusqu'à une heure du matin et Suzy m'annonce qu'elle doit rentrer chez elle. J'ai passé mon temps à essayer d'apercevoir Hamilton Royce mais je n'ai vu personne qui corresponde, même de loin, à l'idée que je me fais de lui. En quittant le restaurant, je demande :

— Est-ce qu'on ne verra pas Royce ce soir ? Ça m'aurait amusé de savoir à quoi il ressemble.

— Non, je ne l'ai pas aperçu. Il n'est pas tout le temps dans la salle, répond Suzy avec indifférence. (Elle s'arrête dans le vestibule.) Attendez-moi un instant, voulez-vous ?

Elle disparaît du côté des lavabos. La foule commence à sortir et le vestibule est passablement embouteillé. Je m'adosse au mur du fond pour ne pas être trop bousculé. À ma droite s'ouvre un couloir et, tout au bout, j'aperçois une porte aux panneaux de chêne. C'est une très belle porte sculptée et elle éveille ma curiosité. On peut admettre que se trouve derrière la retraite du propriétaire d'un club aussi secret que La Pomme d'Or. Je ne suis venu que dans l'intention d'apercevoir M. Hamilton Royce et, jusqu'à présent, je n'ai pas eu de chance. Je n'hésite pas plus de deux secondes. Après tout, je peux toujours m'en tirer en prétendant que j'ai cru entrer dans les lavabos pour messieurs. Je jette sur le vestibule un coup d'œil rapide. Le réceptionniste est occupé à compter le butin de la nuit. La demoiselle du vestiaire est entourée de gens qui réclament leur chapeau ; Juan, qui a toujours des éclairs d'acier trempé dans les yeux, est en train de s'incliner devant un homme gras, à l'air impor-

tant ; sûrement un sénateur. Trois larbins, sur les marches, donnent des coups de sifflet pour appeler les autos. Personne ne fait attention à moi.

Je m'engage dans le couloir et me dirige d'un pas mesuré, aussi nonchalamment que je peux, vers la porte aux panneaux de chêne sculpté.

Je tourne la poignée et je pousse doucement. La porte s'ouvre vers l'intérieur aussi silencieusement qu'une feuille d'automne se pose sur l'herbe.

Je me trouve dans une pièce vaste et royalement meublée, conçue de toute évidence pour un homme très riche, qui a le goût du confort et ne recule devant rien pour le satisfaire. Il ne faut pas plus d'un quart de seconde pour que l'homme et la femme qui se bagarrent en silence devant la cheminée retiennent mon attention.

La femme, c'est Cornelia van Blake. L'homme est grand, mince et bien bâti, avec une moustache en accent circonflexe et le hâle magnifique d'un lézard des sables.

Il tient Cornelia à la façon dont Rudolph Valentino empoignait les femmes au temps du muet. De sa main gauche il lui enserre les deux poignets ; de son bras droit, il lui entoure la taille et l'incline en arrière en essayant de plaquer sa bouche sur la sienne. Elle se débat. Elle doit être plus forte qu'elle ne paraît, car il a l'air d'avoir du mal à la maintenir.

Quand un homme s'impose à une femme par la force, il m'a toujours semblé qu'il s'offrait lui-même à la violence. Je n'use pas souvent des arguments frappants, je suis trop paresseux pour

me soumettre à cet effort, mais pendant la guerre, quand j'ai eu la malchance d'être enrôlé dans l'infanterie de marine, j'ai été le champion poids plume incontesté de mon bataillon, simplement parce que je trouvais ça moins pénible que de me faire mal voir de mon commandant, un fana de la boxe.

Sans réfléchir aux conséquences, je m'avance dans la pièce. Le grand gaillard lâche Cornelia et me fait face. Ses yeux étincellent de fureur. Pour atténuer son embarras, je lui décoche un direct du droit sur le coin de la mâchoire. Le coup est bien envoyé et les résultats sont évidents.

Il rebondit en arrière, s'effondre avec un bruit mat sur le bureau, balaie quelques précieuses babioles qui tombent à terre et lui par-dessus.

— Je regrette de ne pas être arrivé plus tôt, dis-je à Cornelia occupée à remettre en place le haut de sa robe sans bretelles qui a un peu glissé pendant la bataille.

Elle ne me remercie même pas. J'ai déjà vu des femmes furieuses mais jamais au point où Cornelia l'est en ce moment. Elle est aussi blanche que la neige et ses yeux brillent comme de la braise, pour parler comme dans les romans de la belle époque.

Elle me transperce du regard, puis considère le grand gaillard, toujours étendu sur le dos et qui essaie de secouer la tête et de reprendre ses sens ; elle sort alors de la pièce, non sans m'avoir, au passage, roussi les joues au souffle de sa rage chauffée à blanc.

Pour faire diversion, je plonge les doigts dans un étui en or posé sur le bureau. J'en tire une cigarette et je l'allume. La première bouffée éveille en moi de vieux souvenirs. Des Abdullah. Je regarde ma cigarette pour m'en assurer, puis je contemple l'homme qui, à présent, tente de se remettre debout. Je me souviens du signalement qu'a donné Bernie du mystérieux Henry Rutland : plus d'un mètre quatre-vingts, mince, hâlé, moustache en accent circonflexe, une chaînette d'or à un poignet, un bracelet-montre en or à l'autre.

Le type a une chaînette d'or au poignet gauche et un bracelet-montre en or au poignet droit. Même s'il était dépourvu de ces ornements, le portrait lui irait comme un gant. Mais ce n'est pas le moment de m'avancer vers lui, de lui donner un shake-hand et de lui dire : « Henry Rutland, je suppose ? »

C'est plutôt le moment de me faire la paire en douceur, de réfléchir à ma découverte en toute tranquillité et de décider de l'usage que j'en ferai. Royce, titubant, s'est remis debout en s'accrochant au bureau ; je fais deux pas vers la porte, et m'arrête soudain.

La porte s'est ouverte sans bruit. Dans l'embrasure apparaît Juan, arborant sur son visage olivâtre une expression cruelle et résolue. De la main droite, il tient un .38 automatique qu'il pointe dans ma direction.

II

Nous nous contemplons fixement pendant un long moment ; puis il entre dans la pièce, referme la porte et y reste adossé. Royce s'assied à son bureau et tâte du doigt sa mâchoire douloureuse. Ses yeux méditent ma mort.

— Vois donc qui c'est ! ordonne-t-il.

Juan tend la main à gauche.

— Portefeuille, demande-t-il, et en vitesse !

Je le lui tends. Il ne peut pas — il s'en rend compte — à la fois le fouiller et me tenir sous la menace de son flingue. Il abaisse donc son arme, ce qui est idiot, et me quitte un instant des yeux. C'est un homme vraiment confiant, à moins que ce ne soit un crétin, mais je ne m'attarde pas à ces considérations. Je lui allonge un crochet du droit à la mâchoire. Je ne crois pas avoir jamais frappé un gars aussi dur ; la secousse qui me parcourt le bras au moment où mon poing l'atteint me fait sans doute souffrir plus que lui. Il est mouché comme une chandelle et j'ai juste le temps d'attraper son pistolet avant qu'il ne touche le tapis. Je retourne l'arme contre le grand gaillard et lui dis en souriant :

— Passionnante, cette soirée, hein ?

Il me regarde, le visage tout crispé par la colère.

— Sortez d'ici ! jappe-t-il.

— J'allais le faire. Je laisserai l'arme au portier. Je me sentirai plus en sécurité quand j'aurai foutu le camp de votre boîte.

Je ramasse mon portefeuille et me dirige à

reculons vers la porte. Il ne bouge pas, ses mains sont posées sur le bureau, son visage est livide sous le hâle. Voilà un homme qui, sur tous les plans, a raté sa soirée. J'ouvre la porte, je prends le corridor et regagne rapidement le vestibule. Suzy m'attend.

— Où étiez-vous donc ? me lance-t-elle au comble de l'exaspération. J'étais sur le point de rentrer sans vous.

— C'est justement ce que vous allez faire, dis-je ; je n'ai pas le temps de vous expliquer pourquoi. Demandez à l'un des larbins d'aller vous chercher un taxi. Je ne vais même pas prendre mon chapeau.

Je passe devant elle et descends le perron. Elle reste là, bouche bée, trop surprise pour souffler mot.

— Auto, monsieur ? demande le portier.

— Merci, je vais la prendre moi-même.

Je l'écarte et cours dans l'allée jusqu'au parking. Je ne sais pas combien de temps il faudra à M. Royce pour passer à l'action, mais plus vite j'aurai franchi l'enceinte gardée, mieux ce sera.

Je repère ma Buick, donne un pourboire au gardien et démarre. En dévalant l'allée à toute vitesse, je sors le flingue de ma poche et le jette par la vitre ouverte dans un bosquet de lauriers. Je n'ai pas oublié ce que Creed m'a dit au sujet des gens surpris par la police locale sans permis de port d'armes.

Heureusement car, au moment où mes phares accrochent les grilles, je m'aperçois qu'elles sont

fermées. Les deux gardes, plus un grand costaud, au chapeau mou, sont là à m'attendre, immobiles et silencieux. Je ralentis et je klaxonne dans l'espoir qu'ils ouvriront, mais va te faire voir ! Ils ne bougent pas.

Les phares éclairent l'homme au chapeau mou. Il pue le flic à quinze pas. Son visage rouge et vulgaire est le masque même de la brutalité. Il a près d'un mètre quatre-vingt-dix. Il y a, dans sa personne et dans son attitude, une massive puissance ; ses mains sont enfoncées dans ses poches, il tient ses grandes jambes écartées et penche la tête un peu de côté. Est-ce le sergent Carl Lassiter qui, selon l'ex-capitaine Bradley, est le cogne le plus redoutable de la police de Tampa City ? Si ce n'est pas lui, je n'ai guère envie en tout cas de rencontrer Lassiter. Celui-là est déjà assez mauvais comme ça.

Je m'arrête. Les deux gardes s'avancent, la main posée sur la crosse de leur revolver. Ils vont chacun d'un côté de l'auto et en ouvrent les portières simultanément.

— Laisse tes mains sur le volant ! éructe le garde qui se trouve le plus près de moi.

— Qu'est-ce qui vous prend ? dis-je sans ciller. Est-ce que vous êtes cinglés ?

— Sortez-le de là ! hurle le flic en civil.

Il parle d'une voix rauque qui semble sortir directement de son cou de taureau. Le garde, à l'autre portière, tient maintenant son revolver à la main.

— Sors ! m'intime-t-il. Et bouge pas les mains !

Je me glisse hors de la bagnole.

— Vous êtes complètement dingues ! fais-je. Je suis membre temporaire et...

— Ta gueule ! glapit le flic. Regardez dans l'auto, ordonne-t-il à l'un des gardes.

Et à l'autre :

— Faites-le entrer dans la loge.

Le garde me colle son revolver contre la colonne vertébrale.

— Avance !

Je fais le tour de la voiture et pénètre dans la loge, près de la grille d'entrée ; c'est une grande pièce, avec un bureau et une panoplie de fusils, deux chaises et un poêle. Le flic me suit et m'examine sous la lumière crue. Il sort de sa poche un insigne de la police, le fait miroiter et se présente.

— Je suis le sergent Lassiter. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sladen. Qu'est-ce qui se passe ?

Il tend une main large comme un battoir.

— Portefeuille.

Je lui remets mon portefeuille. Il le porte sur le bureau, y plonge un doigt énorme et en fait sortir le contenu. Il s'assied au bureau, repousse son chapeau en arrière et parcourt mes papiers lentement, avec une application toute policière. Quand il a bien tout examiné — pas grand-chose, à part mes cartes professionnelles, un peu d'argent, mon permis de conduire et une note de frais que j'avais griffonnée sur un bout de papier — il me rend le tout.

Pendant que je rentre papiers et argent dans mon portefeuille, il me dévisage attentivement. Jamais

je ne me suis senti aussi mal à l'aise. Je remets le portefeuille dans ma poche, je lève les yeux et je rencontre son regard de porc, dur comme du granit.

— Ça va ? fais-je.

— Vous êtes un pisse-copie ? demande-t-il en mordant haineusement dans chaque mot.

— Je suis reporter. (Je sors une de mes cartes et la place devant lui.) Vous n'avez jamais entendu parler de *Faits divers* ? Nous travaillons en collaboration avec toutes les polices.

— Ça doit leur faire une belle jambe !

Il soulève sa masse hors du fauteuil et fait le tour du bureau. Je ne suis pas exactement un nabot mais sa taille et sa carrure me donnent pourtant l'impression de l'être. Le second garde, à cet instant, entre et fait un geste de dénégation à l'intention de Lassiter.

Le sergent me regarde.

— Passez-moi votre feu, m'intime-t-il, la main tendue.

— Quel feu ? fais-je, imperturbable. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Son visage brutal et vulgaire devient violet et ses yeux jettent des éclairs.

— Levez les bras !

J'obéis et il me tâte rapidement d'une main experte. C'est comme si j'étais peloté par un marteau-pilon.

— Où l'avez-vous planqué ? hurle-t-il.

— Planqué quoi ?

J'essaie de conserver mon expression flegma-

tique. Il lève sa main gigantesque et m'empoigne par le devant de la chemise. Il pue l'ail et le whisky.

— Où l'avez-vous planqué ? rugit-il de nouveau, en me donnant une petite secousse qui me décroche presque le cou.

Je me tiens coi. Je sais que si je lui fournis le moindre prétexte, il me passera à tabac et je ne suis pas assez naïf pour croire que je puisse lui tenir tête.

— Je n'ai pas d'arme. Je n'en ai jamais eu. C'est clair ?

De la main gauche il me flanque une gifle magistrale à m'arracher la tête. Je suis sur le point de riposter, mais je me retiens à temps. J'aurais pu m'y risquer s'il avait été seul, mais pas avec les deux autres qui ne manqueraient pas de me tenir pendant qu'il exercerait ses talents sur moi.

— Allez-y donc ! Tapez-moi dessus ! me gueule-t-il en plein visage. Qu'est-ce que vous attendez ?

— Je ne veux pas vous frapper, dis-je. Vous êtes fou ?

Il me donne une nouvelle mornifle qui ébranle mes dents de sagesse, puis il me lâche.

— Qu'est-ce que vous faites dans notre ville ?

— Je me promène. J'essaie de glaner des éléments pour un article. Vous y trouvez à redire ?

Il hausse ses épaules monstrueuses et me foudroie du regard.

— Quel genre d'éléments ?

— Tout ce qui pourra se trouver. Pourquoi vous énervez-vous ? Est-ce qu'un reporter n'a pas le

droit de visiter une ville pour y chercher de la couleur locale sans que les flics s'en mêlent ?

Il prend un air de dégoût exaspéré.

— Nous n'aimons pas les pisse-copie ici, reprend-il. Faites attention où vous mettez les pieds. Je ne vous le dirai pas deux fois. Maintenant, caltez et ne revenez plus au club ! Compris ?

Je me secoue pour remettre mon veston en place.

— Entendu, sergent. J'ai compris.

— Foutez le camp !

Je me dirige vers la porte. Je m'y attendais un peu, mais je ne croyais pas qu'un type de sa taille pouvait se déplacer aussi vite. Avant que j'aie le temps d'esquiver, son quarante-quatre fillette me caresse le coccyx et, me soulevant de terre, m'envoie dinguer hors de la loge. Je me retrouve à quatre pattes dans l'allée.

Lassiter sort avec lenteur et me regarde, avec un rictus de bonne humeur qui découvre toutes ses dents.

— Tu pourras raconter ça dans ton canard, espèce de pisse-copie de mes deux ! Et si je te revois, je t'en donnerai encore, moi, de la couleur locale !

J'aurais pu le tuer. Je l'aurais tué si j'avais eu le revolver sur moi. Je me relève lentement et péniblement. Les deux gardes ouvrent le portail. Lassiter manœuvre encore son quarante-quatre fillette et donne au garde-boue de ma bagnole un coup qui l'ébrèche et fait sauter la peinture.

— Et ôte-moi ce tacot de là aussi ! lance-t-il.

Je monte dans la voiture et me hâte de prendre le large, tremblant de colère.

J'en frémis encore en arrivant à l'hôtel.

III

Vers dix heures, le lendemain matin, après avoir pris un petit déjeuner tardif, j'emprunte l'annuaire du téléphone au bureau de réception et y relève l'adresse de Mme Cornelia van Blake. C'est tout simplement : « Vanstone. West Summit. »

Je demande à l'employé comment on peut s'y rendre.

— Vous connaissez le club de La Pomme d'Or ? demande-t-il.

Je réponds par l'affirmative.

— Eh bien, vous passez devant le club, par la route du bord de mer, et vous arrivez à un poteau indicateur. West Summit occupe tout le haut de la falaise, jusqu'à la grand-route de San Francisco.

Je le remercie et vais prendre ma Buick au garage ; je m'arrête chez un fleuriste pour faire porter à Suzy une demi-douzaine d'orchidées et un petit mot d'excuse pour ma défection de la veille, puis je me dirige vers la promenade.

La Pomme d'Or est plongée dans un profond sommeil au moment où je passe devant. Le portail est fermé ; il en est de même de la maison du gardien. Personne ne me tire dessus. Je suis la route déserte de la plage qui monte jusqu'au sommet de la falaise. Un poteau indicateur, à un carrefour,

me désigne West Summit et je tourne à gauche. Je quitte la route du bord de mer et je continue à grimper sur une route large, en lacet, qui mène tout en haut de la crête. Vanstone est la dernière propriété au bout d'une avenue plantée d'arbres. Elle surplombe en partie la mer et son parc s'étend en pente douce vers des bois et, je le suppose, jusqu'à la grand-route de San Francisco. Le nom de la propriété est indiqué par une plaque, sur le portail en fer forgé.

De hauts murs, hérissés de piques à l'air méchant qui dressent vers le ciel leurs poignards redoutables, cachent la maison. J'aperçois une loge de concierge, près du portail. Donc, pas question d'entrer, de remonter l'allée, de sonner à la porte et de demander si Mme van Blake est visible.

Quand on devient milliardaire, il convient de prendre des précautions. La vie doit y perdre de sa spontanéité, je suppose.

Je passe devant le portail et tourne à gauche en longeant le mur. Au bout de deux kilomètres, la route plonge, et j'aperçois devant moi, à environ un kilomètre de là, la grand-route de San Francisco. J'arrête le moteur, sors de la voiture et ôte mes souliers. Puis je monte sur le toit de l'auto. De ce poste d'observation, je peux voir, par-dessus le mur, le parc et la maison.

C'est tout à fait conforme à l'idée qu'on peut se faire de la demeure d'un milliardaire : jardins à la française, pelouses en tapis de billard, parterres de fleurs, allées sablées, avec un régiment de jardiniers chinois qui travaillent sous le soleil.

La maison est blanche et imposante, avec un toit vert, des volets de même couleur, une terrasse magnifique agrémentée de stores tendus de part et d'autre d'un escalier de pierre qui descend vers l'allée. Hormis les jardiniers, nul signe de vie, personne en train de faire une petite promenade digestive sur la terrasse, personne, même, à aucune des fenêtres.

Cette maison donne une impression de solitude ; je n'aimerais pas y vivre tout seul. Je redescends du toit, remets mes souliers et me rassieds sur la banquette. Je ne suis décidément pas prêt à rendre visite à Mme van Blake, et je rentre à l'hôtel pour déjeuner.

Avant de pénétrer dans le restaurant, je donne un coup de téléphone au capitaine Bradley et lui demande si je peux venir le voir dans la soirée.

— Bien entendu, dit-il. Je me demandais justement où vous en étiez. Ne laissez pas votre auto devant chez moi, s'il vous plaît.

Je le rassure et lui dis que j'arriverai vers neuf heures.

Après le déjeuner, je monte à ma chambre pour y rédiger un rapport à l'intention de Bernie. À peine ai-je poussé la porte que je m'aperçois qu'on est entré chez moi en mon absence. Je referme la porte et j'examine la situation.

Ma valise que j'avais laissée sur un porte-bagages traîne maintenant sur le plancher. J'avais rangé mon pardessus dans l'armoire ; on l'a envoyé valdinguer sur le lit. J'ouvre un tiroir de la commode. Une grosse patte a farfouillé dans mes chemises

et mes chaussettes sans se donner la peine de les remettre en place. Les autres tiroirs présentent les mêmes signes d'une fouille hâtive. Celui qui a fait ce beau travail ne se souciait guère, évidemment, de passer inaperçu.

Je parie que mon visiteur est Lassiter, mais il faut que je m'en assure. Par téléphone, je demande à la réception de m'envoyer le détective-maison. Il arrive presque aussitôt : c'est un homme gras et solide, avec une moustache pendante et des yeux de poisson. J'ai placé bien en évidence sur la table un billet de cinq dollars et il l'a vu avant même de m'avoir regardé.

— Les flics sont venus chez moi ?

Ce disant je pousse le billet vers lui de quelques centimètres. On lui a recommandé de ne pas parler, mais le billet exerce sur lui une attirance irrésistible. Après un instant d'hésitation, il hoche la tête affirmativement.

— Le sergent Lassiter ?

Même jeu.

Je lui tends le billet.

— Excusez-moi de vous avoir fait monter.

Il glisse la coupure dans sa poche revolver, hoche la tête une troisième fois et sort. C'est le type du gars fort, silencieux et corruptible. Enfin, Lassiter n'a rien pu découvrir qui lui apprenne pourquoi je suis là. Je n'ai aucune note sur l'affaire Benson. Je n'ai rien confié au papier. Il doit toujours se demander où je veux en venir, si tant est que je veuille en venir à quelque chose.

Je m'assieds ; je sors du bureau un bloc-notes et

j'écris une longue lettre à Bernie où je lui relate tous les derniers événements. Cet effort épistolaire m'a épuisé ; mais il le fallait. Ça m'a pris du temps et il est à peu près six heures quand j'ai fini. Je descends et vais mettre ma lettre dans la boîte, au coin de la rue, car je ne me fie pas à la boîte aux lettres de l'hôtel. En rentrant, je repère dans le hall, assis dans un fauteuil de rotin, un homme robuste qui lit un journal. Le mot *flic* est écrit en lettres rouges sur toute sa personne. En passant devant le détective-maison qui s'épanouit au bureau de réception comme une plante en pot, je le vois diriger son regard vers l'homme robuste, puis vers moi ; ensuite il ferme lentement une paupière, lève deux doigts épais comme pour se gratter la nuque et me regarde encore en inclinant légèrement la tête du côté de la rue.

Cela signifie qu'il y a, dehors, un autre représentant de la maison Poulaga. Les cinq dollars sont en train de gagner leur croûte. Pour ce qui est de pousser la romance sans paroles, ce détective est un maître, pas d'erreur.

Je lui rends son clin d'œil et prends l'ascenseur. Je rentre chez moi et j'appelle Suzy au téléphone. Un léger déclic se fait entendre juste avant que Suzy ne décroche le récepteur : quelqu'un est à l'écoute. La bonne de Suzy me dit qu'elle est sortie et qu'elle rentrera tard. Je la remercie et je raccroche.

Depuis combien de temps ma ligne est-elle surveillée ? J'essaie de me rappeler si j'ai entendu le déclic quand j'ai appelé le capitaine Bradley. Je

ne le crois pas mais n'en suis pas sûr. Peut-être Lassiter vient-il seulement de réagir. Je l'espère. Ça m'ennuierait qu'il sache que j'ai téléphoné à Bradley ce soir.

Avec ces deux flics qui m'attendent en bas, ça ne va pas être facile d'aller voir Bradley. Je décide de partir tout de suite pour avoir le temps de les semer avant Havelock Drive. Je prends une douche et me change. Mon bracelet-montre marque sept heures dix au moment où je sors pour prendre l'ascenseur.

Je laisse ma clé au bureau.

— Monsieur rentre pour le dîner ? demande l'employé.

— Non ; je dîne en ville, dis-je assez haut pour me faire entendre du robuste personnage.

Il est toujours assis dans son fauteuil de rotin, près de la porte à tambour. Je traverse le hall, pousse la porte et m'arrête en haut des marches. Je jette un coup d'œil sur la promenade pleine de monde : aucun flic visible à l'horizon.

— Taxi, monsieur ? demande le portier.

De la tête, je fais signe que non, descends les marches sans me presser et fais quelques pas sur la promenade. Au bout de quelques minutes, je rentre en ville. Je pénètre dans un bar et commande un whisky à l'eau.

Le bar est presque vide. Le barman a l'air intelligent, aussi je me penche vers lui et je lui murmure à mi-voix :

— Ma femme me fait filer. Est-ce que je peux sortir par-derrière, vieux ?

Ce disant, je lui montre un billet de cinq dollars.

Il sourit avec jovialité.

— Oui. Passez par cette porte-là. Elle donne sur Dorset Road.

Les cinq dollars et moi nous nous disons adieu. Je sème l'argent de Fayette comme un matelot ivre.

— Merci.

Et j'avale d'un trait mon whisky ; puis je traverse le bar, ouvre la porte indiquée et je me trouve dans un couloir. Sur la droite, il y a un grand placard. Il est plein de balais, de brosses et de chiffons, mais il reste encore une petite place pour moi. J'y entre, referme la porte et j'attends, pendant quelques secondes seulement. La porte du bar s'ouvre brutalement presque aussitôt et des pas lourds martèlent le couloir. J'entrebâille la porte du placard et jette un coup d'œil à l'extérieur.

Le flic robuste et trapu, le visage congestionné et l'œil flamboyant, est en train d'ouvrir la porte de la rue. Il sort, regarde à droite et à gauche puis part à droite. Je m'écrase contre la paroi intérieure du placard et j'attends. Je ne suis pas pressé. Il faut penser au deuxième poulet. Il doit faire le guet dans le bar. J'attends vingt minutes interminables avant de rouvrir mon placard.

Je n'entends plus rien et me dirige sur la pointe des pieds vers la porte de la rue que j'ouvre doucement.

Juste en face stationne un taxi. Le chauffeur

allume une cigarette avant de démarrer. Je traverse la rue, d'un bond, et je saute dans le taxi.

— À la gare ! Et en vitesse !

Il me conduit dans cette direction, de l'autre côté de la ville, c'est-à-dire du côté de chez le capitaine Bradley. Quand j'aperçois la gare devant moi, je lui fais signe d'arrêter et je le paie. Je regarde ma montre. Encore une heure avant d'aller chez Bradley. Un cinéma m'offre la solution. J'entre, je m'assieds dans le fond de la salle et je regarde, pendant trois quarts d'heure, Jane Russell étaler ses charmes.

Quand je sors, il fait nuit. Autant que je me souviens, Lincoln Avenue n'est qu'à cinq minutes de marche de la gare. Je sors, l'œil bien ouvert. À cinquante mètres du cinéma, je vois un agent et je m'esquive discrètement dans un bureau de tabac pour le laisser passer. J'achète un paquet de Camel, prends mon temps pour en extraire une cigarette et l'allumer ; puis je poursuis ma route. Six minutes de marche rapide m'amènent au coin de Lincoln Avenue. Je stoppe pour examiner la longue route avant de descendre plus bas. Elle est déserte et aussi silencieuse qu'un cimetière à minuit.

CHAPITRE X

I

— Les hommes de Lassiter sont à mes trousses, ai-je annoncé, en m'asseyant dans un des fauteuils usés de Bradley, mais je les ai semés avant de venir ici.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous les mettre à dos, observe Bradley qui remplit deux verres de whisky. Comment vous y êtes-vous pris ?

Je lui raconte la nuit de La Pomme d'Or. Il est là, debout, verre en main et me regarde, le visage soudain durci.

— Que savez-vous de Cornelia van Blake, capitaine ?

— C'est elle qui m'a fait limoger, répond Bradley en s'asseyant. En tout cas, c'est elle qui a servi de prétexte et je suis tout à fait sûr que la chose s'est faite sur sa demande.

— Était-ce en rapport avec l'assassinat de son mari ?

— Vous en avez appris un bout depuis que je

vous ai vu. Qui est-ce qui vous a parlé de cet assassinat ?

— Une belle croqueuse de diams. Voudriez-vous m'en raconter un peu plus long ?

Il étend ses jambes massives et s'installe confortablement.

— Ça n'a aucun rapport, en tout cas, avec l'affaire qui vous intéresse, mais si vous y tenez... Voulez-vous l'histoire dans ses grandes lignes ou en détail ?

— Je voudrais les détails. Ça n'a peut-être aucun rapport avec l'affaire Benson, mais comme plusieurs personnages figurent dans les deux histoires, on ne sait jamais. Racontez.

Il fronce les yeux, contemple le plafond et récapitule les faits.

— Van Blake a été tué le 6 août de l'an dernier. Il parcourait son domaine à cheval, le matin de bonne heure. Au bout d'un certain temps, le cheval est rentré seul à l'écurie. Les domestiques se sont mis à la recherche de leur maître et l'ont trouvé tout en haut de la colline, en pleine campagne. Il avait été tué d'un coup de fusil. (Bradley prend un temps.) Cette mort a causé une grosse émotion. Van Blake était riche et fort connu. La presse et les politiciens se sont emparés de l'affaire. Je savais que je devais faire vite si je voulais garder ma situation. (Bradley suce sa pipe pensivement.) En fin de compte, je l'ai perdue !

Je me tais et, au bout d'un instant, il continue.

— La femme de van Blake était à Paris au moment du meurtre. Van Blake avait des affaires

en France et, un mois avant sa mort, il avait pris des dispositions pour se rendre là-bas avec elle. Au dernier moment, il avait dû assister à deux importants conseils d'administration qui avaient retardé son voyage ; mais sa femme était partie sans l'attendre. Le secrétaire de van Blake lui a télégraphié et elle est revenue en avion.

— Qui est-ce, le secrétaire ?

— Un certain Vincent Latimer. Il travaille à présent pour une société industrielle d'Hammerville. Si vous avez l'intention de l'interviewer, épargnez-vous cette peine. Il est muet comme une carpe.

— Avez-vous découvert une piste ?

— C'était un assassinat plutôt curieux. Le coup de fusil m'a intrigué. S'il s'agissait d'un meurtre prémédité, pourquoi avoir choisi une arme de chasse ayant une portée d'à peine vingt-cinq ou trente mètres ? J'ai toujours eu dans l'idée que c'était un meurtre programmé ; on pouvait expliquer le recours au fusil de chasse en supposant que l'assassin était connu de van Blake. Il a été tué en rase campagne, dans un endroit où il n'y avait pas d'embuscade possible. Il devait connaître celui qui l'a descendu ; sans quoi il ne se serait pas approché à ce point. Du moins, c'est ainsi que je vois la chose.

— Ma croqueuse de diams m'a dit que c'était un braconnier.

— Je sais. C'est l'opinion générale mais je n'y crois pas.

— Vous avez pensé que c'était sa femme ?

Il hausse les épaules.

— J'ai l'habitude de me fier aux mobiles. Elle en avait un vraiment sérieux. Elle avait vingt-deux ans de moins que lui. Ils ne pouvaient rien avoir de commun. Avant de l'épouser, elle était modèle et vivait dans un logement de deux pièces. Elle devait hériter de presque toute sa fortune. Peut-être n'a-t-elle pas eu la patience d'attendre. Vous l'avez vue. Ce n'est pas le genre de femme à se laisser mettre en tutelle et van Blake était passablement autoritaire. Elle a peut-être eu envie de régir sa fortune à sa guise, comme elle le fait maintenant. C'était du travail bien fait et je lui tire mon chapeau.

— Mais elle était à Paris au moment où il a été tué.

— Ouais. Un joli petit alibi. Je ne veux pas dire qu'elle l'ait tué elle-même, mais elle a pu se faire aider.

— Y avait-il un autre homme dans sa vie ?

— Elle voyait beaucoup Royce. Un type qui a un passé comme le sien doit tuer un jour ou l'autre. À lui aussi, je tire mon chapeau. Quand elle a hérité, elle a vendu le club à Royce. Il avait toujours voulu l'acheter, mais van Blake ne voulait pas le céder, ou bien son prix était trop élevé. C'est aussi un joli petit motif. Elle a peut-être fait miroiter le club aux yeux de Royce pour se débarrasser de van Blake.

— Il avait un alibi, lui aussi ?

— Je vous crois ! Un alibi de première bourre ! Il était à New York en train de jouer au poker avec trois des hommes les plus respectables de la société

new-yorkaise, dont un juge. Ils ont juré qu'il était avec eux. Je ne prétends pas qu'il ait fait le coup lui-même mais Juan Ortez ou tout autre truand de sa bande peut l'avoir fait sur son ordre.

— Vous n'êtes arrivé à rien de ce côté-là ?

— Non. Dès que j'ai commencé à fourrer le nez là-dedans, Doonan m'a retiré l'affaire et m'a vidé de la police. Doonan, comme par hasard, est un grand ami de Mme van Blake. Il trouve que c'est une personne tout à fait exquise.

— Pourquoi les journaux ont-ils accepté l'hypothèse d'un braconnier ?

— Mme van Blake avait pensé à tout. Elle a raconté que, deux semaines avant le crime, van Blake avait surpris un braconnier dans les bois. Elle a même donné son nom : c'était un type qui vivait à quelques kilomètres de là, sur la route de San Francisco. Il s'appelait Ted Dillon. Nous le connaissions. C'était un dur. Il vivait seul, ne travaillait que quand il ne pouvait pas faire autrement et avait eu, par-ci par-là, des condamnations pour vol ou pour voies de fait. Le bouc émissaire idéal. Elle a dit que son mari lui avait donné des coups de cravache et qu'elle était certaine que Dillon était revenu pour lui faire son affaire. L'idée a plu aux journalistes et quand on n'a pas pu retrouver Dillon, elle les a séduits encore plus. Cette thèse a plu à Doonan aussi ; quant à moi, ça m'a paru trop beau pour être vrai. Van Blake, à lui tout seul, n'eût pas été capable de donner une correction à Dillon. Quoi qu'il en soit, nous avons recherché Dillon. Nous avons retrouvé des traces de son pas-

sage. Il avait été vu, à peu près à l'heure du crime, en moto, sortant de la propriété de van Blake, plus exactement on avait aperçu un homme, en moto, avec un casque en cuir et des lunettes de motard ; le témoin a juré que c'était Dillon. Un casque en cuir et des lunettes, c'est un bon déguisement, mais personne ne s'est soucié de cet aspect des choses, sauf moi. Finalement, nous avons retrouvé la moto. Elle était dans un hangar, près du port ; mais pas la moindre trace de Dillon.

— Est-ce que l'homme à la moto portait un fusil ?

Bradley fait signe que non.

— Nous avons retrouvé le fusil un peu plus tard dans les bois et nous avons découvert que l'arme avait été volée, deux mois auparavant, à Abe Boreman, un banquier de la ville. Ce dernier était allé à la chasse avec quatre amis. Tous avaient laissé leurs armes et leurs carniers dans leurs autos, pendant qu'ils allaient déjeuner dans un hôtel. Quand ils sont revenus à leurs voitures, ce fusil-là manquait à l'appel. (Bradley me regarde.) Or, Hamilton Royce faisait partie de ce groupe de chasseurs. Il a quitté le restaurant pendant le déjeuner pour donner un coup de téléphone. Il peut tout aussi bien être allé prendre le fusil dans l'auto de Boreman et l'avoir caché dans la malle arrière de sa propre bagnole. Qu'en pensez-vous ?

— Alors, qu'avez-vous fait ?

— Je me suis mis à vérifier l'alibi de Mme van Blake. Je lui ai demandé son passeport. Elle était bien partie pour la France au jour qu'elle avait

indiqué. Le passeport le prouvait. Je n'ai pas pu aller plus loin. Elle a dû appeler Doonan et lui dire que je lui avais posé des questions. Je n'avais même pas eu le temps de me retourner que je me trouvais mis à la retraite d'office. On n'a jamais retrouvé Dillon et on n'a jamais résolu le problème.

— Donc, vous pensez que Mme van Blake a persuadé Royce de supprimer son mari. C'est bien cela ?

— C'est mon hypothèse et je m'y tiens toujours.

— Mais vous n'avez pas de preuve ?

— Non, mais il y a le mobile. D'autre part, Royce a pu voler le fusil mais ce n'est qu'une intuition. Seulement, voilà : mes intuitions tombent généralement juste.

— Aucune idée de ce qui peut être arrivé à Dillon ?

— Je n'en sais pas plus que vous. Je suppose qu'il doit être au fond de la mer dans un paletot de ciment, mais c'est une pure supposition.

— Merci, capitaine, pour tous ces renseignements. J'ai l'impression que vous êtes dans le vrai. Je veux bien être pendu si je trouve un rapport entre ce crime et l'affaire qui me préoccupe. Si seulement je pouvais établir un lien entre Fay Benson et van Blake ! Supposons que, lorsque Mme van Blake était à Paris, van Blake ait amené Fay chez lui pour passer la nuit ? Ce sont des choses qui se voient. Elle a pu être témoin du crime, avoir eu peur et déguerpir. À la suite de cet événement elle a peut-être eu l'idée de changer de nom. Le meurtrier, votre copain Royce, l'a peut-être repérée

à Welden et l'a descendue. Je ne dis pas que les choses se soient passées de cette façon, mais c'est ce genre de lien que je voudrais trouver.

— N'y pensez plus, vous perdez votre temps. Van Blake n'était pas un homme comme ça. Non, laissez tomber, ça ne ferait que vous embrouiller tout.

Je hausse les épaules.

— Vous avez peut-être raison. Bon. Il est temps que je me sauve. J'ai encore plusieurs choses à faire. (Je me lève.) Je vous tiendrai au courant.

Il m'accompagne jusqu'à la porte d'entrée ; avant de l'ouvrir, il éteint l'électricité.

— Attention, mon gars, murmure-t-il. Si vous voulez une bonne planque, allez chez Sam Benn. Il tient un bar dans Maddox Street et il vous mettra à l'abri si vous venez de ma part. Il se peut que vous ayez à faire un plongeon rapide dans la clandestinité !

— J'espère bien que non ! dis-je.

Et je m'enfonce dans la nuit chaude et obscure.

II

La nuit n'est pas encore bien avancée. Il n'y a aucune raison pour rentrer directement à l'hôtel où les flics pourraient me reprendre en filature. Je décide donc de m'accorder quelques heures de répit avant de me coucher. En revenant dans le centre de la ville, je me sens suffisamment éclairé pour avoir une entrevue avec Mme van Blake, à

condition qu'elle-même accepte, ce dont je doute fort. Le temps passe. Je ne vais plus rester très longtemps dans cette ville de luxe. Et il y a encore tant à faire !

Avisant une cabine téléphonique, je forme le numéro et j'attends, le cœur battant. Au bout d'un moment, une voix d'homme annonce : « Ici la résidence de Mme van Blake. » C'est probablement le maître d'hôtel et, à en juger par la voix onctueuse et profonde, un maître d'hôtel directement importé d'Angleterre.

— M. Sladen, de Welden, à l'appareil, fais-je. Pouvez-vous me mettre en communication avec Mme van Blake, je vous prie ?

— Ne quittez pas, reprend la voix.

Un silence qui me paraît interminable ; je commence à me demander si on ne m'a pas oublié lorsque Cornelia van Blake vient à l'appareil.

— Oui ? dit-elle. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Sladen. Je suis reporter. Pourrais-je me permettre de vous demander quelques renseignements ? Il s'agit de la jeune femme que vous avez rencontrée à Paris l'an dernier.

Une pause. Je crois entendre sa respiration saccadée, mais je puis me tromper.

— Des renseignements ? Quelle jeune femme ?

La voix est aussi froide et aussi cassante qu'une laitue sortie du frigidaire, et tout aussi impersonnelle.

— Puis-je vous voir ? Je serais chez vous dans vingt minutes.

— Mais non... (Elle s'arrête net comme si une

pensée soudaine lui venait.) Enfin, après tout, oui... Mais je n'aurai pas beaucoup de temps à vous accorder.

— Dix minutes suffiront. Merci infiniment. J'arrive tout de suite !

Je raccroche aussitôt pour ne pas lui donner le temps de se raviser. Pourquoi m'a-t-elle accordé cette entrevue ? Je m'en étonne en sortant de la cabine. Je m'attendais à un refus. C'est presque trop facile.

Un taxi en maraude passe et je lui fais signe.

— Vanstone, West Summit.

Il me faut un peu moins de vingt minutes pour atteindre le haut portail en fer forgé de la propriété.

Un gardien en uniforme noir et casquette à visière sort de la loge ; il ouvre le portail et s'avance vers le taxi.

— Mme van Blake m'attend. Je suis M. Sladen.

— Avez-vous une carte, monsieur ?

Je ne peux pas le distinguer très nettement dans l'obscurité mais sa voix me paraît décidée et vigilante. Je lui tends mon permis de conduire. Il allume une lampe de poche, examine le permis, fait un signe d'acquiescement et me rend le document.

— Merci.

Il ouvre l'autre battant du portail et le taxi entre.

— La première fois que vous venez ici ? demande le chauffeur par-dessus son épaule. Comment qu'ils vivent, hein ! les riches ! Des gardiens, des grilles et le toutim. Mince alors !

— Moi, je préfère vivre à ma guise, dis-je en essayant de percer l'obscurité.

Impossible de rien voir mais les phares du taxi font apparaître des arbres, des tas de buissons et de massifs et le sable de l'allée. On ne se rend pas très bien compte de l'aspect des jardins ni de la maison.

Au bout de quatre minutes, nous nous lançons sur une vaste piste cimentée qui aboutit au bas de l'escalier d'honneur. La portière du taxi est ouverte par un autre gardien en uniforme noir, surgi comme par enchantement. Je demande au chauffeur de m'attendre, j'adresse un petit salut au gardien et je monte les degrés. La porte est ouverte. Un grand bonhomme âgé, en tenue de majordome hollywoodien, m'attend au garde-à-vous.

La douce lueur qui émane du vestibule éclaire ses traits aristocratiques. Il est maigre et frise les soixante-dix ans. Il a l'air d'un homme d'État qui a rendez-vous pour dîner et sa seule présence évoque toute une atmosphère de manoirs seigneuriaux illuminés par des candélabres d'argent massif.

— Monsieur veut-il me suivre...

Son maintien et sa voix sont guindés et réprobateurs. Il me fait prendre un large couloir, m'ouvre une porte aux panneaux vitrés, me fait descendre quelques marches et m'introduit dans un immense salon qui tient toute la largeur de la maison. Il y a là assez de divans et de fauteuils-club pour cinquante personnes ; des tapis d'Orient aux riches couleurs recouvrent entièrement le parquet et

donnent à l'ensemble de la pièce le côté milliardaire qui convient.

— Si Monsieur veut bien attendre. Je vais aller prévenir Mme van Blake que Monsieur est là, m'annonce le vieux maître d'hôtel, comme s'il lisait le texte d'une pièce à succès.

Il sort aussi silencieusement, aussi discrètement qu'un fantôme.

La première chose qui attire mon attention après son départ, c'est un grand portrait à l'huile de Mme van Blake au-dessus de la cheminée. Elle est assise sur la balustrade, regardant au loin le jardin, dans une robe d'été vert pâle. La ressemblance est remarquable et les détails du paysage ont été traités avec un soin et une patience incroyables. Il y a, dans la facture du tableau, quelque chose qui m'est familier ; en m'approchant, je découvre, dans le coin à droite, la signature de l'artiste : Hartley Lennox.

Soudain, j'aperçois Cornelia van Blake debout à mes côtés. J'en éprouve un choc. Elle est arrivée tout contre moi sans que je l'aie même entendue descendre les marches et traverser le vaste tapis.

— Monsieur Sladen ?

Elle porte une robe du soir blanche, sans épaulettes, et autour de son cou étincelle un magnifique collier d'émeraudes. Elle est d'une beauté renversante. Ses grands yeux verts qui brillent comme les émeraudes du collier plongent dans les miens et me donnent une curieuse sensation de malaise.

— C'est cela même, dis-je.

Et comme elle n'a pas l'air de me reconnaître, je préfère ne pas faire allusion au club de La Pomme d'Or.

— J'espère, madame, que vous allez pouvoir m'aider. C'est fort aimable à vous de me recevoir.

Le maître d'hôtel entre alors, portant un plateau d'alcools variés qu'il dispose sur une table.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Ce disant, elle me désigne un fauteuil et s'assied près de moi.

Le vieux serviteur me propose des consommations. Je choisis un whisky-soda et, pendant qu'il le prépare, nous nous taisons. Il tend à Mme van Blake un cognac dans un verre ballon, puis s'éloigne.

— Que désirez-vous savoir, monsieur ? demande-t-elle, lorsqu'il a refermé la porte derrière lui.

— Je suis journaliste spécialisé dans les faits divers, dis-je non sans me rendre compte de son hostilité. Je m'intéresse aux faits et gestes de Joan Nichols. Si j'ai été bien renseigné, vous l'avez rencontrée à Paris l'an dernier ?

Elle tient les yeux fixés sur son verre de cognac ; son visage est sans expression ; enfin, elle lève les yeux et son regard ne m'apprend rien.

— Je rencontre tant de gens ! Je ne me souviens pas d'une Joan Nichols. Vous êtes sûr de ne pas faire erreur ?

— Vous étiez bien à Paris au mois d'août de l'an dernier ?

— Oui.

— Joan Nichols était une girl de music-hall qui

travaillait à Paris à cette époque. Il paraît qu'elle a dîné avec vous à votre hôtel plusieurs fois.

Elle fronce les sourcils et fait un mouvement d'impatience.

— C'est possible. Je ne me rappelle vraiment pas, reprend-elle avec un petit haussement d'épaules irrité. Comment savez-vous cela ?

Je n'arrive pas à discerner si c'est vrai ou si elle ment. J'ai l'impression que, derrière le masque sans expression, il existe une certaine tension, mais ce n'est guère qu'une impression.

— Miss Nichols a raconté à ses amis qu'elle avait dîné avec vous, dis-je ; mais c'est sans importance. Je n'ai pas l'intention de vous importuner avec cette histoire. J'espérais seulement que vous vous souviendriez ; il est évident que vous devez rencontrer des quantités de gens. Je peux facilement vérifier le fait à l'hôtel de Paris où vous avez séjourné.

Un peu de cognac saute soudain du verre et fait une tache sur la robe. Je ne l'ai pas vue sursauter mais l'éclaboussure l'a trahie. Elle lève les yeux.

— Tout de même ! Vous n'allez pas faire le voyage de Paris rien que pour vérifier si elle a dîné ou non avec moi ? proteste-t-elle en me regardant fixement.

— Il est dans les principes du magazine pour lequel je travaille de vérifier chacun des faits qu'il imprime. J'espérais que vous vous rappelleriez cette jeune femme, ce qui m'aurait fait gagner du temps, mais puisque vous ne le pouvez pas, je vais être obligé de faire le déplacement.

— Mais c'est extraordinaire ! Pourquoi ce fait est-il si important ?

— J'essaie de retracer le passé de cette personne. Il semble qu'elle ait eu un talent tout particulier pour se lier avec les gens riches. Je n'en ai pas la preuve. Ses amis prétendent qu'elle s'est targuée de vous connaître et d'avoir dîné avec vous. C'est assez prodigieux. Après tout, ce n'était qu'une girl de revue tout à fait ordinaire et, pour avoir gagné votre amitié, il faut, en effet, qu'elle ait eu du talent. D'autre part, elle a peut-être menti. Si je vais à Paris je retrouverai sans doute d'autres gens riches qui ont pu la rencontrer.

— Je voudrais pouvoir vous aider, fait-elle en passant sur son front ses doigts effilés. Laissez-moi réfléchir. Je me rappelle vaguement, en effet, avoir rencontré une jeune femme. Elle était fort jolie, s'il s'agit de celle-là ; oui, c'est cela, je me souviens d'elle.

— Vous l'avez rencontrée, alors ?

— Je suppose. J'ai oublié son nom ; je n'ai pas la mémoire des noms. (Elle boit une gorgée de cognac et poursuit.) Oui, à présent, je suis sûre que je l'ai rencontrée. Je ne sais pas exactement comment. J'étais toute seule à Paris. J'attendais mon mari. Cette fille m'a amusée, j'en conviens. Je me souviens vaguement l'avoir invitée à dîner.

C'est fait avec adresse ; pas tout à fait assez bien cependant pour me mettre dedans. Elle s'est souvenue de Joan Nichols dès que j'ai prononcé son nom. J'en suis sûr. Pourquoi mon bluff du voyage à Paris l'a-t-il démontée ?

— À quel hôtel étiez-vous, madame ?

Elle lève les yeux et, le temps d'un éclair, son regard se charge de colère.

— Au George V.

— Vous ne savez plus comment cette personne est entrée en relations avec vous ?

— Non. Nous nous sommes probablement rencontrés dans une boutique. Oui, je crois que c'est ça. (Je l'entends presque penser.) Mais oui, suis-je bête ! Elle ne parlait pas un mot de français et elle n'arrivait pas à se faire comprendre de la vendeuse. Je suis venue à la rescousse. C'est cela même.

Je sais maintenant qu'elle ment et j'ai du mal à garder un air impassible.

— Elle vous a plu ?

— Juste ciel ! (Ses yeux flamboient.) Il y a des chances pour qu'elle m'ait plu puisque je l'ai invitée à dîner, monsieur Sladen. Je n'ai presque plus souvenir de cette jeune femme. Je vois tant de gens. Est-ce tout ? Parce que si...

Elle se lève et me regarde.

Je me lève aussi.

— Je crois que c'est tout. Je n'avais besoin que d'une simple vérification. Merci mille fois de m'avoir reçu.

— Pourquoi cette personne vous intéresse-t-elle tant ? Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez reporter dans un magazine policier ? Est-ce qu'elle a des ennuis ?

— Plus maintenant. Elle est morte. Elle a été assassinée le 20 août de l'an dernier ; quelques jours après son retour de Paris. D'après la police,

elle pratiquait le chantage, fais-je en l'observant attentivement, mais elle ne bronche pas.

— Je vois. Cela prouve à quel point il faut être prudent dans ses relations.

— Comme vous avez raison !

Elle se dirige vers la sonnette murale. Je n'en poursuis pas moins :

— Ce portrait de vous est fort beau. Je ne savais pas que Lennox fût capable de peindre aussi bien.

Pour une raison connue d'elle seule, cette remarque faite au hasard a porté. Elle se retourne vivement. Ses yeux sont soudain aussi durs que les émeraudes de son cou.

— Vous connaissez Lennox ? demande-t-elle, et je vois ses petites mains se crispier.

— Je lui ai parlé. Je ne peux pas dire que je le connaisse intimement. Dans mon métier, on parle à toutes sortes de gens.

— En effet. Eh bien ! bonsoir, monsieur Sladen. Jameson va vous reconduire.

Elle fait de nouveau un geste vers la sonnette. J'ai tout à coup une inspiration et, tandis qu'elle sonne, j'agis presque sans y penser.

— J'allais oublier, dis-je en tirant mon portefeuille. J'ai là une photographie de Joan Nichols. Peut-être pourriez-vous l'identifier pour moi.

Je sors la photo de Fay Benson et je la lui tends. Elle la prend et l'approche de la lumière, en me tournant le dos.

Bien que je ne voie pas sa figure, sa réaction me stupéfie. Elle n'aurait pas été plus violente si je lui avais mis dans la main une tarentule velue.

Elle laisse échapper la photo et je vois un frisson lui parcourir le dos. Pendant un court instant, elle reste immobile, puis, par un suprême effort de volonté, elle se ressaisit, se baisse et ramasse la photo. Elle se retourne et me la tend. Son visage est blanc comme de la porcelaine. Elle a l'air moins ravissante, bien vieillie, et son regard n'est pas beau à voir.

— Je ne la reconnais pas, finit-elle par laisser échapper de ses lèvres exsangues et contractées. Toutes ces girls se ressemblent. Bonsoir, monsieur Sladen.

Elle sort de la pièce d'un pas mal assuré, mais la tête haute, en laissant la porte grande ouverte. Je reste là un bon moment, à savourer mon triomphe. J'ai trouvé le maillon qui réunit Fay Benson et Cornelia van Blake. Car c'est bien de Cornelia qu'il s'agit ; et non de son mari. Avant que j'aie eu le temps de me demander comment tout cela peut s'expliquer, le maître d'hôtel s'avance et me reconduit jusqu'à mon taxi.

III

Assis dans un coin du taxi, une cigarette aux doigts, je songe à ma découverte. Les fragments du puzzle commencent à s'assembler. Pour le moment je ne parviens pas encore à donner une interprétation, mais j'ai le sentiment que ça ne va pas tarder à se dessiner. Pour une raison quelconque, Hamilton Royce et Fay Benson ont quitté Tampa

City et sont allés à Welden. Là, quelqu'un a payé Hank Flemming pour kidnapper et assassiner Fay ; quant à Royce, il est retourné à Tampa City le jour où elle a été tuée. Je le soupçonne fort d'avoir été l'homme qui a payé Flemming pour assassiner Fay, mais, tant que je n'ai pas découvert pourquoi elle a été tuée, je ne peux rien entreprendre contre lui.

Et puis voilà que, soudain, tombée du ciel, Cornelia apparaît dans ce drame jusque-là dépourvu de mobiles.

D'après l'ex-capitaine de police Bradley, c'est elle la suspecte n° 1 du meurtre de van Blake. Si elle a assassiné son mari, ne fût-ce que par procuration, elle était une proie toute désignée pour le chantage. Elle a, par deux fois, dîné à Paris avec une girl de music-hall plutôt miteuse et cette girl était une spécialiste du chantage. Je ne vois que le chantage, jusqu'à nouvel ordre, pour expliquer pourquoi Cornelia a rencontré Joan Nichols à deux reprises. Je comprends aussi pourquoi elle a hésité à m'avouer qu'elle la connaissait et pourquoi elle craignait que j'aille à Paris pour y recueillir des renseignements gênants pour elle. Mais où Fay Benson intervenait-elle là-dedans ? Pourquoi sa photo a-t-elle produit sur la conscience de Cornelia l'effet du doigt glacé d'un fantôme ? D'ordinaire, il faut vraiment un motif péremptoire pour que les gens laissent transparaître leur peur comme elle l'a fait. J'avais souhaité trouver un lien entre Fay Benson et les van Blake. À présent je l'ai ; mais que vais-je en faire ? Le temps passe. Je ne puis continuer mon enquête avec une horde de policiers

à mes trousse. Je retourne le problème dans tous les sens lorsque le taxi stoppe devant l'hôtel de la Plage. Je paie le chauffeur, gravis le perron et pénètre dans le vestibule.

Il est minuit vingt-deux à l'horloge qui surmonte le bureau de réception. Le flic trapu qui était dans le fauteuil de rotin a disparu. L'employé de la réception me tend ma clé. Il ne me regarde même pas. Il est froid et distant comme si je n'avais pas payé ma note depuis six mois. Au moment où je traverse le vestibule pour prendre l'ascenseur, le détective-maison sort de derrière une colonne.

Je lui demande, la bouche en coin :

— Sont-ils rentrés au bercail ou m'attendent-ils dans ma chambre ?

— Ils sont partis. Ils ont mis quelqu'un à l'écoute sur votre ligne de téléphone. L'hôtel a une bonne réputation. Je suppose que vous allez déménager demain.

— Vous n'allez tout de même pas prétendre que vous avez besoin de ma chambre !

— Moi pas, mais le directeur, si.

— Bon. Alors je déménage.

Je prends l'ascenseur, j'ouvre la porte et j'allume. Je suis un peu énervé et je ne serais pas surpris de trouver une paire de gros flics en train de m'attendre ; mais la pièce est vide. Je referme la porte ; je m'en vais quérir ma bouteille de scotch et m'en verse deux doigts avant de me laisser tomber dans un fauteuil. Inutile de chercher un autre hôtel. On ne me permettrait pas d'y séjourner. La pres-

sion se fait sentir. On me fout tout bonnement à la porte de la ville. Si je renaude, il m'arrivera des ennuis. Le souvenir des méthodes de persuasion du sergent Lassiter me donne du vague à l'âme. Je voudrais que Bernie soit là pour m'apporter un réconfort moral.

Je passe un bon moment à réchauffer tendrement mon verre de whisky tout en remuant des pensées. Je décide enfin de quitter la ville le lendemain matin et d'y revenir en catimini quand la nuit tombera. Bradley a dit que Sam Benn me planquerait si j'avais besoin d'un peu de clandestinité et j'ai l'impression que c'est tout ce qui me reste à faire. Je ne peux pas espérer arriver à quelque chose si je travaille au vu et au su de tout le monde. Dorénavant, il me faudra mener mon enquête dans la sueur et les larmes.

La brusque sonnerie du téléphone me fait sursauter si violemment que j'en lâche mon verre. Je décroche le récepteur.

— Sladen à l'appareil.

— Ah ! c'est vous ! dit une voix que je reconnais. Suzy m'a donné votre numéro de téléphone. Si vous n'avez rien de mieux à faire, mon vieux, venez donc prendre un pot avec moi. J'ai une hypothèse qui vous intéressera peut-être.

Je me représente mentalement un policier à tête de brute essayant d'entendre chaque mot prononcé et je réponds brièvement.

— Ne dites pas votre nom et ne prononcez pas un mot de plus. J'arrive tout de suite.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il y a quelqu'un à

l'écoute ? demande Lennox Hartley avec une certaine indifférence.

— Ça se pourrait. Attendez-moi, je viens.

Je raccroche et, tout en descendant, je me demande pourquoi Lennox m'a appelé à une heure pareille. Il y a un bout de chemin jusqu'à Cannon Avenue et je décide de prendre la Buick. Si la police veut me filer, j'ai tout de même une petite chance de les semer si c'est moi qui conduis. Le garage est derrière l'hôtel. Une lumière solitaire qui tombe du haut des poutrelles forme, par terre, une flaque jaune entourée d'ombres et de ténèbres. Le surveillant du garage sort de son bureau, les yeux gros de sommeil, et de mauvais poil. Il m'indique où je trouverai ma Buick puis retourne se coucher. Je sors du garage avec mes feux de position et je prends la route de la plage. Je fais un kilomètre les yeux fixés sur mon rétroviseur. Pas de phares derrière moi. Je quitte la route et je rentre en ville.

Peu de circulation. Divers cabarets, un ciné permanent et plusieurs cafés donnent seuls quelque signe d'activité. La pendule de mon tableau de bord annonce une heure dix du matin. J'avance sans but, en choisissant les rues écartées, jusqu'à ce que je sois sûr qu'aucune auto ne me suit. Puis j'oblique dans Cannon Avenue pour passer devant le chalet d'Hartley. Pas de lumière aux fenêtres, mais ça ne prouve rien. J'ai remarqué, les deux fois où je suis venu chez lui, que les rideaux étaient épais et lourds.

Je range la Buick derrière une Packard décapotable qui se trouve devant la maison d'à côté. Je

sors et je reviens sur mes pas ; j'ouvre la petite barrière et je remonte l'allée. Devant la porte d'entrée, je m'arrête pour jeter un coup d'œil sur le jardin sombre. Pas de bruit, à part la musique de quelques postes de radio dans les villas voisines. Je soulève le heurtoir à tête d'ours et frappe. Je sens la porte bouger. Je la pousse ; elle s'ouvre complètement. J'essaie de percer l'obscurité et le silence.

Ramenant la porte à moi, je frappe de nouveau. Rien ne se passe. L'obscurité semble monter vers moi. J'écoute. En vain. Soudain, je me sens mal à mon aise. J'appelle : « Il y a quelqu'un ? » et je m'avance, en cherchant mon briquet au fond de ma poche.

Seul le tic-tac affairé d'une horloge me répond. Je tire mon briquet et je l'allume. La petite flamme jaune éclaire un commutateur près de la porte. Je le tourne. Après avoir refermé la porte d'entrée, je traverse le hall et jette un coup d'œil sur le salon qui n'est pas éclairé. Au moment où je tends la main pour atteindre le commutateur du salon, j'entends quelque chose qui me fait me retourner d'une pièce : ce sont des pas lents et traînants qui viennent d'au-dessus ; ce bruit me hérisse le poil et me glace le cœur.

Je regarde du côté du large escalier qui mène à l'étage supérieur. J'entends toujours ce pas traînant et le glissement doux d'une main le long du mur.

— Est-ce vous Hartley ?

J'avance dans la lumière et lève la tête. Ma propre voix me fait l'effet d'un rauque croassement. Seuls les pas traînants me répondent, puis une silhouette

se détache de l'obscurité et se tient immobile en haut de l'escalier. C'est le valet philippin d'Hartley. Sa main se cramponne à la rampe. Un filet de sang rouge vif descend du coin de sa bouche jusqu'à son menton. Sur le côté gauche de sa veste blanche s'étale une tache de sang large comme le poing.

Je le regarde, la bouche sèche. Son petit visage jaune se crispe, ses jambes s'affaissent, ses genoux cèdent, sa main glisse de la rampe.

Il tombe à la renverse, heurte les marches de son épaule et fait le reste du trajet sur le dos pour atterrir à mes pieds. Je n'ai pas besoin de le toucher pour savoir qu'il est mort.

CHAPITRE XI

I

Dehors, en face d'une villa voisine, une portière d'auto claque et un moteur se met en marche.

Un homme crie : « Merci pour cette bonne soirée. Il y a des années que je ne m'étais pas aussi bien amusé ! »

Je contemple le visage jaune du mort. Pour lui, la soirée n'a pas été terrible. Ma chemise, humide et glacée, me colle à la peau. L'auto s'éloigne ; son vrombissement s'éteint peu à peu et le silence retombe sur la maison obscure.

Je ne peux plus rien pour le Philippin et je me détourne de lui. Je pense à Lennox Hartley. A-t-il été tué, lui aussi ? Après avoir traversé le hall, j'ouvre l'électricité du salon. Pendant un court instant, je crois que la grande pièce est vide, puis j'aperçois un pied chaussé d'une élégante sandale de peau de daim qui dépasse derrière un canapé. Je m'approche pour contourner le meuble.

Lennox Hartley est étendu sur le ventre ; ses doigts recroquevillés sont enfoncés dans les poils

du tapis. Une petite tache de sang apparaît sur la robe de chambre de soie jaune vif, une tache au milieu du dos.

Je me penche pour lui tâter la main ; elle est encore chaude. Mes doigts cherchent l'artère du cou : le pouls ne bat plus. Il ne doit pas être mort depuis plus de dix minutes. Ma première réaction est de m'enfuir de cette maison sanglante. Si la police me trouve là, je vais être dans de beaux draps ! En me redressant, je vois que les portes du placard où Hartley rangeait ses classeurs et ses dessins sont ouvertes. L'un des classeurs est renversé sur le plancher : quelques croquis s'étalent sur le tapis.

À gauche du placard se trouve un petit coffre-fort mural ; la clé est dans la serrure et la porte du coffre est entrouverte. J'y jette un coup d'œil. Un épais paquet de billets de cinquante dollars repose tout en haut d'une pile de papiers. Je sors la liasse pour regarder les papiers.

— Ne bougez pas !

C'est la voix du sergent Lassiter. Je reste immobile, la liasse de billets de banque dans la main droite, les épaules courbées, le cœur battant.

— Ça va, tournez-vous et ne bougez pas les mains !

Je me retourne très lentement.

Lassiter est sur le pas de la porte, un .38 automatique spécial dans sa grande poigne. Le canon noir est pointé vers ma poitrine. Il me regarde et je le regarde. Ses petits yeux durs s'entrouvrent légèrement en me reconnaissant et ses lèvres

minces lui découvrent les canines dans un rictus de loup.

— Salut, pisseur de copie ! lance-t-il. Cette fois, vous avez sûrement dégoté de quoi raconter dans votre canard !

Il avance lentement, son arme toujours braquée sur moi.

— Deux assassinats et un casse ! Ça commence bien.

Je me maudis d'avoir touché à ces billets de banque. J'ouvre les doigts et le paquet tombe avec un petit bruit sourd sur le tapis. Je suis dans la mélasse jusqu'au cou. Impossible, cette fois, de m'en sortir en faisant du baratin.

— Je sais que ça a l'air moche, dis-je en essayant de parler d'une voix calme, mais ce n'est pas moi qui les ai tués. Hartley m'a appelé à mon hôtel. Il voulait me voir. Je suis venu et je l'ai trouvé mort.

— Ah, oui ? Je le savais, qu'il vous avait téléphoné. J'ai fait rechercher le numéro d'appel et je suis venu voir ce qui se mijotait par ici, reprend Lassiter en ricanant. Il me semble que j'ai eu du flair, non ? Où est votre feu ?

— Je n'en ai pas. Ce n'est pas moi qui l'ai tué.

— À d'autres ! ricane Lassiter. C'est la première fois que je pince quelqu'un aussi vite. Allons, le dos au mur !

J'obéis, les deux mains levées à hauteur des épaules. Il va au téléphone et se penche sans me quitter des yeux. Il décroche le récepteur de la main gauche.

— Passez-moi la police ; et que ça saute !

Mon pied frôle une prise de courant dans le mur. Les yeux toujours fixés sur Lassiter, je soulève mon talon droit jusqu'à ce qu'il repose sur le haut de la prise.

— Ici, Lassiter, aboie le sergent. Envoyez-moi immédiatement une voiture de ronde au 246, Cannon Avenue. Dites au lieutenant que je tiens un type qui vient de descendre Lennox Hartley et son domestique. Je l'ai pris sur le fait.

J'appuie de tout mon poids sur la prise. Je la sens s'arracher du mur. Je complète le travail d'un coup de talon rapide. Un éclair, et les lumières s'éteignent.

Je me laisse tomber à quatre pattes au moment où le pistolet de Lassiter part en faisant vibrer les vitres. Du plâtre me tombe dessus. La balle s'est enfoncée dans le mur contre lequel je me tenais. Heureusement pour moi, les plombs du vestibule ont sauté aussi. L'épaisse obscurité me donne une courte sensation de sécurité, puis Lassiter tire de nouveau à l'aveuglette. La balle me frôle les cheveux.

Je me jette de côté, là où j'ai repéré un canapé. Je suis déjà derrière le canapé quand il tire pour la troisième fois. L'éclair m'apprend qu'il est juste à côté de moi. Je me dresse et je tape là où, en principe, doit être sa tête. Je n'ai pas trop mal visé. Mon poing l'attrape à l'oreille et l'envoie dinguer tout chancelant. Je retombe à quatre pattes au moment où il tire. Cette fois, la balle brise une des baies vitrées.

Je m'éloigne toujours à quatre pattes. Ma res-

piration sort en sifflant de mes dents serrées. Je l'entends pousser un juron. Lentement, à tâtons, je m'approche de la fenêtre et me relève.

Dans le lointain, je reconnais la sirène d'un car de police. Le bruit se rapproche. Mes mains doivent avoir frôlé le dessus d'une table basse. Mon genou la heurte et l'envoie rouler sur le tapis. Je fais un bond à gauche, comme un fou et tombe sur une chaise que je renverse, elle aussi. Lassiter tire et la balle me rase, en miaulant. Il s'avance en jurant comme un damné et me tombe dessus avant que j'aie eu le temps de l'esquiver. Sa main gauche agrippe ma manche. Je saute de côté et je frappe. Mon poing s'abat sur sa mâchoire au moment même où part son arme. Cette fois, la flamme du coup de feu me roussit le visage et j'en deviens à moitié cinglé. Ma châtaigne l'a envoyé rouler. Il a dû s'expliquer avec un fauteuil, car on l'entend s'effondrer au milieu d'un fracas qui ébranle toute la pièce.

Je bondis vers la fenêtre pour écarter les rideaux qui laissent passer un rayon de lune. Les phares d'une auto lancée à pleins gaz tracent deux rais de lumière sur la route sombre. La sirène de la police hurle à présent. J'aperçois le feu rouge sur le toit de la voiture. Je donne un coup de pied dans la vitre. La voiture de police freine avec un grincement de pneus torturés. Deux policiers en sortent, le revolver au poing, laissant les portières de la voiture ouvertes.

L'un d'eux saute par-dessus la barrière et remonte l'allée en courant. J'entends Lassiter

qui se débarrasse de son fauteuil à grand renfort de jurons. J'avais eu l'intention de sauter par la fenêtre dans le jardin, mais il est trop tard. Le flic qui court dans l'allée me verrait. Je fais un pas en arrière et je me cache derrière les rideaux.

Je me tiens coi, le cœur battant, et j'attends.

Lassiter, toujours jurant, approche de la fenêtre et se penche au-dehors. Il est si près de moi que je sens l'odeur de tabac refroidi qui imprègne ses vêtements.

— Il est parti par là ! hurle-t-il. Il ne doit pas être loin.

À mon grand soulagement, il passe une jambe immense par-dessus le rebord de la fenêtre et se laisse tomber dans le jardin.

— Je ne le vois pas, sergent ! crie un des policiers.

Je n'attends pas la réponse de Lassiter. Dans le noir, je traverse rapidement la pièce. Je suis dans le hall. Je monte l'escalier à tâtons jusqu'au palier et je m'arrête pour écouter.

D'autres sirènes hurlent dans la nuit. D'autres autos s'arrêtent en grinçant devant la maison. J'entends les beuglements de Lassiter mais je ne comprends pas ce qu'il dit. J'allume mon briquet. Il y a une porte en face de l'escalier. Je traverse le palier, je tourne le bouton et j'entre dans la chambre à coucher d'Hartley.

Les rideaux sont tirés. Je referme la porte et j'allume l'électricité. Il y a du sang sur la moquette blanche. Un .38 automatique repose sur le couvre-pieds bleu. Le sang m'apprend que c'est là qu'on

a tiré sur le Philippin. Ce pistolet est l'arme du crime. Je sors mon mouchoir, je le jette sur le flingue que je soulève pour le renifler. Il sent la poudre. J'ai besoin d'une arme et je fourre l'automatique dans ma poche. J'éteins, écarte un peu le rideau et regarde dans le jardin. La lune saupoudre de neige la pelouse bien tondue. Trois policiers, revolver au poing, s'avancent avec précaution, en file indienne.

Pas moyen de m'échapper de ce côté.

J'entends la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas et un martèlement de pieds dans le hall. Je traverse doucement la chambre et entrouvre la porte.

— Amenez-moi de la lumière ici ! grommelle quelqu'un.

Les rayons de plusieurs torches électriques balaient l'obscurité du rez-de-chaussée. Un temps d'arrêt. L'électricité se rallume.

Un petit homme au visage brique, un feutre noir posé droit sur le crâne, se tient au-dessus du corps du Philippin. Lassiter est près de la porte d'entrée, son visage brutal ruisselle de sueur.

— Vous êtes sûr qu'il est passé par la fenêtre ? demande le petit homme sans regarder Lassiter.

— Oui. Je l'ai vu. Il n'est sûrement pas loin, glapit l'autre. Il a arraché une prise de courant et fait sauter les plombs, mon lieutenant.

J'en déduis que le petit homme est le lieutenant Joe Carson dont m'a parlé l'ex-capitaine Bradley.

— Le capitaine va être ravi, s'exclame Carson. Si vous n'attrapez pas ce type, vous allez reprendre du service dans le rang.

Lassiter a l'air plutôt gêné.

— Nous le rattraperons ! lance-t-il d'un ton féroce.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené des hommes avec vous, espèce d'enfoiré ? demande Carson en se détournant du Philippin.

— Je ne pouvais pas deviner qu'il allait faire une java pareille. J'allais rentrer chez moi. Quand ils m'ont dit que le type sortait pour rencontrer Hartley, j'ai eu l'idée d'aller voir ce qui se passait. Je l'ai surpris en train de vider le coffre.

— Et vous l'avez laissé filer ! hurle Carson.

Là-dessus, il entre dans le salon. Lassiter pousse une espèce de grognement, sort de sa poche un mouchoir sale et s'essuie la figure, puis il rejoint le lieutenant. Deux hommes, revolver au poing, gravissent le perron et se mettent à monter la garde à la porte d'entrée.

Encore des sirènes. Une nouvelle auto s'arrête, une portière s'ouvre et trois personnages font leur apparition. Les policiers se mettent au garde-à-vous et saluent le plus grand qui doit être le capitaine Mathis.

Carson sort du salon.

— Nous ne l'avons pas encore trouvé, annonce-t-il au grand. Toutes les routes sont surveillées. Il a laissé son auto là. Il s'appelle Chet Sladen. C'est un collaborateur de *Faits divers*.

Mathis, qui a une figure maigre et une moustache noire contrastant curieusement avec sa chevelure d'un blanc de craie, sort une cigarette et la glisse entre ses lèvres minces.

— *Faits divers*, répète-t-il. Vous en êtes sûr ?

— J'ai déjà lu des trucs qu'il a écrits.

— Attention où nous mettons nos pieds, Carson ! Ce canard a beaucoup d'influence. Pourquoi ce type-là aurait-il descendu Hartley ?

— Je n'en sais fichtre rien, répond Carson en haussant les épaules. Lassiter l'a surpris en train de prendre l'argent dans le coffre.

— C'est invraisemblable !

Lassiter sort du salon.

— Je l'ai vu, mon capitaine. Mon opinion, c'est qu'il est en train de fourrer le nez dans l'affaire van Blake. Peut-être qu'Hartley l'a surpris en train de fourrager dans le coffre ; Sladen aura perdu la tête et l'aura tué.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il s'intéresse à l'affaire van Blake ? demande Mathis d'une voix tranchante.

— Mme van Blake a reçu sa visite, ce soir. Il est allé voir Bradley. Il est allé aussi à La Pomme d'Or.

— Faites-moi un rapport écrit, détaillé, ordonne Mathis. Le chef en aura besoin.

— Entendu.

Mathis tourne les talons, va à la porte d'entrée et se détourne pour lancer :

— Vous feriez bien de retrouver Sladen ! Sans quoi, ça fera du vilain.

Il descend le perron et s'enfonce dans la nuit.

— En attendant le toubib, dit Lassiter, je vais jeter un coup d'œil là-haut. Le gars n'avait pas

de revolver. Peut-être l'a-t-il laissé dans une des chambres ?

Carson grommelle quelques mots et retourne au salon.

Je traverse rapidement le palier et je rentre dans la chambre d'Hartley.

J'entends Lassiter monter l'escalier.

II

Le dos au mur, caché par les rideaux, j'attends.

Lassiter traverse le palier d'un pas lourd et pénètre dans la chambre à côté. Il y passe quelques minutes, puis en sort et entre dans une autre chambre.

J'ai les nerfs à bout. D'où je suis, je peux voir le jardin. Les trois flics en uniforme sont toujours en train d'y traîner et il n'y a pas pour moi d'issue de ce côté-là.

Mon seul espoir, maintenant, réside dans le fait que Lassiter semble convaincu que je ne suis plus dans la maison. J'espère qu'il ne va pas pousser trop loin ses investigations.

La porte s'ouvre brutalement. Il entre. La lumière s'allume et je l'entends grogner. Il sort en laissant la porte ouverte.

— Hé ! lieutenant. Voulez-vous monter ?

J'écarte légèrement les rideaux. Il est penché sur la rampe ; il me tourne le dos. Mais, tandis que je l'observe, il se retourne et je laisse retomber le rideau. Un moment après, j'entends Carson entrer.

— C'est là que le domestique a été tué, dit Lassiter. Il a saigné sur le tapis. Tenez ; regardez ici : l'assassin a posé son revolver sur le lit. On voit encore la marque.

— Il faut faire venir Maxwell pour les empreintes, ordonne Carson. Je rentre au bureau. Il faut veiller à ce que Sladen ne nous glisse pas entre les pattes. Ne bougez pas d'ici jusqu'à ce que je vous appelle.

Les deux hommes sortent de la pièce en laissant la porte ouverte. J'attends qu'ils soient descendus puis, quittant ma cachette, je traverse la chambre d'un pas rapide, j'ouvre la porte du palier et j'entre dans une chambre d'amis donnant sur la rue. Je referme la porte et m'approche à tâtons d'une fenêtre sans rideaux pour regarder en bas.

Il y a devant la porte trois autos de police et une ambulance. Une foule assez considérable d'hommes et de femmes, dont certains en tenue de soirée, se pressent sur le trottoir d'en face. Quatre ou cinq agents, tournant le dos à la foule, regardent la maison.

Aucune chance de descendre par la gouttière jusqu'au jardin en présence d'une telle affluence. Je retourne à la porte. Je l'entrouvre en douceur et j'attends.

Lassiter et un autre homme en civil montent l'escalier et pénètrent dans la chambre d'Hartley.

— Relevez toutes les empreintes que vous trouverez, lui commande Lassiter. Personne n'a l'air d'être entré dans les autres chambres. Faut que

j'aille parler aux journalistes. Faut s'y mettre, Max, et rondement !

L'autre répond par un petit grognement et Lassiter redescend. J'attends dans le noir pendant plus d'une demi-heure. Lassiter remonte et entre dans la chambre d'Hartley.

— J'ai fini, annonce l'homme de l'identité judiciaire. Je n'ai trouvé que les empreintes d'Hartley et du domestique.

— Bon. Ça va. Carson nous demande en bas, fait Lassiter. On n'a toujours pas retrouvé Sladen. (Il a l'air ennuyé.) Enfin, il ne pourra pas sortir de la ville. Le lieutenant veut un rapport écrit pour aujourd'hui. Décidément, je suis verni ! Je vais laisser deux hommes ici. Nous reprendrons ça quand il fera jour.

Ils redescendent. Je sors en rampant jusqu'au palier et je jette un coup d'œil sur le hall. Ils ont enlevé le corps du Philippin. Lassiter et trois hommes en civil forment un groupe près de la porte d'entrée.

Lassiter dit à un costaud d'agent qui arrive :

— Bien, Gesserter. Je repasserai vers neuf heures. Restez là et ouvrez l'œil. Fermez la porte à clé et ne laissez entrer personne. Webb surveille l'extérieur. Je lui ai dit d'interdire l'accès de la maison aux journalistes, mais ces fumiers-là sont si malins qu'ils peuvent bien essayer d'entrer quand il sera derrière la maison. Personne ne doit pénétrer ici. C'est compris ?

— Oui, sergent.

— D'ailleurs, si quelqu'un entre, vous entendrez parler de moi.

Lassiter s'en va, escorté de trois autres détectives. Gesserter ferme la porte et la verrouille. Il écoute. Quand le bruit des autos s'est évanoui dans le lointain, il repousse sa casquette en arrière, sort un paquet de cigarettes et se balade dans le salon. Au bout d'un instant, un air de danse m'arrive. Il a ouvert la radio. Je retourne à la chambre d'Hartley. Par la fenêtre j'observe de nouveau le jardin.

L'autre agent monte et descend lentement le petit sentier qui va de la terrasse à la pelouse.

Je retourne dans la chambre à coucher du devant pour examiner la rue. Les curieux sont rentrés chez eux. Il n'y a plus d'autos en vue. La Buick a disparu. Je décide qu'il est temps de m'en aller moi aussi.

Je m'avance jusqu'au bout de l'escalier et je prête l'oreille. Gesserter est toujours au salon. Comme le chemin me paraît long de l'étage à la porte d'entrée !

La main gauche sur la rampe, je descends. À mi-chemin, j'entends l'agent tousser et mon cœur s'arrête net, mais je continue. Au bas des marches, j'attends un peu. Il faut que je passe devant la porte ouverte du salon avant d'atteindre la porte d'entrée. Je fais un pas en avant, juste assez pour voir ce qui se passe dans le salon.

Gesserter est en train de fumer près de la radio ; il me tourne le dos ; de sa main droite, il bat machinalement la mesure. Je fais un pas en avant, puis un autre. J'ai l'automatique dans la poche

de mon veston et garde le doigt sur la détente. Encore deux pas et je serai hors de portée. C'est alors que, subitement, il se retourne. Je m'arrête net.

Nous nous regardons à travers l'espace du hall et du salon. Sa figure basanée, charnue, devient d'un beau violet et ses petits yeux deviennent ronds comme des billes.

L'idée me traverse l'esprit que, si je le menace de mon arme, il va me descendre.

J'ai encore une faible chance de prouver que je n'ai pas tué Hartley mais si je menace un flic avec un flingue, mon compte est bon. Je sors lentement la main de ma poche et, je ne sais comment, je parviens à lui sourire.

Je vois que sa main tâtonne fiévreusement du côté de son étui à revolver. Ses mouvements sont lents et embarrassés.

— Bonsoir, dis-je de mon ton le plus naturel. Où sont donc passés les autres ?

Il sort son revolver et le braque sur moi.

— Ne bougez pas !

— Du calme, vieux. J'espérais voir le lieutenant Carson. Il n'est pas dans le secteur ?

— Qui êtes-vous ? demande-t-il en avançant lentement, son gros doigt sur la détente.

— Je m'appelle Sladen. J'appartiens à la rédaction de *Faits divers*. (Pourvu qu'il ne sache pas que c'est moi l'homme qu'on recherche !) Vous devez connaître mon nom.

Il se rassérène un peu, mais le canon du revolver me regarde toujours.

— Votre carte de presse...

Je sors mon portefeuille, je l'ouvre d'un coup sec et je le lui tends. Il examine ma carte et me rend l'objet.

— Comment êtes-vous entré ?

— Webb m'a laissé entrer par-derrière. Je voulais jeter un coup d'œil. D'accord ?

— Webb vous a laissé entrer ? (Le canon du revolver retombe mollement.) Il sait pourtant que c'est défendu. Vous n'avez pas le droit d'être là.

— Personne n'en saura rien. C'est là qu'Hartley a été descendu ? (J'entre dans la pièce.) Il ne s'emmerdait pas, le mec ! C'est beau, ici.

L'agent remet le revolver dans son étui.

— Allons, ouste ! J'ai des ordres.

— Faut tout de même bien que je fasse mon boulot ! dis-je en reculant.

— Sans blague ! Eh bien moi, je fais le mien. (Il passe devant moi et se rend dans le hall.) Allez, sortez d'ici !

Je le suis dans le hall et je le regarde ouvrir le verrou de la porte d'entrée.

— Foutez le camp ! s'écrie-t-il en tenant la porte ouverte.

— Tout de suite, fais-je.

Je passe devant lui avec prudence et descends la petite allée en faisant un sacré effort pour ne pas courir. Je m'attendais à voir apparaître l'autre agent, mais non, personne. À la barrière je m'arrête pour regarder derrière moi.

Gesserter me surveille, dans l'encadrement de la

porte éclairée. Pendant un court instant, nous nous regardons tous les deux, puis il rentre et referme violemment la porte.

III

Dès que je ne suis plus en vue de la maison, je prends mes jambes à mon cou. La longue avenue déserte s'étend à l'infini dans la nuit. J'évite les flaques de lumière jaune que font les réverbères d'ailleurs assez espacés. Je n'ai aucun moyen de savoir si les deux agents, Webb et Gesserter, vont se retrouver. S'ils se voient, ils ne tarderont pas à alerter leurs chefs.

J'ai trois kilomètres à faire avant d'atteindre le centre de la ville. Ma seule chance est de me mettre à l'abri aussi vite que possible avant que les voitures de ronde se lancent à ma poursuite.

Bradley m'a indiqué le bar de Sam Benn, dans Maddox Street, au cas où j'aurais à me planquer. À présent, j'estime à sa valeur le sage conseil qu'il m'a donné mais je n'ai aucune idée de la situation géographique de Maddox Street. Au train où je vais, je m'en écarte peut-être à toute vitesse.

Profitant de toutes les ombres et, à présent, marchant d'un pas normal je tourne au coin de l'avenue et descends l'artère qui mène directement à la ville.

Un halo lumineux flotte au-dessus de Tampa City. Les enseignes au néon semblent encore très loin. Je consulte mon bracelet-montre. Il est près

de trois heures du matin. Le jour ne va pas tarder à se lever.

Au bout de la rue, des phares, soudain, trouent violemment l'obscurité et une auto jaillit à un tournant.

Je passais devant une maison. Je pose ma main sur le petit mur bas du jardin, je saute par-dessus et me blottis derrière.

L'auto file dans la rue en mugissant ; ses phares ratissent le mur et je m'aplatis.

J'entends l'auto freiner brusquement, puis tourner dans Cannon Avenue. Je me redresse, saute de nouveau sur le trottoir et me remets à courir. Je souffle comme un phoque en arrivant au bout de la rue. Là, je sais qu'il y a danger ; c'est le secteur du flic de garde dans le quartier ; tous les agents de la ville doivent déjà avoir mon signalement.

Au premier croisement, je tourne à droite. De l'autre côté de la chaussée une lumière jaune qui brille à travers une porte vitrée dessine un rectangle sur le trottoir gras.

Une enseigne au néon proclame :

Ici on mange bien – Ouvert toute la nuit.

Je traverse, après m'être bien assuré que personne n'apparaît à l'horizon ; puis je m'avance dans le rectangle lumineux et jette un coup d'œil par la porte vitrée.

Un gros homme aux noirs cheveux huileux, le menton hérissé d'une barbe de trois jours, ses bras velus reposant sur le comptoir, regarde, l'air

absent, un journal étalé devant lui. Il n'y a pas de clients et la plupart des lampes sont éteintes.

Je pousse la porte et j'entre. Le gros lève les yeux, des yeux lourds d'ennui.

— Je peux téléphoner ?

Il pointe un doigt crasseux vers le fond de la pièce.

— Allez-y. C'est par là.

Il bâille en montrant de grandes dents blanches. Je m'enferme dans la cabine et feuillette l'annuaire. Je trouve le numéro de Sam Benn et je le forme sur le cadran. En attendant, je ne quitte pas des yeux, à travers la vitre de la cabine, le gros homme du comptoir.

Une voix empâtée de sommeil fait :

— Allô ?

— Puis-je parler à Sam Benn ?

— C'est lui-même qui est à l'appareil. Que désirez-vous ?

— Le capitaine Bradley m'a dit de vous appeler. J'ai tous les poulets de la ville à mes trousses et il faut que je trouve une planque. Tout de suite.

L'homme à l'autre bout du fil soupire.

— Bon. Si le capitaine Bradley l'a dit, je n'ai qu'à obtempérer. Où êtes-vous ?

— Dans un bistrot de Sherratt Street.

— Vous savez où j'habite ?

— Non. Je marche au hasard, en essayant d'éviter les flics en cours de route.

L'homme grommelle.

— Ça veut dire qu'il faut que je me dérange pour venir vous prendre, hein ?

— Ce serait chouette.

— Ouais. Peut-être pour vous, mais pas pour moi. Enfin, c'est d'accord. Ce que j'en fais tout de même des folies pour le capitaine Bradley ! Restez où vous êtes. J'y serai dans une demi-heure ; peut-être avant.

— Merci.

Il a raccroché. J'en fais autant. Au moment où je me retourne pour ouvrir la porte de la cabine, je vois une ombre traverser le rectangle lumineux du trottoir. Un instant après, la porte s'ouvre et deux grands gaillards entrent. Ils s'approchent d'un pas lourd vers le taulier qui lève la tête. Il se redresse lentement et pose sur le comptoir deux grandes mains velues. Son visage ne bouge pas. À travers la vitre de la cabine téléphonique, j'entends faiblement l'un des hommes dire :

— Police. Nous recherchons un type. Est-ce que quelqu'un est entré ici ?

Je sens une sueur froide me couler sur la figure et je me fais tout petit dans l'obscurité de la cabine.

— Non, personne n'est entré depuis deux heures, assure le gros toujours sans broncher.

— Vous êtes sûr ?

— Puisque j'vous dis, lance le taulier sèchement.

Il glisse une cigarette entre ses lèvres et se tâte pour trouver des allumettes. Le policier qui a parlé se penche en avant et lui arrache la cigarette du bec tout en lui pinçant la joue entre deux doigts.

— On ne fume pas quand on me cause, punaise ! jappe-t-il. (Le gros se raidit, ses yeux profondément

enfonceés étincellent, mais il ne parle ni ne bouge.) Le type en question est grand, brun, dans les trente-trois, trente-quatre ans, poursuit le policier. Il porte un complet gris foncé et un feutre assorti. Si tu le repères, téléphone à la police. T'as pigé ?

— Oui, fait l'autre toujours impavide.

— Tu ferais bien d'avoir pigé, en tout cas !

Les deux policiers sortent, laissant la porte ouverte. Ils redescendent la rue. Le taulier sort de derrière son comptoir, va sur le seuil de la porte et contemple la rue. Puis il referme la porte et retourne à son comptoir. Il ne jette pas un coup d'œil dans ma direction. Je sors mon mouchoir et j'essuie la sueur de ma figure, puis j'ouvre la porte de la cabine et j'apparais.

Le gros dit :

— Ils risquent de revenir. Il y a un flic au coin de la rue. Entrez là.

Il me montre du pouce une porte à côté de la cabine.

— Merci.

Je pénètre dans un petit salon aux meubles confortables mais plutôt miteux.

Un gros chat noir dort dans un fauteuil. Il ouvre les yeux, décide que je ne suis pas méchant et se rendort. Je sors mon paquet de cigarettes, j'en allume une et je m'en mets plein les poumons. Mes genoux tremblent comme si je venais de gagner un marathon et ma respiration est pénible. Le gros type entre avec une tasse de café qu'il pose sur la table. Il ouvre un tiroir et sort une bouteille de Haig.

— Vous avez des copains ? demande-t-il en poussant la bouteille vers moi.

— Quelqu'un doit venir me prendre. Merci d'avoir fait ça.

— De rien. Même si ça devait me coûter cher, je m'en voudrais d'aider la police de la ville. (Il se dirige vers la porte.) Vous serez bien, ici. Restez-y.

Il sort.

Je verse une bonne rasade de whisky dans le café et je le bois. Je me sens mieux. Je m'assieds. C'est mon premier moment de calme depuis que j'ai découvert le cadavre d'Hartley. Et pourtant mon esprit est encore trop troublé par mes propres tribulations pour que je puisse essayer de penser aux mobiles du crime. Je me rappelle ses derniers mots : « J'ai une hypothèse qui pourrait vous intéresser. »

Il savait que je cherchais des renseignements sur Fay Benson. Très vraisemblablement l'hypothèse en question avait un rapport avec elle. Avait-il été tué à cause de cette hypothèse ? À moins que l'assassin se soit trouvé près de lui au moment où il me téléphonait, comment cet assassin avait-il pu savoir qu'Hartley allait parler ? Ce devait être quelqu'un que le peintre connaissait.

Je sors le .38 de ma poche et je l'examine. Cet engin est neuf ou alors on l'a soigneusement entretenu. Son numéro de série est 3. 347. 896. Je sors le magasin. Deux coups seulement ont été tirés. L'assassin doit être un tireur de première classe ; sinon le meurtre a été accompli à bout portant.

Creed se fera un plaisir de tirer de cette arme

tous les renseignements possibles. Dès que je le pourrai, je le lui enverrai. Je remets le pistolet, soigneusement enveloppé de mon mouchoir, dans la poche de mon veston.

Et maintenant, que vais-je faire ?

La solution du problème du kidnapping et de l'assassinat de Fay Benson doit être trouvée à Tampa City : j'en suis certain. Mais, d'heure en heure, j'ai de plus en plus de risques de me faire arrêter. Je suis à présent le suspect n° 1, du fait de l'assassinat d'Hartley et, à moins que je ne découvre le meurtrier, il n'y a plus une seule ville des États-Unis où je puisse être en sécurité.

Cette pensée me donne des sueurs froides. Il semble que, quoi qu'il arrive, je doive rester à Tampa City. Et si je veux avoir quelque liberté de mouvement, il va falloir que j'imagine un déguisement. En teignant mes cheveux et en changeant de vêtements, j'y arriverai peut-être. Tampa City regorge de visiteurs. Je pourrai peut-être parvenir à me perdre dans la foule.

J'en suis encore à échafauder des plans quand le gros type passe la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Benn est là ; il vous demande. Ça va ?

Je me lève.

— Je crois bien. Voulez-vous lui dire d'entrer ?

Le gros fait oui et sort. Un instant après, Sam Benn entre. C'est un petit homme, tout menu, avec une masse de cheveux gris fer, un visage pointu et des yeux creux, dénués d'expression. Il porte un blouson de cuir, bouclé jusqu'au menton par une

fermeture éclair et un pantalon de flanelle gris sale. Il s'avance et me donne une poignée de main.

— Ça chauffe donc tant que ça ? dit-il. Où en est le thermomètre ?

— On m'a surpris dans une maison avec deux hommes assassinés. La police est convaincue que c'est moi qui ai fait le coup.

Benn fait une grimace.

— Pas mal. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? Que je vous sorte de la ville ?

— Non. Je veux un endroit sûr où je puisse opérer. Il faut que je découvre l'assassin si je veux sauver ma peau.

— Vous avez des visions, mon vieux. Il vaut mieux quitter la ville.

— Pas avant un jour ou deux. Le capitaine Bradley m'a dit que vous vous chargeriez de moi. Vous ne pouvez pas ?

— Oh ! si. Que ne ferais-je pas pour lui ! (Benn sourit.) Je vais vous planquer pendant quelque temps, mais pas trop longtemps. Ça me causerait des ennuis. Écoutez-moi bien. Ma voiture stationne au bout de la rue. Je vais aller la chercher et je passerai devant la porte lentement. Groslard vous fera signe quand ce sera le moment. La portière sera ouverte. Sautez dedans. D'accord ?

— D'accord.

CHAPITRE XII

I

Il est plus de onze heures lorsque je me tire de la couchette où j'ai dormi, dans la fameuse planque de Sam Benn, et je vais me débarbouiller au lavabo.

Cette planque n'a rien d'une installation de fortune. Elle a l'air d'avoir été conçue dans un dessein bien précis et je me demande quelle a été son histoire. Aménagée sous le bar, elle est construite en béton et acier. On y entre par une ouverture habilement dissimulée et, par-dessus le marché, il y a une sortie de secours qui mène à une ruelle, derrière le bar ; la glacière est pleine de provisions, une radio, un poste de télévision, un téléphone, une table, trois fauteuils et un bel assortiment d'alcools complètent l'équipement de cette remarquable cachette. Tout en me rasant, j'écoute sur les ondes courtes de la radio les appels de la police ; mais il n'y est pas question de moi. Benn entre au moment où j'essuie mon rasoir. Il porte deux colis enveloppés de papier brun qu'il dépose sur la table.

De ses poches il tire encore quatre petits paquets et un journal plié.

— J'espère que je n'ai rien oublié ? dit-il en errant à la recherche d'une prise de courant pour la bouilloire électrique.

Je déplie le journal. Le double meurtre bénéficie d'un bel étalage à la une. Le lieutenant Carson a déclaré que la police avait entre les mains maints indices intéressants et qu'elle désirait interroger un homme grand, brun, bien bâti, portant un complet gris foncé et un chapeau assorti. Ce témoin pourrait, à son avis, être en mesure de lui donner des informations susceptibles de résoudre le mystère des deux assassinats. On ne mentionne pas mon nom et je suis étonné du vague du signalement.

— C'est vous ? demande Benn en mettant deux œufs à bouillir dans une casserole.

— Oui.

Je lui prends des mains le flacon de teinture qu'il me tend par-dessus le lavabo et commence à donner à mes cheveux un ton plus foncé. Lorsqu'il a fait le café, mis le pain grillé et sorti les œufs à la coque, j'ai fini. La teinte plus sombre de ma chevelure me change déjà. Il m'a apporté aussi un bout de crêpe noir et un petit flacon de colle mais, avant de me fabriquer une moustache, je vais prendre mon petit déjeuner.

Benn s'accote au mur, une cigarette entre les doigts, et me regarde manger.

— Il y a longtemps que vous connaissez le capitaine Bradley ? fais-je en décapitant un œuf.

— Douze ans. Il était mon chef pendant la

guerre. Il m'a sauvé la vie deux fois ; il a su m'éviter le conseil de guerre et m'a octroyé trois semaines de permission quand ma femme était mourante, à un moment où le général avait suspendu toutes les permissions, répond Benn en fixant le bout incandescent de sa cigarette. Je me ferais couper le bras droit pour lui, si ça pouvait lui être utile.

— Elle est formidable, votre planque !

Il sourit.

— N'allez pas en conclure des choses, mon vieux. Elle était déjà installée comme ça quand j'ai acheté la boîte. C'est une cachette où Al Capone stockait ses alcools. De temps en temps, il arrive que quelqu'un ait besoin de se mettre au frais, alors il descend là-dedans. Tant que le capitaine Bradley a dirigé la police, la planque est restée fermée, mais à présent, avec cette bande de pourris, j'essaie de rendre service quand je peux. (Il tire sur sa cigarette.) Ça va vous coûter vingt dollars par jour. Je mets de l'argent à gauche pour un voyage en Europe ; sans quoi, je ne vous demanderais rien.

Je lui souris.

— C'est normal. Mettons même trente dollars. Mes frais me sont remboursés.

Il soupire avec envie.

— Mon rêve de toujours ! Tant que vous resterez ici, vous n'aurez pas à vous faire de mouron.

Je décapite mon second œuf.

— Ne vous en faites pas pour moi.

Il prend une bouteille de bière, arrache la cap-

sule avec les dents, puis s'assied en serrant la bouteille contre son cœur.

— Servez-vous du téléphone. Je suis seul à y répondre.

— Avez-vous quelqu'un qui puisse me servir de messenger ? J'ai un paquet à envoyer à Welden.

— Il y a bien le garçon de salle, mais il pourrait bavarder. Peut-on mettre ce paquet à la poste ?

— Il faudrait qu'il arrive aujourd'hui.

— La poste est encore ce qu'il y aurait de plus sûr.

— Bon. Maintenant, pouvez-vous m'avoir du papier pour écrire ? En quantité.

— Il y en a dans le tiroir de la table.

— Parfait. Je pense que c'est tout pour l'instant.

Il absorbe une longue gorgée de bière, soupire, s'essuie la bouche du revers de la main et se lève.

— Vous avez des tas de provisions. Servez-vous. Je redescendrai.

Je sors mon portefeuille, fais le compte de ce qui me reste et lui tends deux billets de cinquante dollars. Je lui ai déjà donné de l'argent pour tout ce qu'il m'a acheté et dès qu'il est sorti, en emportant le plateau, je défais les paquets et je passe le complet de sport marron qu'il a apporté. Il tombe bien, sans être trop élégant. Je peux me mêler à la foule sans attirer l'attention.

Je passe une demi-heure à me fabriquer une moustache. Poil par poil. Une fois taillée, on dirait une vraie. Avec le nouveau complet, les cheveux plus sombres et cette moustache, je crois que

Bernie lui-même ne me reconnaîtrait pas. J'ai déjà du mal moi-même !

J'emballer le .38 automatique, dont je camoufle la forme de mon mieux, puis je m'assieds près du téléphone et j'appelle la Direction de la police, à Welden. Je demande le capitaine Creed.

— Ici Sladen, dis-je quand il a décroché. J'ai un rapport et un flingue pour vous. Je voudrais que vous les receviez aujourd'hui. Pouvez-vous envoyer quelqu'un les prendre ?

— Ça peut se faire, répond Creed. Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'Hartley ? Qui est-ce qui l'a ratatiné ?

— Vos petits copains de Tampa City croient que c'est moi. C'est mon signalement qui a paru dans les journaux. Actuellement, on me recherche. En attendant que j'aie pu remettre les choses au point, j'ai décidé d'entrer dans la clandestinité. Vous trouverez les détails dans le rapport. Ce .38 est l'arme du meurtre. Je voudrais que vous fassiez relever les empreintes et que vous recherchiez à qui il appartient. J'ai déposé tout ça entre les mains de Sam Benn qui tient un bar dans Maddox Street. Envoyez quelqu'un de toute urgence.

— Comment vous ont-ils impliqué dans cet assassinat ? demande Creed avec brusquerie.

— J'étais là, quelques minutes après le moment où ça s'est passé. Lassiter m'a surpris en train de fureter. J'ai pu m'échapper.

— Écoutez, Sladen, si on vous recherche...

— Je sais, je sais. Je n'appelle pas au secours. Je saurai bien me débrouiller tout seul. Faites exa-

miner l'arme. C'est tout ce que je demande. Je vous rappellerai. À bientôt !

Je raccroche et passe l'heure qui suit à rédiger un rapport complet sur la situation à ce jour. Benn entre au moment où je mets le document sous enveloppe. Il s'arrête pile.

— Ça alors, comme changement de décor, ça se pose là ! Je ne vous aurais pas reconnu. Plus besoin de vous en faire, à présent. Il n'y a pas un flic en ville qui serait fichu de vous repérer.

— Pas trop mal pour un amateur, hein ? dis-je en tripotant ma moustache. Je crois que ça ira. Je me suis arrangé avec quelqu'un pour faire prendre le paquet et la lettre. C'est un type de la police de Welden et je lui ai dit que vous les lui remettrez en personne. D'accord ?

— Entendu. (Il prend la lettre et le paquet.) On dirait un revolver.

— C'en est un. (Je me balance sur ma chaise et je poursuis.) Vous êtes à Tampa City depuis longtemps ?

— Depuis la guerre.

— Alors vous devez connaître pas mal de personnalités.

— Quelques-unes.

Je sors la photo de Fay Benson et je la lui montre.

— Vous avez déjà vu cette tête-là ?

Il examine la photo et secoue la tête.

— Je ne crois pas. Ces filles se ressemblent toutes, mais celle-là, je ne la remets pas.

Je range la photo dans mon portefeuille.

— Vous savez quelque chose sur Cornelia van Blake.

Son visage se durcit.

— C'est elle qui a fait virer le capitaine Bradley de la police. Je la connais. Qu'est-ce qu'elle est pour vous ?

— Je n'en sais rien, mais j'ai dans l'idée qu'elle est à l'origine de toutes mes tribulations.

— Elle est copain comme cochon avec les poulets de Doonan. Si vous êtes mal avec elle, prenez garde. Lassiter émarge à son budget.

— Est-ce vrai ? Comment le savez-vous ?

— Un barman entend bien des choses. Lassiter a beau n'être que sergent dans la police, il a beaucoup d'influence. On a n'importe quoi pour du pèze dans cette ville et Lassiter a du pèze. Vous devriez voir sa Packard et sa maison !

— Vous croyez que c'est elle qui casque ?

— C'est ce qu'on dit. Je parierais bien qu'il sera lieutenant l'an prochain et capitaine l'année d'après.

— Pourquoi ?

Sam découvre ses dents dans un sourire sans gaieté.

— Elle n'est pas femme à les lâcher pour rien. Il l'a bien gagné, son fric !

— Bradley pense qu'elle a tué son mari. Et vous ?

— Je n'en sais rien mais ce que je sais, c'est que, deux jours après le meurtre, Lassiter s'est payé sa Packard.

— On dit que c'est Ted Dillon qui a fait le coup. Vous avez eu l'occasion de rencontrer Dillon ?

— Est-ce que vous êtes en train de déterrer cette affaire ? demande Benn en s'asseyant sur le bras d'un fauteuil.

— Elle se rattache peut-être à un autre crime sur lequel j'enquête. Vous avez eu l'occasion de rencontrer Dillon ?

— Nous avons servi dans le même bataillon pendant la guerre. C'était mon copain. Il n'a pas tué van Blake.

— Qu'est-il devenu ?

Benn hausse les épaules.

— On lui a réglé son compte. Quand on fait le projet de tuer un type aussi riche et aussi influent que van Blake, il est sage de choisir un bouc émissaire. C'est ce qui s'est passé pour Ted.

— Que vient faire Hamilton Royce dans tout cela ?

Benn a l'air tout déconcerté.

— Est-ce qu'il a quelque chose à y faire ? Je ne savais pas ça.

— Bradley pense que c'est Royce qui a monté le meurtre, à l'instigation de Mme van Blake. Le club aurait servi de rétribution.

— C'est une idée, mais moi je n'en sais rien. Une boîte aussi chic que La Pomme d'Or ne relève pas de ma compétence. Pourquoi ne pas parler à l'ex-bonne amie de Royce ? Elle m'a l'air d'être toute disposée à lui faire un coup en vache, si elle est sûre de ne pas écopier par la suite. À l'époque où

van Blake a été assassiné, Royce et elle ont été en pétard. Il l'a flanquée à la porte.

— Qui est-ce ? Où peut-on la trouver ?

— Elle s'appelle Lydia Forrest. Elle travaille au Hey-Day Club, sur Tampa Boulevard. (Il se lève.) Quand j'aurai plus de temps et que vous aurez envie de me parler, ne vous gênez pas, ça m'intéresse. Dillon était mon copain.

— Entendu.

Il prend la lettre et le paquet. Quand il est sorti, je vais au téléphone et j'appelle Bernie à New York.

Après une assez longue attente, je l'obtiens.

— Comment va la vie, vieille noix ? demande-t-il. Moi trouver temps long.

— Moi, je me débrouille fort bien sans toi. Il serait d'ailleurs temps que tu travailles un peu, pour changer.

— Je sentais ça venir, remarque Bernie. Le papier prend forme. Fayette lui-même considère que c'est un petit chef-d'œuvre. Donne-moi encore quinze jours et...

— Quinze jours... mon œil ! Tu vas partir pour un long voyage. Tu vas aller à Paris.

— Paris ? (Il glapit.) Ah, la vache ! Ça, c'est une nouvelle du tonnerre. Tu crois que Fayette marchera ?

— Oui, quand il aura lu le rapport que je lui envoie. Je voudrais que tu enquêtes sur les faits et gestes de Cornelia van Blake au moment où elle y est allée. Je t'envoie tous les tuyaux. Emporte une

photo de Fay Benson et montre-la dans les hôtels dont je te donnerai les noms.

— Elle était donc allée à Paris, en fin de compte ?

— Je n'en sais rien. Tu verras ça. Enquête sur Joan Nichols aussi.

— Dis donc, ça va être un travail épuisant ! proteste Bernie. À Paris, il y a bien autre chose à faire qu'à travailler.

— Tu n'es qu'un dégueulasse et un traîne-patins. Je suis ici dans une de ces mélasses ! Les flics croient que j'ai descendu deux bonshommes et ils me recherchent. Ce sont des gars particulièrement mauvais et si tu ne me donnes pas ce que je veux, j'irai à Paris moi-même et je te céderai ma place ici.

— Te fâche pas ! s'empresse de dire Bernie. Je te donnerai tout ce que tu voudras. Tu n'as qu'à parler.

II

Je sors de mon abri vers neuf heures trente, par la porte de secours. Il fait nuit noire et sans lune, avec une petite bruine dans l'air. L'obscurité me donne un sentiment de sécurité. Je suis heureux de pouvoir me dégourdir les jambes. Le rapport que j'ai rédigé pour Fayette est aussi complet que possible et il m'a pris près de quatre heures. À coucher tout cela sur le papier, je me suis éclairci les idées sur plusieurs points.

Il m'apparaît que, si je peux découvrir pourquoi Lennox Hartley a été tué, je trouverai une solution à la plupart de mes problèmes. J'ai eu le temps de récapituler les événements de la veille et je me rappelle la réaction de Cornelia quand j'ai remarqué son portrait par Hartley. Je me souviens aussi de sa réaction quand je lui ai montré la photo de Fay Benson. Fay a posé pour Hartley. Il doit y avoir quelque part un lien entre eux trois. Je pense soudain que l'amie de Fay, Irène Jarrard, doit pouvoir m'aider à découvrir ce lien. Peut-être Fay lui a-t-elle dit quelque chose qui me mettra sur la voie. Je me promets de lui parler à la première occasion.

Hamilton Royce est, lui aussi, un élément flottant qu'il s'agit de rattacher à l'ensemble. Si son ex-bonne amie était, par hasard, disposée à parler, c'est encore à elle que je ferais mieux de m'adresser ce soir.

Le Hey-Day Club est éclairé d'un néon tapageur. L'entrée mène, par un escalier abrupt, dans une de ces caves étouffantes qui ne coûtent pas cher de location et attirent les touristes.

Au bas de l'escalier, le « videur » attaché à l'établissement, m'inscrit moyennant trois dollars qui me donnent droit à l'entrée et à une carte de membre temporaire. Il se désintéresse de moi aussitôt.

Je soulève le rideau qui dissimule l'accès du bar et de la piste de danse et je me fraie un chemin à travers la fumée de tabac et les tables très rapprochées.

Il n'y a pas plus de vingt personnes dans le club : pour la plupart, des demoiselles trop fardées et mal fringuées à l'affût d'un client. Je sens leurs yeux qui me perforent tandis que je m'approche du bar.

Le barman à face de rat m'adresse un petit salut, me dévisage et ne semble pas très bien savoir quoi faire de moi.

Je commande un whisky sec.

— Si vous voulez de la compagnie, me dit-il en posant le verre de whisky devant moi, vous n'avez qu'à sourire à une de ces souris et elle se fera un plaisir de venir vous rejoindre, quitte à se faire écraser les pieds.

— Est-ce que Lydia Forrest est parmi elles ? (Je tends la main pour prendre mon whisky.) À moins qu'elle fasse partie des attractions ?

Le barman passe sur ses lèvres minces une langue chargée. Ses yeux prennent une expression somnolente.

— Vous voulez voir Miss Forrest ?

— Oui, c'est ce que j'ai dit.

— Vous êtes un ami à elle ?

Je sens s'élever, entre lui et moi, une muraille d'hostilité.

Je me penche au-dessus du bar et je lui fais un grand sourire.

— Si vous voulez savoir, je suis un ami d'un ami à elle dis-je avec suavité. Elle est ici ?

— Non, et si vous voulez un bon tuyau, laissez tomber. Elle a des copains très susceptibles et qui n'aiment pas qu'on la demande.

— Sans blague ! fais-je en secouant la tête. (Je bois mon whisky et repousse le verre dans sa direction.) N'ayez pas peur, il n'y aura pas de salades. J'ai des filles autant que je veux et n'ai pas besoin de chasser sur les terres des autres. On m'a chargé d'une commission pour elle, et c'est tout !

Il remplit mon verre et se détend un peu.

— Il y a des tas de mecs qui viennent ici lui casser les pieds, ajoute-t-il, mais si c'est seulement pour une commission...

— Mais oui, mon vieux. Où est-ce que je peux la trouver ?

Il prend mon argent et accepte le dollar de pourboire.

— Son numéro passe dans une demi-heure. Attendez ici, monsieur.

Je sors encore quatre des dollars de Fayette et je les montre au barman.

— Si je dois rester encore une demi-heure dans cette atmosphère, vous serez obligé de m'en sortir dans un poumon d'acier. Est-ce que je peux aller la trouver dans sa loge ?

Il se gratte l'oreille droite tout en examinant les quatre billets.

— Je crois que oui, dit-il finalement. Deuxième porte près de l'orchestre. Tâchez de ne pas trop vous faire remarquer.

Il ramasse les quatre billets avec l'aisance d'un aspirateur. Je transporte mon verre à une table près de l'orchestre, m'assieds et fume une cigarette.

Mon whisky achevé, je me lève et m'avance

nonchalamment vers la deuxième porte près de l'orchestre. Je l'ouvre et je pénètre dans un couloir. Au bout du couloir, il y a deux portes : sur l'une d'elles, une étoile. Je frappe et j'attends.

Une voix de contralto me dit d'entrer.

Je pousse la porte.

La fille assise devant un miroir à trois faces est blonde et porte une robe très décolletée, écarlate et noir. Une cigarette plate, de tabac turc, est prise entre ses lèvres éclatantes.

Elle hausse les sourcils et demande :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Miss Forrest ?

— Oui.

— Je m'appelle Low. (J'ai emprunté le nom de Bernie. J'entre plus avant dans la pièce et je referme la porte.) Pouvez-vous m'accorder une minute ?

— À quel sujet ?

Elle pivote sur sa chaise, pose un bras mince sur le dossier et m'examine d'un regard indifférent.

— Vous et moi avons certaines choses en commun, Miss Forrest. Je mène une enquête sur Hamilton Royce.

— Pourquoi ? demande-t-elle.

— C'est une longue histoire : pour être bref, il s'agit, dans une certaine mesure, de la disparition d'une jeune femme. Je suis à la recherche de renseignements et je suis habilité pour les payer un bon prix.

— Quelle jeune femme ?

— Fay Benson ou Frances Bennett. Peut-être avez-vous entendu parler d'elle ?

Ses lèvres charnues se pincent.

— Qui êtes-vous ? Un détective ?

— Un enquêteur privé.

— Pour le compte de qui travaillez-vous ?

— Pour le compte de quelqu'un qui possède beaucoup d'argent et ne regarde pas à la dépense.

Elle pose sa cigarette et se retourne pour se contempler dans le miroir.

— Impossible de parler ici, dit-elle. (Elle prend alors un peigne qu'elle passe dans ses fins cheveux de soie.) J'ai un domicile : Lincoln Drive, 246 C°. J'y serai tout de suite après une heure du matin.

— Moi aussi.

J'entends une porte s'ouvrir au bout du couloir. Elle a entendu aussi, à en juger par la façon dont elle pose son peigne sur la table et par l'altération de ses traits.

On frappe à la porte et elle se tourne vers moi. Il y a de la frayeur dans ses yeux.

— Vous faites erreur, monsieur, je ne connais personne du nom de Morgan... s'écrie-t-elle d'une voix aiguë au moment même où la porte s'ouvre.

C'est le videur de l'entrée. Il me regarde.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demande-t-il d'une voix rauque.

— Ça vous regarde ?

— Mets-le à la porte, Sam ! ordonne Lydia, haletante. Il me casse les pieds.

Le costaud déploie une main monumentale et m'attrape par le devant de mon veston. Je résiste

à la tentation de lui allonger mon poing dans la mâchoire. Il est là, tout prêt à encaisser, mais je lis l'inquiétude dans les yeux de Lydia. Elle m'a attribué le rôle d'un admirateur et je dois m'y tenir.

— C'est bon, je m'en vais, fais-je, je n'ai pas envie d'avoir des ennuis.

— Tu n'en as peut-être pas envie, mon salaud, mais tu vas en avoir quand même ! annonce le balèze.

Il me catapulte hors de la loge, me bouscule tout le long du couloir, en me bourrant les côtes, ouvre la porte de la rue et me balance dans la nuit.

— Si tu ramènes encore ta sale gueule ici, je t'aplatis et je te fous dans la pâtée de mon clebs ! ajoute-t-il en me donnant une poussée qui m'envoie valdinguer sur le trottoir.

Je reprends l'équilibre, rajuste mon veston et souris. Je ne me mets pas souvent en colère mais, à présent, je ne peux plus y tenir, il faut que ça parte.

— T'es tout seul ? je lui demande en avançant le menton.

La tentation est trop forte. Il me décoche un gauche qui part du plancher, aussi lent, aussi violent que jamais videur ait lancé. J'esquive et laisse son poing glisser à côté de ma figure ; puis, faisant un pas en avant, je lui envoie un direct du droit sur le coin de la mâchoire qui me fait vibrer jusqu'aux talons. Il pousse un grognement sourd ; ses yeux se révulsent et il s'étale sur le trottoir.

III

J'ai deux heures et demie à tuer ; je retourne au bar de Benn. Il va se mettre au lit, mais descend dans mon abri où je l'ai appelé par téléphone.

Il a repéré mes phalanges éraflées mais il ne pose pas de questions.

— Je voudrais une auto, dis-je ; connaissez-vous quelqu'un qui puisse m'en louer une à cette heure ?

— Prenez la mienne. Le garage est au bout de la ruelle. (Il jette les clés sur la table.) C'est une Lincoln 1943 mais je la soigne et elle marche.

— Merci. (Je mets les clés dans ma poche.) Autre chose. Où se trouve Lincoln Drive ?

— Vous connaissez la maison du capitaine Bradley ? C'est la deuxième rue après. (Il étouffe un bâillement.) Si vous n'avez plus rien à me demander, je vais me coucher. Demain, comme tous les jours, il faut que je travaille pour gagner ma croûte.

Je le remercie et, quand il est parti, je tourne le bouton de la radio et j'écoute les derniers accords d'un enregistrement du quatrième concerto pour piano de Beethoven.

Vers minuit quarante-cinq, je quitte mon refuge et, prenant l'auto de Benn, me dirige vers Lincoln Drive.

La maison du capitaine Bradley, au moment où je passe devant, est plongée dans l'obscurité. Je suis tenté de sonner pour le tenir au courant de la situation, mais je n'ai pas le temps ; d'ailleurs,

d'après l'apparence de la maison, il doit être au lit. Je laisse l'auto à l'entrée de Lincoln Drive et je vais à pied jusqu'à l'immeuble où habite Lydia. Son appartement est au rez-de-chaussée, par derrière. J'appuie sur le bouton de la sonnette en me demandant si elle est déjà chez elle.

J'entends quelqu'un qui vient m'ouvrir. Elle est rentrée. La porte tourne sur ses gonds et j'éprouve le plus grand choc de ma vie.

Juan Ortez se tient sur le seuil, un Colt .45 dans la main droite et une lueur mauvaise dans les yeux.

— Ne bougez pas les mains et entrez. Un seul geste et je tire.

Il s'efface pour me laisser passer. Je pénètre dans une grande pièce ornée de rideaux gais, de profonds fauteuils, d'une table agrémentée d'une coupe pleine de roses ; dans un coin, un poste de radio en noyer ciré fait entendre, en sourdine, un air de swing. Lydia est sur le canapé. Elle ne me regarde pas. Son visage est blanc comme neige, à part trois marques rouges sur la joue droite. Quelqu'un — Juan très probablement — l'a giflée.

— Le dos au mur ! ordonne Juan.

Il ne semble pas me reconnaître. Je m'exécute en essayant d'avoir l'air plus effrayé que je ne le suis réellement.

— C'est un malentendu... fais-je en bafouillant.

— Ta gueule ! hurle-t-il.

Il fait quelques pas en arrière de façon à pouvoir nous surveiller tous les deux à la fois.

— Mais enfin, écoute-moi ! s'écrie Lydia. Ce

type est entré, je ne sais comment, dans ma loge ce soir. Je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam. Sam l'a fichu à la porte. Il a dû me suivre jusqu'ici.

— Tu lui as donné ton adresse, rétorque Juan avec douceur. Sam t'a entendue.

— Sam est un menteur, tu le sais bien, réplique Lydia au comble de l'exaspération. Il essaie toujours de me faire avoir des ennuis. Je ne lui ai pas donné mon adresse.

Juan lève les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Rien. (Je fais de mon mieux pour avoir l'air d'un pauvre type complètement terrorisé.) En tout cas, maintenant, c'est foutu. Comment pouvais-je deviner qu'elle ne serait pas seule ? J'avais pensé que, si je pouvais lui parler, j'aurais peut-être ma petite chance.

— Ah ! oui ? Alors, vous n'êtes venu que pour lui faire du baratin !

— Je voulais seulement essayer... dis-je d'un ton lamentable.

Il regarde Lydia, puis moi. Il n'a pas l'air très fixé. Lydia se relève et s'écrie :

— Tu commences à m'enquiquiner, toi, avec toutes tes salades. Allez, Juan, fous-moi ce veau-là à la porte et débarrasse-moi le plancher, toi aussi. J'ai envie de dormir !

Elle va à la table, se verse une copieuse ration de whisky dans un verre qu'elle garde à la main.

— Toi, ne la ramène pas ! hurle Juan. Vous mentez tous les deux. Je saurai bien découvrir qui c'est !

Elle hausse les épaules, s'éloigne de la table et s'avance tout près de Juan. Je devine son intention et fais deux pas vers la porte.

— Arrêtez ! s'exclame Juan.

Au moment où il lève son revolver pour le braquer sur moi, Lydia lui jette son whisky à la tête et lui tord le poignet des deux mains, détournant ainsi le canon du revolver. Elle pose le doigt sur la détente pour qu'il ne puisse tirer. Je traverse la pièce en deux bonds et assène un direct dans la mâchoire de Juan. Sa tête se décroche en arrière et, au moment où il tombe, je le frappe une seconde fois.

Lydia se redresse, le revolver à la main, un éclat fiévreux dans le regard ; elle contemple Juan étendu. Je m'avance pour lui prendre le revolver ; ses doigts sont flasques, sans force. Elle a un petit frisson et, d'un pas incertain, va s'asseoir dans un fauteuil.

— Je n'aurais jamais dû faire ça, murmure-t-elle d'une toute petite voix. Je n'aurais jamais dû faire ça !

— Le gars ne va pas rester tranquille bien longtemps. Vous avez des choses à me raconter. Je peux vous emmener dans un endroit où personne ne viendra vous chercher. Vous voulez venir ?

— Je n'ai pas le choix, maintenant, dit-elle ; après un coup pareil !

— Allez faire vos bagages. Je vais m'occuper de lui.

Elle se lève et se rend, lentement, dans l'autre pièce. Tandis qu'elle empile ses vêtements dans

deux valises, je ligote Juan et le bâillonne rapidement.

Au bout d'une vingtaine de minutes, Lydia sort de sa chambre. Elle porte un tailleur gris foncé et un manteau de fourrure sur le bras. Ses traits sont tirés et son visage est blême. Elle jette un coup d'œil rapide à Juan et son regard se dérobe.

— Fichons le camp, dit-elle. À San Francisco. J'y ai des amis.

Je vais prendre les deux valises dans sa chambre. Quand je retourne dans le salon, Juan pousse un gémissement étouffé et commence à se débattre.

— Ce ne sera pas grave. Venez.

Ce disant, je pose les valises, j'ouvre la porte et m'engage dans le couloir. À l'autre bout, je peux voir la porte d'entrée. La silhouette d'un homme se dessine à travers la vitre. Un homme petit, trapu, aux épaules larges comme une maison. Je rentre rapidement dans le salon en faisant signe à Lydia de rester où elle est. Mon signe d'avertissement lui coupe le souffle. Avec précaution, je regarde dans le couloir. La porte d'entrée s'ouvre. Rapidement, je referme la porte de l'appartement de Lydia.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchote-t-elle.

— Il y a un gars dans le couloir.

Doucement, je donne un tour de clé à la serrure et j'attends, l'oreille aux aguets. J'entends des pas étouffés dans le couloir. On s'arrête à la porte. Je vois la poignée se soulever. Lydia recule. Son visage est terreux. Elle étouffe un cri.

Dans le silence de la pièce, le poing qui frappe à la porte fait un bruit assourdissant.

CHAPITRE XIII

I

Je recule de quelques pas cependant que les coups redoublent. Lydia, d'une voix aussi ténue que le bruissement des feuilles, me demande :

— Qui est-ce ?

— Je ne sais pas. C'est un homme petit et massif...

Ses yeux se dilatent.

— C'est Borg. Il n'est certainement pas seul. (Elle jette autour d'elle un regard de bête traquée.) Ne le laissez pas entrer.

Le bouton de la porte tourne, l'homme pèse de tout son poids sur le panneau qui craque. Je saisis le poignet de Lydia et la tire dans la chambre à coucher dont je ferme la porte à clé. Je lui murmure :

— Il va falloir abandonner vos valises. (Je vais ouvrir la fenêtre. Elle donne sur un bout de jardin semé d'ombres et de buissons.) Nous allons passer par là.

Elle me suit. Je la prends dans mes bras et je la balance dans le jardin où, d'un bond, je la rejoins.

— Mon auto est restée au coin de la rue. Par où pourrait-on y aller ?

— Venez, je vais vous montrer.

Elle descend la pelouse en courant, vers une barrière.

— Laissez-moi passer le premier.

Je sors le revolver de Juan, j'ouvre la barrière et me retrouve dans une ruelle déserte qui s'enfonce dans l'obscurité.

Je suis la ruelle d'un pas tranquille, avec Lydia sur mes talons. J'entends son souffle court et apeuré.

Au bout de la ruelle, une rue de traverse. À l'extrémité de cette rue, j'aperçois la lueur de mes feux de position. La chaussée paraît vide. Je prends le bras de Lydia et, tout en restant dans l'ombre, je me dirige vers l'auto.

— Qui est-ce, Borg ?

— Un truand à Royce. Ils ne me laisseront pas partir.

— Ils ne vous tiennent pas encore.

Nous arrivons près de la Lincoln.

J'ouvre la portière et me glisse sur le siège. J'appelle doucement : « Venez ! » Le moteur est en marche quand elle saute dans l'auto ; je démarre dès qu'elle ferme la portière.

Benn a beau avoir pris soin de la vieille Lincoln, à peine ai-je mis le pied sur l'accélérateur que je comprends que ce n'est pas avec cet engin-là que je vais battre des records. Cette voiture n'est pas

en état de tenir le coup si les truands de Royce se lancent à notre poursuite. Le rétroviseur reste sombre. Pas de phares inquiétants derrière moi. J'espère qu'ils ne se sont pas aperçus de notre fuite.

Je lance l'auto sur l'autoroute à la sortie de Tampa City et, graduellement, j'arrive à un petit quatre-vingts à l'heure. À cette vitesse le moteur commence à cogner. Je demande à Lydia, toujours tremblante :

— Que savez-vous de Frances Bennett ?

— Que lui est-il arrivé ? Où est-elle ?

Je lâche le morceau sans prendre de gants.

— Elle est morte. On l'a repêchée dans un étang à Welden. Royce a séjourné avec elle dans un hôtel de Welden. Elle travaillait là-bas, dans un cabaret. La nuit où elle a disparu, Royce a quitté la ville.

Lydia serre les poings.

— Alors, elle est morte ! Je l'avais pourtant prévenue, la petite idiote ! Elle ne voulait rien entendre. Je lui avais dit que Royce ne la supportait que parce que ça l'arrangeait, lui, pour ses combines. Il n'était pas homme à tomber amoureux d'une petite crétine comme elle ! Ah ! non, alors !

— Allez-y mollo. Commencez par le commencement. Qu'est-ce que Royce était pour vous ?

— Ce qu'il était pour moi ? Tout. Nous avions décidé de nous marier, répond-elle d'une voix neutre. (Moi, je ne la crois pas.) Nous étions heureux : il était fou de moi. Et puis, tout à coup, il m'a laissé tomber. Il est devenu distant, indifférent. Il ne cachait pas très bien son jeu, d'ailleurs. J'ai

d'abord cru que c'était à cause de la van Blake. Elle passait sa vie au club. Vous savez que le club appartenait à son mari ?

— Oui.

— Mais j'ai découvert que ce n'était pas elle. C'était cette Bennett. Royce et elle se rencontraient en cachette. Je les ai fait prendre en filature. Quand il était censé être au club, le matin, il était en train de se balader avec elle. Quand il me disait de rentrer chez moi parce qu'il avait affaire au club, il l'emmenait dîner chez Lodoni où personne ne les connaissait.

— C'était avant la mort de van Blake ?

Elle tourne la tête vers moi. À la faible lueur du tableau de bord, je vois des yeux remplis de larmes.

— Qu'est-ce que le meurtre de van Blake peut bien avoir à faire avec elle ?

— Je ne sais pas ; rien peut-être. J'essaie seulement de préciser la date.

— C'était juste avant : deux semaines...

— Vous dites qu'ils se rencontraient en cachette. Est-ce que personne ne se doutait de ce qui se passait ?

— Non. Je ne l'aurais jamais su si je ne m'étais pas assuré les services d'un détective.

— Mais pourquoi Royce se serait-il donné tant de mal pour le cacher ? Avait-il peur que vous ne lui fassiez des histoires ?

Elle rit. Son rire sonne désagréablement.

— Avec tous les truands qui veillent sur lui, il n'avait pas lieu d'avoir peur de qui que ce soit.

— Alors pourquoi tenir cette aventure secrète ?

— Je ne sais pas. J'ai essayé de comprendre mais je ne suis arrivée à rien. J'ai parlé à cette fille. Elle était folle de lui. Il n'y avait qu'à voir comment son stupide visage s'éclairait quand je prononçais son nom, mais elle niait être jamais sortie avec lui. J'ai été assez sotte pour lui dire que je les avais fait suivre. C'est la plus grande erreur que j'aie jamais commise. (Ses poings se serrent de nouveau et ses jointures en deviennent blanches.) Elle l'a raconté à Royce. Il est revenu à l'appartement et je lui ai dit que tout était fini entre nous. J'ai cru qu'il allait me tuer. Il m'a ordonné de faire mes paquets. J'étais trop effrayée pour dire un mot. Sans ça, je crois qu'il m'aurait tuée ! Il se tenait dans l'encadrement de la porte et me surveillait pendant que je bouclais mes valises. Quand j'ai été prête, il m'a pris les bras et m'a tenue ainsi tout en me parlant. J'en ai eu des bleus sur les bras pendant des semaines. Il m'a donné l'ordre de ne pas quitter la ville, de travailler au Hey-Day Club et de ne jamais parler de ses affaires. Il a dit que Juan serait mon geôlier. Si je parlais de lui à quiconque, si j'essayais de quitter la ville ou de le voir, Juan me supprimerait. Et on voyait bien qu'il ne rigolait pas en disant ça ! C'est ainsi que j'ai vécu depuis dix-huit mois. Je ne l'ai pas approché ; je ne lui ai pas dit un mot pendant tout ce temps-là. Il ne m'a rien donné ; pas un *cent* ! Et voyez ce que je viens de faire... S'ils me rattrapent, ils me tueront.

— Ils ne vous rattraperont pas, dis-je en poussant l'auto à quatre-vingt-quinze.

Le moteur fait un tel bruit que nous sommes obligés de nous hurler mutuellement dans les oreilles. Je conduis ainsi pendant une minute en songeant à tout ce que Lydia vient de me dire. Je ne suis pas beaucoup plus avancé qu'auparavant, à cela près que j'ai maintenant un témoin pour attester que Royce et Rutland sont une seule et même personne. Royce se trouve, de ce chef, mêlé de près à la disparition de Fay. C'est déjà quelque chose, mais je sais qu'il me reste beaucoup à apprendre. Je lui demande encore :

— Vous avez entendu parler d'un type qui se fait appeler Hank Flemming ?

— Non. Pourquoi ?

— Il joue aussi un rôle dans cette affaire. Peut-être l'avez-vous aperçu : un gars petit, trapu, avec une grosse figure ronde. La dernière fois que je l'ai vu, il portait un trench-coat sale et un feutre noir. Vous ne vous souvenez pas de quelqu'un qui corresponde à ce signalement ?

J'ai lancé ça au hasard mais je m'aperçois vite que j'ai mis dans le mille.

— Andrews l'a vu.

— Andrews ?

— C'est le détective que j'avais engagé. Il m'a décrit un homme exactement semblable à celui-là.

— Où l'avait-il rencontré ?

— Un soir, au restaurant Lodoni où Royce était allé avec la Bennett. Andrews a remarqué cet homme dans une auto devant le restaurant. Royce a fait passer la Bennett devant l'auto et, à ce moment-là, il s'est placé derrière la fille et il la

lui a montrée du doigt. Andrews disait qu'il avait eu comme l'impression que Royce l'avait bel et bien marquée ; sur le moment, je ne l'ai pas cru. Ce n'était pas un détective bien fameux. Il essayait toujours de m'extorquer de l'argent. J'ai pensé qu'il me racontait des boniments pour me montrer qu'il était à la hauteur.

Ainsi, je viens d'apprendre quelque chose. C'est Royce qui avait engagé Flemming pour assassiner Fay. Je suis sur le point de lui demander si Andrews a revu l'homme en question, lorsque mon regard accroche le rétroviseur. J'ai écouté avec un tel intérêt les propos de Lydia que j'en ai un peu oublié la menace d'une poursuite. Ce que j'aperçois dans le rétroviseur me fait sursauter. Deux grosses taches lumineuses flottent dans l'obscurité, derrière nous. Peut-être sont-ils à un kilomètre, mais ils avancent vite.

Lydia les a vues en même temps que moi. Elle reprend sa respiration au moment où j'appuie sur l'accélérateur.

II

L'autoroute à quatre voies est aussi droite qu'une règle à dessin et aussi noire qu'une cheminée. À une pénible moyenne de quatre-vingt-dix à l'heure, je sais que je n'ai nulle chance de semer mes poursuivants. Et les taches de lumière gagnent du terrain. Lydia, par-dessus son épaule, surveille la glace arrière, comme hypnotisée ; son

visage à la lueur du tableau de bord me paraît pâle, ses yeux fixes et terrorisés. Je lui donne un petit coup de genou et je crie pour dominer le bruit du moteur :

— Peut-on sortir de cette route ?

Non sans effort, elle reprend ses esprits.

— Il y a un croisement un peu plus loin.

J'éteins les phares. L'autre voiture est encore à cinq cents mètres de nous. Dans l'obscurité, je cherche un poteau indiquant un croisement. Il s'en faut de peu que je le laisse passer.

— Tout droit, maintenant ! crie Lydia en s'agrippant à mon bras.

— Attention !

J'appuie sur le frein à pied au moment où surgit le tournant. Les pneus protestent en grinçant. Lydia, les mains sur le tableau de bord, est projetée en avant, puis sur moi tandis que la Lincoln pivote, les roues arrière bloquées. L'auto tremble ; quand je desserre les freins, elle se soulève de côté. Nous avons pris une route tortueuse qui m'oblige à redescendre à un dangereux quarante à l'heure. Je me crispe sur mon volant pour ne pas tomber dans le fossé : pas facile de conduire sans phares sur une route toute en courbes et en méandres. Au bout de cinq ou six cents mètres, Lydia, l'œil toujours fixé sur la glace arrière dit, dans un souffle :

— Ils sont passés. Ils nous ont manqués.

— Où cette route mène-t-elle ?

Et je rallume mes phares en passant à cinquante à l'heure.

— À Glyne Bay. C'est une petite station balnéaire.

— Peut-on rejoindre de Glyne Bay la route de San Francisco ?

— Non. Cette route est la seule. Ils vont revenir sur leurs pas. (Elle se tord les mains comme une folle.) Ils vont bien s'apercevoir que nous avons pris ce tournant.

— Du calme. Nous allons balancer l'auto et nous planquer quelque part. Si je peux dénicher un téléphone, j'appellerai les policiers de Welden. Glyne Bay fait partie de leur secteur.

La route devient droite. Au loin, j'aperçois les lumières de Glyne Bay. J'accélère. Lydia me serre le bras plus fort.

— Les voilà !

Je regarde dans le rétroviseur. Derrière nous, sur la route en lacet, je vois flamboyer des phares.

J'accélère encore. Au maximum. La Lincoln bondit. Devant nous une inscription au néon : *À votre gauche, Glyne Beach Motel.*

J'éteins de nouveau mes phares et je lance mon auto sur la gauche. Je dégringole le long d'un petit chemin qui mène à un vaste parc d'autos où une cinquantaine de voitures sont déjà alignées sur deux rangées. Je serre mes freins, range ma Lincoln à côté d'une Ford poussiéreuse, et descends.

— Venez.

Je vois les phares de l'auto qui nous poursuit s'engager sur le chemin d'accès. J'attrape Lydia par le poignet et nous traversons en courant le parc ; nous passons une double barrière ; un sentier de

mâchefer débouche sur un grand terrain herbeux entouré d'une cinquantaine de chalets.

Le chalet qui abrite le bureau du « motel » se dresse au milieu du terrain. Il est plongé dans l'obscurité. Je tiens le revolver de Juan à la main. Je jette un regard derrière moi : le parc d'autos est illuminé par les phares du véhicule qui nous poursuit. J'essaie d'ouvrir la porte du bureau, mais elle est fermée à clé. Pas le temps de traîner. Il faut nous mettre à l'abri. C'est une question de secondes. J'entends quelqu'un courir dans le sentier. Je bondis avec Lydia vers une rangée de chalets sombres. Sur l'un d'eux un écriteau : Libre. Lâchant la main de Lydia, je grimpe deux marches et arrache l'écriteau, puis je rattrape Lydia et l'entraîne derrière le chalet. Je jette l'écriteau dans le noir.

— Entrons par là, dis-je, haletant.

L'une des fenêtres de derrière n'est pas fermée. Je passe le doigt sous le cadre et je le soulève. Je passe un bras autour de la taille de Lydia, l'autre sous ses genoux et je la balance par l'ouverture.

Je grimpe derrière elle et boucle la fenêtre.

— Ils vont nous trouver ici, dit-elle. Ils vont nous prendre au piège.

— Peut-être pas.

Je m'accroupis près de la fenêtre et je regarde dehors. Elle s'approche de moi. J'entends son souffle rapide et léger. Je n'ai rien vu dehors, ni rien entendu.

— Restez ici. Je vais aller voir s'il y a un téléphone.

Je m'avance à tâtons dans la chambre ; je trouve

une porte, je l'ouvre et m'enfonce dans l'obscurité. Je craque une allumette. Au bout d'un petit passage, à gauche, il y a une porte. J'éteins l'allumette, je tourne la poignée et j'entre dans ce qui me semble être un petit salon. Je vais regarder à la fenêtre.

Au beau milieu de la pelouse bien tondue, j'aperçois confusément la silhouette de Borg. Impossible de se tromper, ce sont bien ses larges épaules et sa silhouette trapue. Il tourne le dos au chalet et brandit un revolver.

Je tire les rideaux et craque une deuxième allumette. Un téléphone se trouve sur une table, près de la fenêtre. Je vais décrocher le récepteur et je forme le numéro des urgences. La standardiste a l'air de ne demander qu'à se rendre utile.

— Passez-moi la police de Welden.

J'attends dans l'obscurité. Ma chemise me colle au dos, mon cœur bat. Une voix grommelle :

— Ici, la Direction de la police à Welden.

— Le capitaine Creed est-il là ?

— Non. Qui est à l'appareil ?

— Donnez-moi le sergent Scaife.

— Attendez un instant.

Une série de déclics résonnent dans mon oreille ; enfin, la voix de Scaife.

— Scaife à l'appareil.

— Ici Sladen. Je suis dans un motel à Glyne Beach. Deux tueurs sont à mes trousses et j'ai besoin de secours. Qu'est-ce que vous pouvez faire ?

— Je vais m'en occuper, répond Scaife d'une

voix brusque. J'ai une voiture de ronde dans le secteur. Elle sera là dans dix minutes.

— Hé ! Grouillez-vous plus que ça ! Ces types-là m'en veulent sérieusement !

— Ça sera fait !

Scaife raccroche. Je retourne à tâtons dans l'autre pièce. Lydia est appuyée contre le mur, près de la fenêtre ; elle essaie de distinguer ce qui se passe dehors.

— La police arrive. Ils seront là d'un moment à l'autre. Vous avez vu quelqu'un dehors ?

— Non.

Je sens qu'elle tremble de plus en plus. Nous attendons côte à côte, l'oreille aux aguets. Soudain sa main se referme sur mon poignet. Elle est glacée.

— Avez-vous entendu ? murmure-t-elle.

J'écoute en retenant ma respiration. Dans le chalet, une planche a craqué, je ne sais trop où. Dans le silence, ce petit bruit prend des proportions inouïes. Lydia frissonne et son étreinte se resserre.

— Vous énervez pas, fais-je, les lèvres tout près de son visage. Allez aussi doucement que vous le pouvez.

Je lui fais traverser la pièce et la colle contre le mur, près de la porte. Lorsque celle-ci s'ouvrira, Lydia se trouvera, de cette façon, dissimulée par le battant.

Encore un craquement. J'entends s'ouvrir la porte, au bout du couloir.

— Les voilà ! murmure Lydia.

Avec une confiance que je suis loin d'éprouver, je lui réponds :

— Laissez-moi faire.

Une sorte de léger grattement, dans le couloir, me fait battre le cœur. J'entends grincer la poignée de la porte comme si une main se refermait dessus. Devant Lydia, le doigt sur la détente du revolver, j'attends.

La porte s'ouvre brusquement, nous collant tous deux au mur. Les ongles de Lydia s'enfoncent dans mon poignet. Je souhaite ardemment qu'elle ne soit pas prise de panique et qu'elle ne se mette pas à hurler. Par l'interstice entre le jambage et le battant de la porte je vois se dessiner une silhouette trapue aux larges épaules. Pendant un long moment, Borg se tient sur le seuil, essayant de percer l'obscurité de la pièce ; puis il fait deux pas en avant.

J'attends toujours, sur le qui-vive. Je l'entends qui se dirige vers la fenêtre. Son prochain geste sera certainement de regarder derrière la porte. Alors ce sera à celui qui tirera le premier. Je n'ai pas envie d'attendre ce moment-là. Il serait trop favorisé !

J'oblige Lydia à me lâcher le poignet, me glisse devant elle et sors de derrière la porte.

Borg a ouvert la fenêtre et s'est penché pour regarder dehors.

En serrant les fesses, je saute sur lui. Il fait un mouvement pour se retourner. Je tiens mon revolver par le canon et je lui en assène un coup sur le crâne. Il titube, perd l'équilibre, mais

esquive en partie le coup. La crosse lui érafle un côté du visage et il en reste étourdi. Son revolver lui échappe des mains au moment où il s'affale sur moi et, instinctivement, ses grands bras se renferment sur le mien. C'est comme si j'étais embrassé par un ours. J'essaie de l'envoyer balader mais autant m'attaquer à un gratte-ciel ! Il est plus petit que moi de plusieurs centimètres et il en profite pour me donner dans la mâchoire un coup de tête maison. J'ai l'impression d'avoir été caressé par un menhir et j'ai soudain les genoux en pâté de foie. Il essaie le même truc une seconde fois mais je m'arrange pour retirer ma mâchoire à temps. Je croche du talon dans le bas de sa jambe et je donne une poussée en avant. Il perd l'équilibre et nous tombons ensemble sur le plancher dans un fracas à faire crouler le toit du chalet.

J'ai la chance de tomber sur lui. La secousse me fait lâcher mon revolver qui s'en va rouler quelque part dans le noir. La chute a tout de même ébranlé son étreinte. J'essaie de me remettre debout, quand un poing sort de l'ombre en sifflant et me touche au biceps. Un vrai punch de professionnel dont la violence m'envoie au tapis.

Il s'approche de moi en poussant des grognements. Je lui lance un coup de pied qui l'atteint en plein poitrail ; puis je lui attrape un bras et je tire. Il s'écroule par-dessus moi comme un sac de charbon et s'écrase contre le mur.

Je me relève et, saisissant une chaise, je la lui assène sur le crâne au moment où il se remet à quatre pattes. Il s'aplatit, se soulève encore et me

prend par les genoux avant que j'aie eu le temps de cogner une deuxième fois. Je ramasse un gadin qui me coupe le souffle et le voilà sur moi avant que je sache ce qui m'arrive. Je lui envoie ma main ouverte dans la figure pour le repousser, mais il me fait le coup du lapin et j'ai envie de vomir. Je parviens pourtant à le repousser encore une fois et, au moment où il s'amène de nouveau sur moi, je lui décoche un nouveau coup de pied dans la poitrine. Il roule sur le dos, mais sa capacité d'encaisser est sans limites. Tandis qu'il se remet debout, j'ai pu tendre le bras et saisir l'un des pieds de la table de chevet. Je vois la silhouette de sa tête se dessiner devant la fenêtre. Pas mal comme cible ! Je le touche exactement au sommet du crâne. La table vole en éclats sous la violence du choc. Il s'étale, bon pour le compte.

Encore tout haletant, je me penche sur lui et le retourne sur le dos pour être sûr qu'il ne cherche pas à me jouer un tour de vache. Je suis aussi endolori que si j'avais été caressé par un bulldozer. Je cherche du regard Lydia, mais je ne la vois pas.

— Lydia !

Pas de réponse.

Je titube jusqu'au commutateur et j'allume.

Elle n'est pas dans la pièce.

Je cours dans le couloir en criant son nom et j'entends soudain la sirène d'une auto de police.

III

J'ouvre brusquement la porte du chalet et gagne la véranda. À travers les arbres, j'aperçois des phares qui approchent. Un éclair jaune traverse la pelouse, quelque chose passe en sifflant contre ma joue et des éclats de bois jaillissent de la porte... Les coups de revolver brisent le silence de la nuit et je rentre précipitamment dans le chalet.

J'avais oublié le second tueur et il a failli m'avoir. Je me précipite dans le couloir pour aller reprendre mon revolver oublié dans la chambre du fond. La chambre est vide. J'en suis tout baba. Décidément, Borg n'est pas resté longtemps dans les pommes. Il doit se cacher dans le chalet, à moins qu'il ait sauté par la fenêtre. Je saisis le revolver, traverse la pièce d'un bond et j'éteins.

Prudemment, je retourne à la porte d'entrée. Une auto s'arrête en faisant grincer ses pneus. Des portières claquent, deux policiers, revolver au poing, descendent en courant le sentier de mâchefer. De l'autre côté de la pelouse, un éclair et une détonation partent de derrière un chalet. Les deux policiers se dispersent comme des volailles prises de panique et se cachent derrière des arbres. L'un d'eux tire sur le chalet. Un bruit de vitres brisées. Une femme hurle. Des lumières s'allument un peu partout et filtrent à travers les fenêtres jusque sur la pelouse.

J'entrevois une forme vague, ramassée et trapue qui s'avance furtivement dans la direction des arbres. C'est Borg. Je vise et je tire. Il se met à cou-

rir mais, avant qu'il ait pu se mettre à l'abri, l'un des policiers tire à son tour et fait mouche.

Borg tombe sur un genou, se relève en se débattant, puis s'avance lentement à découvert. Son revolver crache le feu. Les deux policiers tirent ensemble sur lui. Il titube et s'effondre sur l'herbe en lâchant son arme.

Le second tueur essaie d'atteindre le sentier. L'un des policiers se retourne, vise et tire. Le truand s'affaisse en roulant sur lui-même. Il essaie de se mettre à quatre pattes puis retombe sur le sentier. Je crie aux flics :

— Vous les avez eus tous les deux !

Je sors alors sous la véranda. Les deux policiers s'avancent vers moi avec précaution, le revolver braqué dans ma direction.

— C'est moi Sladen, dis-je en évitant soigneusement de faire le moindre mouvement, car ces deux-là m'ont tout l'air d'être des amateurs de cartons.

— Lâchez ce revolver ! ordonne l'un.

Je pose le revolver sur le plancher de la véranda.

— Ça va. Maintenant, vos papiers.

Je lui tends ma carte de presse et mon permis de conduire.

— Parfait, monsieur Sladen, observe le policier ; je crois qu'on est arrivés au bon moment. Le sergent Scaife envoie une autre voiture. Elle sera là d'un moment à l'autre.

— Vous n'avez pas vu une femme, par hasard ?

— On n'a vu personne sauf ces deux salauds.

J'aperçois alors Lydia qui sort de l'ombre. Elle s'avance vers moi comme une somnambule.

— La voici, dis-je en courant la rejoindre.

Mais avant que j'aie pu la retenir, ses genoux ploient et elle s'affaisse sur le gazon. Les deux policiers se penchent sur elle avec moi. Pendant un instant je crois qu'elle a été blessée mais il n'y a pas trace de sang. L'un des policiers lui tâte le pouls.

— Ce ne sera rien, assure-t-il. Elle s'est simplement évanouie.

À ce moment-là des gens sortent de tous les chalets et forment des groupes autour des deux cadavres. On entend des sirènes, deux autres autos de la police dévalent le chemin d'accès.

— Je vais la mettre dans mon auto, dis-je en soulevant Lydia.

Escorté par les deux flics, je porte Lydia jusqu'au parc de stationnement où les bagnoles de la police sont en train de se vider de leurs hommes. Un sergent vient à ma rencontre.

— Sladen.

— Oui.

— Le capitaine veut vous voir. Qui est cette femme ? Est-elle blessée ?

— Non, évanouie seulement. (J'introduis Lydia dans la Lincoln.) Elle se trouve mêlée à l'affaire. Vous allez donc me donner quelqu'un pour m'accompagner ?

— Oui, je vous envoie un homme.

Il donne l'ordre à l'un de ses agents de nous conduire jusqu'à la Direction de la police, puis, rassemblant son monde, il descend le sentier.

Nous mettons moins d'une heure pour arriver à Welden. En route, Lydia sort de son évanouissement. Elle a l'air d'avoir éprouvé un sérieux choc. Je fais de mon mieux pour la rassurer et elle finit par se laisser aller contre moi, la tête sur mon épaule.

Scaife nous attend. Il me dévisage curieusement pendant que j'aide Lydia à descendre de la voiture.

— Le type qui se cache derrière cette moustache est votre copain Sladen.

— Ah ! les belles bacchantes ! dit-il en souriant. Pour un peu je vous aurais pris pour un autre. Vous vous êtes bien amusé, à ce qu'il paraît. Entrez. Le capitaine vient d'arriver. Je l'ai fait sortir de son plumard. Faites gaffe. Il n'est pas à prendre avec des pincettes aujourd'hui.

Tout en parlant, il jette un coup d'œil curieux sur Lydia, qui s'appuie contre moi et ouvre sur lui de grands yeux effrayés.

— Allons-y !

Nous montons l'escalier qui mène au bureau de Creed.

— Pendant que je parlerai au capitaine, voulez-vous vous occuper de Miss Forrest ? Elle a été secouée et elle a besoin de repos.

— Mais comment donc ! s'exclame Scaife. Voulez-vous me suivre ? Je vais vous installer.

Je les laisse et frappe à la porte du capitaine. Creed est assis à son bureau. Son lourd regard est fatigué ; il a les traits tirés. L'horloge marque trois

heures vingt. Moi-même, je me sens complètement à plat.

Creed commence par me regarder de très près, avec insistance.

— C'est Sladen qui vient vous faire son rapport, dis-je.

— Vous m'avez l'air de vous être mis dans de beaux draps ! maugrée Creed.

— Oui, plutôt ! (Ce disant, j'approche une chaise du bout du pied.) Mathis me recherche et j'ai dû me camoufler pour garder ma liberté de mouvements. J'ai amené un témoin avec moi. Elle s'appelle Lydia Forrest. C'est l'ex-bonne amie d'Hamilton Royce. Avez-vous lu notre rapport ?

Il fait un signe affirmatif.

— Je vais vous mettre maintenant au courant des derniers événements.

Je m'assieds et lui fais le récit détaillé de tout ce qui s'est passé depuis et je conclus en disant :

— Miss Forrest peut attester que Royce et Fay se connaissaient et je vais retrouver ce détective privé, Andrews, qui pourra attester que Royce a désigné Fay à Flemming.

Creed sort un cigare de sa poche, en coupe le bout avec ses dents et déclare :

— Ça ne nous avancera pas beaucoup. Tant qu'il restera à Tampa City nous ne pourrons pas lui mettre la main dessus. J'ai fait une enquête au sujet du pistolet que vous m'avez envoyé. Il a été volé dans une armurerie de San Francisco, il y a huit ans. Il peut avoir appartenu à n'importe qui. Il n'y a pas d'empreintes dessus. Quel est le mobile

du meurtre d'Hartley ? ajoute-t-il après avoir allumé son cigare.

— Autant que je sache, le mobile de tous ces crimes, c'est l'affolement, la panique, dis-je en secouant mon paquet de cigarettes pour en faire tomber la dernière, que j'allume. Depuis la disparition de Fay, il y a eu cinq meurtres que l'on peut rattacher au sien. Voyez plutôt : d'abord Joe Farmer. Il a aidé à la kidnapper. C'était un bavard, le genre de type qui est capable de parler quand il a bu. Il était dangereux, alors on l'a fait écraser par une voiture.

« Ensuite vient Joan Nichols. Elle faisait du chantage. Je suppose qu'elle avait récolté des tuyaux pendant son séjour à Paris et qu'elle a essayé de les monnayer. À elle aussi, on a cloué le bec. Et puis, quatorze mois plus tard, au moment où tout semblait s'être apaisé, Jake Hesson a fait une gaffe. Il a avoué avoir connu Fay. Il a été proprement supprimé avant que j'aie pu faire pression sur lui. Hartley vous avait proposé des renseignements. Quand je suis allé le voir pour la première fois, il n'avait pas grand-chose à me dire, mais, plus tard, certains détails ont dû lui revenir en mémoire. Quoi qu'il en soit, il m'a appelé et m'a dit qu'il avait une hypothèse qui pourrait m'intéresser. Il a été descendu avant que je n'arrive. Son domestique a probablement vu l'assassin et il l'a payé de sa vie lui aussi.

« Tout ça, pour moi, ça sent l'affolement. Quelqu'un essaie désespérément de garder le secret d'un meurtre. J'ai idée que c'est l'assassinat

de van Blake et non celui de Fay que l'assassin tente d'étouffer. Il faut un mobile assez sérieux pour descendre six personnes. Or, cinq millions de dollars en sont un qui n'est pas si mal. C'est le montant de la fortune que van Blake a laissée à sa femme.

Creed se gratte la tête et fronce les sourcils.

— Vous croyez que Royce et la femme de van Blake sont derrière ces assassinats ?

— J'en suis sûr.

— Mais c'est une hypothèse. Quel est le lien entre l'assassinat de van Blake et Fay Benson ?

— Si je le savais, le problème serait résolu. Mais il en existe certainement un. Examinez l'affaire sous cet angle : Royce a laissé tomber son amie pour Fay. Mais il voyait Fay secrètement. Pourquoi ? Si Miss Forrest n'avait pas fait surveiller Fay, personne n'aurait su qu'elle et Royce étaient bien ensemble. Royce a désigné Fay à Flemming. Ensuite il l'a emmenée à Welden où personne ne le connaissait et il a pris ses précautions pour que personne ne le voie avec elle. Flemming, Farmer et Hesson l'ont kidnappée et Flemming l'a tuée. Il a fait de son mieux pour dissimuler le cadavre de Fay. Mme van Blake la connaissait. C'est elle qui a dû faire le coup. Si vous aviez vu quelle tête elle faisait quand je lui ai montré la photo de Fay ! Hartley employait Fay comme modèle. Je pense qu'il a dû se rappeler quelque chose à son sujet qui pouvait être dangereux pour Royce et Mme van Blake. Il a été tué avant de pouvoir parler. Évidemment, il existe un lien. À nous de le découvrir !

— Ouais, grogna Creed, impressionné malgré lui. Alors, comment allons-nous nous y prendre ?

— Il manque un élément essentiel, dis-je en me levant. Peut-être Low va-t-il le découvrir à Paris. Je l'ai envoyé là-bas pour y reconstituer l'emploi du temps de Mme van Blake pendant son séjour. J'espère qu'il découvrira ce que Joan Nichols avait déniché. Je vais retourner à Tampa City. Royce était fort désireux de faire taire Miss Forrest et il a échoué. Mme van Blake et lui vont peut-être avoir les jetons et je veux être là quand ça se passera.

— Vous risquez votre peau, Sladen, remarque Creed avec un grand sérieux. Si Mathis vous arrête pour meurtre, je ne pourrai rien pour vous.

— Je vais risquer le coup. La solution de l'affaire est à Tampa City. Tant que nous n'aurons pas percé le mystère, ne laissez pas Miss Forrest partir d'ici. Elle sera un témoin important et nous ne pouvons pas nous permettre de la perdre.

— Je ne cesse de vous répéter, reprend Creed non sans impatience, que nous n'avons pas voix au chapitre à Tampa City. Royce et la van Blake peuvent s'en tirer, même si vous avez des preuves. Je ne vois pas très bien Doonan amenant un multimillionnaire sur le banc des accusés.

— Il le fera si je peux établir qu'elle a tué son mari. Peut-être que vous ne pouvez rien en l'occurrence, mais moi, je peux quelque chose. Nous publierons tout le récit de l'affaire, avec témoignages et photos à l'appui, dans *Faits divers*. Doonan sautera. Il va être obligé de la mettre en accusation.

Le visage de Creed s'éclaire.

— C'est une bonne idée, mais il va vous falloir trouver une preuve qui tienne debout.

— Quand je l'aurai, ma preuve, elle fera mieux que de tenir debout, elle lui sautera à la gorge et elle le mordra.

Et sur ces bonnes paroles, je sors du bureau de Creed.

CHAPITRE XIV

I

Une dactylo en sweater d'un blanc sale me regarde par-dessus sa machine à écrire portative et hausse des sourcils passés au crayon.

— Si c'est pour M. Andrews que vous venez, annonce-t-elle froidement, je peux vous dire qu'il n'est pas là.

Le bureau est grand comme un mouchoir de poche, et encore ! Derrière la secrétaire, j'aperçois une porte avec l'inscription : *Privé*. Un classeur ignifugé se dresse près de la fenêtre. Un fauteuil pour les clients, dont le dossier porte le souvenir graisseux des multiples pommades capillaires accumulées au cours des ans, me fait face.

— Oui, je voudrais voir M. Andrews. Il sera long ?

Elle jette un coup d'œil sur l'horloge murale semée de chiures de mouches. Elle marque dix heures vingt.

— D'habitude, il arrive à cette heure-ci.

— Alors, j'attendrai.

Je m'assieds sur le bras du fauteuil qui craque sous mon poids de façon inquiétante et j'allume une cigarette.

La dactylo me regarde d'un air perplexe, puis, m'estimant dénué d'intérêt, se rabat sur sa machine. Le temps passe, ponctué par le cliquetis des touches de la portative. Je m'assoupis mentalement. Je suis revenu à Tampa City vers cinq heures et demie du matin et je suis allé prendre un peu de repos dans ma planque. J'ai dormi jusqu'à neuf heures et demie, puis, après une tasse de café et un court entretien avec Benn, je suis allé en auto jusqu'à Murrow Street où, m'avait dit Benn, se trouvait l'officine d'Andrews.

Après avoir vu Andrews, j'ai l'intention de parler à Irène Jarrard, l'amie de Fay, et si j'arrive à lui tirer quelque chose de nouveau, de la persuader d'aller voir Creed. Ensuite, peut-être qu'une visite à Vincent Latimer, l'ex-secrétaire de van Blake, donnerait des résultats, bien que le capitaine Bradley prétende que Latimer est muet comme une carpe.

Les aiguilles de l'horloge indiquent dix heures quarante-cinq quand la porte de l'antichambre du bureau s'ouvre ; un homme efflanqué, vêtu d'un complet gris clair froissé et plein de taches, entre en coup de vent. Il me jette un regard aigu et ses petits yeux rapprochés s'allument. Puis il sourit de façon engageante, en découvrant des fausses dents énormes.

Il a exactement l'air de ce qu'il est : un gars qui a passé la moitié de sa vie à fureter dans des couloirs

d'hôtel, à écouter aux portes et à stationner dans le froid et la pluie, avec une patience stoïque.

— Vous vouliez me voir ? demande-t-il en nous regardant alternativement, la dactylo et moi.

— Monsieur Andrews ?

— Lui-même. Entrez donc.

Ses longues jambes d'échassier le mènent jusqu'à la porte marquée : *Privé*. Il sort une clé, ouvre la porte, se retourne et dit à la dactylo :

— Dès que j'en aurai fini avec monsieur, Miss Fairley, vous m'apporterez mon courrier.

Elle lui répond aussi sec :

— Il n'y en a pas.

Il essaie de ne pas trop montrer à quel point il aurait envie de la gifler et me fait signe d'entrer dans son bureau. La pièce a les dimensions d'un placard. Il faut que je m'aplatisse contre le mur pour le laisser parvenir à sa table toute délabrée.

— Je n'ai pas bien saisi votre nom, reprend-il en me désignant une chaise droite.

Je m'assieds. Mes genoux touchent la table.

— Je suis rédacteur à *Faits divers* et, pour le moment, je suis sur une affaire avec la police de Welden.

Le sourire engageant disparaît comme un rat dans son trou et les petits yeux verts deviennent de glace.

— Qu'est-ce que ça peut bien avoir à foutre avec moi ? demande-t-il, les coudes sur la table, et le menton dans les mains.

— Il y a quelque temps, vous avez été engagé pour surveiller une girl qui travaillait au club de

La Pomme d'Or : Frances Bennett. (Je sors la photo de Fay et la pose sur son bureau, devant lui.) C'est cette personne.

Il regarde la photo, puis moi, et fait la moue.

— Écoute ! lance-t-il d'une voix insolente, tu perds ton temps. Je n'ai pas l'habitude de donner mes clients. Si c'est tout ce que tu as à dire, tu peux te tirer.

— Votre cliente, Miss Forrest, est en ce moment au commissariat de Welden où elle a fait une déclaration. Je voudrais que vous confirmiez son témoignage. Je vous donnerai de l'argent et je vous ferai de la publicité si vous voulez bien aller à Welden voir le capitaine Creed. Vous serez le premier détective privé à avoir sa photo dans *Faits divers*.

Il rejette son chapeau en arrière, sans me quitter des yeux.

— Bon. Cassez le morceau.

— Frances Bennett a été assassinée à Welden. Vous avez dit que Royce l'avait montrée du doigt à Flemming, un tueur de San Francisco. C'est juste ?

— Je ne connais pas de Flemming.

— Mais vous avez vu Royce désigner la fille à un type en auto, n'est-ce pas ?

— Et alors ?

— Je veux que vous signiez une déclaration dans ce sens.

Andrews joue du râtelier, tout en se livrant mentalement à un rapide calcul.

— Ça va chercher combien ? demande-t-il enfin.

— De la publicité et trente dollars par jour pour les frais.

Il réfléchit encore, puis fait un geste de refus.

— Je vis ici. Vous êtes après Royce, hein ? Eh bien ! vous vous gourez drôlement si vous croyez que vous l'aurez. Il est fortiche le gars ! Combien de temps vous pensez que je vivrai si je signe une déclaration pour la police de Welden ? Dix minutes. Peut-être quinze, mais pas plus. Ce type est dangereux. Les flics d'ici l'adorent. Non. Vous n'aurez pas de déclaration.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, dis-je avec patience. La fille a été assassinée. Si vous refusez de renseigner la police, vous pouvez être inculpé de complicité.

Son visage se rembrunit.

— J'en sais rien, moi, si elle a été ratatinée. J'suis pas au courant !

Andrews commence à m'écoeurer ainsi que sa petite officine. Je me décide à lui servir la chose sans prendre de gants.

— Vous allez me faire le plaisir d'aller à Welden tout de suite, pour témoigner devant Creed ; sinon je signale dans *Faits divers* que vous avez refusé de prêter votre concours à la justice. Et alors vous pouvez être certain de perdre votre licence.

Il a l'air d'être touché au point sensible.

— Bon ! dit-il aussitôt. Si vous faites ça, je vous attaque, vous et votre canard.

J'éclate de rire.

— Allez-y ! Poursuivez-nous ! Ça nous fera grand plaisir !

Il se tait pendant un long moment, puis hausse les épaules.

— Ouais. Vous avez raison. J'ai compris. Je suis battu. Tant pis pour ma pomme. Je n'aurais jamais dû accepter ce boulot-là. Après tout, je ne l'ai pas volé. Je vais voir Creed.

Je sors mon portefeuille et je pose douze billets de cinq dollars sur le bureau.

— Voici une avance pour deux jours. J'appelle Creed et je lui dis que vous venez le voir.

Il happe les billets et les planque, comme s'il avait peur que je change d'avis.

— Pendant combien de temps avez-vous surveillé Miss Bennett ?

— Trois jours et deux nuits.

— Elle est restée presque tout le temps avec Royce ?

— Pas le premier jour. Elle est allée le matin chez les van Blake.

Je dresse l'oreille.

— Quand était-ce ?

Il réfléchit puis, ouvrant un tiroir, il sort un épais carnet, feuillette les pages, examine une inscription figurant sur l'une d'elles et remet le carnet à sa place.

— Le 27 juillet au matin.

— Y est-elle allée en taxi ?

— Non. C'est Lennox Hartley, l'artiste-peintre, qui est allé la chercher. Ils sont partis tous les deux dans son auto.

— Combien de temps est-elle restée ?

— Je ne sais pas, Il y avait un gardien à la grille et je ne pouvais rester à traîner devant. Je l'ai reprise en filature chez elle. Tard dans la soirée.

— Vous êtes sûr que c'était Hartley qui la conduisait ?

— Oui. Je connais ce type de vue.

Je lui pose encore quelques questions, mais il n'a plus grand-chose à me dire que je ne sache déjà par Lydia Forrest.

— Bien, dis-je en me levant. Partez voir Creed immédiatement. Il vous attend.

En sortant du bureau d'Andrews, je me rends dans un drugstore d'où je téléphone à Creed. Je lui apprends qu'Andrews est en route pour Welden.

— J'ai du nouveau pour vous, m'annonce Creed quand je lui ai raconté que Fay était allée chez les van Blake avec Hartley. Il y a deux ans, Mme van Blake a acheté une Cadillac décapotable vert et crème chez Manning et Howland, de San Francisco. Elle l'a échangée contre une Bentley le 20 août de l'an dernier, soit trois jours après la disparition de Fay. On dirait qu'elle a prêté cette auto à Royce, hein ? Aucune autre voiture correspondant à ce signalement n'a été vendue à Tampa City. Ce doit être celle-là que Royce avait à Welden.

— Oui. Il semble que nous avançons, hein ? Je vais aller pêcher de nouveaux témoins. Je vous rappellerai.

Je raccroche et compose le numéro d'Irène Jarrard, mais personne ne répond. Je n'en suis pas surpris. Elle doit être au travail à cette heure-ci.

J'appelle ensuite les Ateliers de constructions mécaniques d'Hammerville et je demande Vincent Latimer. Non sans mal, j'obtiens de la secrétaire de Latimer qu'elle lui passe l'appareil. Quand je lui dis que j'ai une communication urgente et personnelle à lui faire, il répond qu'il peut m'accorder dix minutes dans la demi-heure suivante.

Ce M. Latimer s'avère être un gros homme tout pénétré de son importance, au visage rouge brique, aux yeux durs. Je lui déclare à brûle-pourpoint :

— J'ai besoin de votre concours, M. Latimer. Je suis en ce moment sur une affaire avec la police de Welden. Il est possible que vous soyez en mesure de nous fournir des renseignements sur une affaire d'assassinat vieille de quatorze mois.

Il est démonté. Un long moment, il reste la bouche ouverte, puis il la referme et ses yeux étincellent.

— Quels peuvent être, d'après vous, ces renseignements ? demande-t-il. De quel assassinat s'agit-il ?

— De celui d'une jeune femme nommée Frances Bennett. Peut-être avez-vous entendu parler d'elle ?

Je constate, par son expression, que le nom a éveillé un écho.

— Frances Bennett ? Serait-ce la personne qui a posé pour le portrait de Mme van Blake ?

À mon tour d'être bouche bée.

— C'est cette fille-ci, dis-je en lui tendant la photo de Fay.

Il l'examine, puis hoche la tête. Il a l'air passablement ému.

— C'est bien elle. Vous dites qu'elle a été assassinée ?

— Oui. Nous avons trouvé son corps, la semaine dernière, dans un tonneau de ciment, au fond d'un lac, à Welden. Elle était morte depuis quatorze mois.

Il grimace.

— Désolé, mais je ne vois pas ce que j'ai à faire là-dedans.

— Vous venez de dire que Miss Bennett a posé pour le portrait de Mme van Blake. Était-ce celui qu'a peint Lennox Hartley ?

— Oui, mais ça n'a rien à voir avec son assassinat.

— Tout ce que nous pourrions apprendre sur cette personne est important. Pourquoi a-t-elle posé pour ce portrait ?

— Mme van Blake était toujours très prise. Cette jeune fille avait exactement les mêmes proportions que Mme van Blake. Quand Hartley eut achevé de peindre la tête de Mme van Blake, cette personne a posé pour le reste du tableau.

Mon cœur se met à battre.

— Miss Bennett ressemblait donc à Mme van Blake ?

— Oui, d'une façon extraordinaire. Pas tellement de visage, mais de silhouette et dans ses mouvements. En fait je l'ai vue assise sur la balustrade, dans la robe de Mme van Blake, pendant qu'Hartley peignait, et j'ai vraiment cru que c'était

Mme van Blake. Il m'a fallu être tout près d'elle pour me rendre compte de mon erreur.

Je me carre dans mon fauteuil et je le regarde.
Enfin, je le tiens, le chaînon !

II

Le bourdonnement discret de l'un des téléphones sur le bureau de Latimer me donne le temps de me remettre de mon émotion. Latimer repère l'appareil qui sonne, glapit dans le récepteur qu'il ne veut pas qu'on le dérange et raccroche avec un déclic menaçant.

— Combien de fois Miss Bennett a-t-elle posé pour ce portrait ?

Il a l'air de trouver que la question est saugrenue car il fronce les sourcils avec impatience, secoue sa manchette et regarde son bracelet-montre en or.

— Trois ou quatre fois, je pense. Je ne peux pas vous recevoir plus longtemps. Avez-vous encore une question à me poser ?

Je sens que je suis sur le point d'avoir la clé de l'énigme et je n'ai pas envie d'être bousculé. Je joue donc une carte qui, j'en suis sûr, ne manquera pas de retenir son attention.

— Oui, j'ai une autre question. D'après vous, qui a tué M. van Blake ?

Il se raidit ; son visage charnu s'assombrit et il se penche au-dessus de son bureau pour me jeter un regard fulgurant.

— Que voulez-vous dire par là ? En quoi la mort de M. van Blake vous concerne-t-elle ?

— Savez-vous que le capitaine Bradley croit Mme van Blake responsable de la mort de son mari ?

— Le capitaine Bradley n'avait pas le droit de faire cette supposition. Il n'avait aucune preuve et il a été limogé parce qu'il a été assez stupide pour soupçonner Mme van Blake.

— Croyez-vous que ce soit Dillon qui ait tué M. van Blake ?

Il hésite, puis répond d'un ton sec :

— Je n'en sais rien. Je ne suis pas policier. La police l'a cru ; qu'est-ce que vous voulez de plus ?

— On prétend que M. van Blake a cravaché Dillon. Le capitaine Bradley estime que ce n'est pas vraisemblable.

— Évidemment, c'est absurde. M. van Blake était toujours extrêmement conciliant à l'égard des braconniers. J'ai surpris plusieurs fois Dillon sur ses terres, mais M. van Blake ne voulait pas porter plainte. Cette histoire ne tient pas debout.

— Et pourtant Mme van Blake a dit qu'il avait cravaché Dillon et ce détail a été retenu comme mobile du meurtre.

Latimer a l'air gêné.

— Je sais. J'ai dit à M. Doonan que M. van Blake était incapable d'un tel geste, mais je me trouvais ainsi contredire Mme van Blake et c'est elle que Doonan a préféré croire. (Il regarde d'un air rêveur son buvard immaculé, puis continue.) J'ai encore une autre raison de croire que Dillon

n'était pas coupable. Il n'avait pas de fusil quand il braconnait. Il opérait la nuit avec une torche électrique et une fronde. Il aveuglait les faisans avec sa torche et il les descendait avec sa fronde. Il pouvait ainsi braconner près de la maison d'habitation sans être entendu. Or, M. van Blake a été tué dans une clairière, de l'autre côté des bois, à un endroit où il n'y avait pas de faisans. Dillon braconnait toujours derrière le chalet d'été, dans la partie ouest de la propriété.

— Était-ce loin de l'endroit où M. van Blake a été tué ?

Il se lève, se dirige vers un meuble-classeur et en sort une carte.

— Voici le plan du domaine, dit-il en l'étalant sur son bureau. Et voici l'endroit où M. van Blake a été tué. Le chalet d'été se trouve ici, à plus d'un kilomètre de distance, comme vous pouvez en juger.

J'étudie le plan.

— Comment Dillon pouvait-il entrer dans la propriété ? Les gardes ne faisaient pas de rondes ?

— Nous avons un garde au portail et un autre pour surveiller les jardins autour de la maison. Dillon entrait par la grille de la grand-route et traversait la clairière et les bois pour se rendre au chalet d'été.

Ce disant, Latimer trace du doigt le parcours sur le plan.

— Alors il est passé par l'endroit où M. van Blake a été tué ?

— Oui. Mais il ne venait que la nuit. Il n'aurait

pas été là à sept heures du matin, heure du crime.

— Pourriez-vous me prêter ce plan pendant un jour ou deux ?

— Volontiers. Prenez-le, mais rendez-le-moi.

— Je vous le rendrai. Je crois que le capitaine Bradley avait raison. Je suis convaincu que Mme van Blake est responsable de la mort de son mari.

Il s'assied, contemple ses mains pendant un bon moment et dit enfin :

— C'est impossible. Elle était à Paris à ce moment-là. J'admets qu'elle avait un mobile. Elle ne s'entendait pas avec van Blake. Bien qu'il fût fort épris d'elle, il n'approuvait pas ses extravagances et ils se disputaient. On racontait qu'elle avait pris Royce pour amant. Elle aurait essayé de persuader son mari de vendre La Pomme d'Or, mais van Blake ne voulait rien entendre. Je sais qu'il songeait à se débarrasser de Royce au moment où il est mort.

Ses doigts soigneusement manucurés tambourinent sur la table. Il poursuit :

— À cette époque, je me suis trouvé dans une situation très gênante. Van Blake m'avait donné toute sa confiance. Il m'était difficile de contredire les déclarations de Mme van Blake à la presse. De toute façon, je n'avais pas envie d'être mêlé à l'affaire. J'ai été heureux de partir.

Tout en repliant le plan, j'observe :

— Mme van Blake m'a affirmé qu'elle avait séjourné à l'hôtel George V, à Paris. Je suppose qu'elle et son mari se rendaient souvent à Paris ?

— Au moins deux fois par an.

— Ils descendaient toujours au George V ?

— Non, toujours au Ritz. J'ai été surpris quand Mme van Blake m'a demandé de lui retenir un appartement au George V. Elle a dit qu'elle voulait changer.

— Je vois. Encore une question, monsieur Latimer. Pendant que Mme van Blake était à Paris, elle a rencontré une girl de music-hall nommée Joan Nichols. Est-ce que ce nom vous dit quelque chose ?

Il réfléchit.

— Une personne portant ce nom est venue voir, en effet, Mme van Blake ici, deux jours après son retour de Paris. Le gardien de la porte principale m'a appelé et m'a demandé si Mme van Blake voulait la recevoir.

— Elle l'a reçue ?

— Mais oui. Je ne l'ai pas vue moi-même. J'étais occupé à ce moment-là, mais elle m'a chargé de dire au gardien de la faire entrer.

— Vous ne savez pas si cette jeune femme a donné son adresse, en même temps que son nom, quand elle s'est présentée ?

— C'était inscrit sur le registre des visiteurs. Il y avait la ville, mais pas l'adresse.

— Était-ce Welden ?

— Oui.

— M. van Blake a été tué le 6 août et c'est le 8 août que Miss Nichols est venue. C'est bien ça ?

— Oui.

— Miss Bennett, sous le nom de Fay Benson,

est arrivée à Welden le 9 août et, le même soir, Royce, sous le nom d'Henry Rutland, y est apparu lui aussi. Le 17 août, Miss Bennett a été enlevée et assassinée. Le soir même, Royce quittait Welden. Le 20 août, Miss Nichols, qu'on avait probablement poussée, est tombée dans un escalier et s'est rompu la colonne vertébrale. Le même soir, le portier de la boîte de nuit où Miss Bennett travaillait et qui avait participé à l'enlèvement a été tué, lui aussi, par un chauffard inconnu. Cette série de dates ne manque pas d'intérêt, n'est-ce pas ?

Latimer ouvre des yeux stupéfaits.

— Je ne comprends pas. Où voulez-vous en venir, exactement ?

— Avec un peu de chance, dis-je en me levant et en glissant le plan du domaine van Blake dans ma pocherevolver, je serai en mesure de vous le dire dans un jour ou deux ; mais il faut d'abord que j'aie de la chance !

— Mais enfin...

— Donnez-moi deux jours.

Je le laisse pantois. Il a un peu l'air d'un squalé piqué au bout d'un harpon.

III

Tout en revenant à Tampa City, je me plonge dans un abîme de réflexions. Enfin, je commence à voir clair. Ma visite à Latimer a porté ses fruits. Je sens qu'à présent je suis sur le point de découvrir la clé de l'énigme.

En arrivant dans la grand-rue de Tampa City, j'arrête ma Lincoln devant un snack-bar et j'entre après avoir acheté le journal du soir. Je commande un sandwich au poulet avec un café et, tout en attendant, je parcours la première page du journal.

La fusillade de Glyne Bay a fait moins de bruit que je ne m'y attendais. On dit seulement que deux tueurs, qui venaient sans doute de Tampa City, ont été assiégés la nuit dernière dans un motel, sur la route de Glyne Bay, et ont été abattus. Le capitaine Creed déclare que la police de Tampa City a été invitée à collaborer à l'identification des victimes.

Tout en lisant, je mastique mon sandwich. Je me demande comment Royce a réagi à la nouvelle. Il doit bien supposer que Lydia lui a filé entre les doigts, mais il ne se doute pas qu'elle est entre les mains de la police. Après avoir réfléchi cinq minutes, je décide qu'il serait intelligent de l'en informer.

— Préparez-moi un autre sandwich, dis-je au barman en descendant de mon tabouret ; je vais téléphoner pendant ce temps-là.

Je m'enferme dans la cabine, cherche le numéro de La Pomme d'Or et je le compose. Une voix féminine, qui ressemble à du miel liquide, suinte du récepteur :

— Ici le club de La Pomme d'Or. Bonjour ! Que puis-je pour votre service ?

— Passez-moi Royce, ma poupée, et que ça saute ! fais-je du ton d'un petit caïd.

Le miel se fige.

— Qui est à l'appareil ?

— Dis-lui que c'est un vieux copain de Sing-Sing.

Une longue pause, puis un homme aboie :

— Qui est à l'appareil ?

— C'est toi, Royce ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Un qui te veut du bien. Les poulets de Welden sont après Lydia. Elle s'est allongée. Elle essaie de te mouiller dans l'assassinat de van Blake. Fais gaffe.

Le grognement de stupeur qui me parvient fait à mes oreilles une douce musique ; mais je n'en demande pas plus et je raccroche doucement. Ça a dû lui faire un sale effet, à ce pauvre mec !

Je retourne au bar avaler mon café et mon sandwich.

Puis je saute dans ma voiture et regagne le bar de Benn. Je range l'auto au garage et descends dans ma planque.

J'appelle Benn au téléphone.

— Vous avez un instant ?

— Pas maintenant. Dans une heure, voulez-vous ? C'est le coup de feu, en ce moment.

Je dis : « D'accord », raccroche et me verse un verre de bière. Je me souviens qu'Irène Jarrard travaille chez Ryman Thomas, l'agent de publicité. Je cherche son nom dans l'annuaire et j'appelle.

Irène répond.

— Ici Sladen. Vous vous souvenez de moi ?

— Je crois bien ! (Elle a l'air contente que je lui

téléphone.) Avez-vous des nouvelles de Frankie, monsieur Sladen ?

— Pas encore, mais j'essaie toujours. J'ai oublié de vous demander quelque chose. Est-ce que Frankie vous a jamais parlé de Mme Cornelia van Blake ?

— Mais oui. Mme van Blake s'est fait faire son portrait et Frankie a posé à sa place.

— Savez-vous si Hartley a peint ce portrait au domicile même de Mme van Blake ?

— Oh ! vous saviez, alors ?

— Je l'ai entendu dire.

— Il n'a pas terminé le portrait là-bas. Il a pris un certain nombre de croquis de Frankie assise sur la balustrade et il a achevé le portrait dans son atelier.

Ah ! si j'avais pensé à lui demander ça le premier jour où je l'ai vue !

— Frankie a-t-elle jamais dit en quels termes elle était avec Mme van Blake ?

— Oh ! si. Elle l'aimait beaucoup. Mme van Blake était charmante pour elle. Elle semblait lui porter beaucoup d'intérêt.

— Quel genre d'intérêt ?

— Eh bien, elle voulait tout savoir à son sujet : où étaient ses parents, si elle avait envie de se marier, un tas de choses de ce genre...

— Bien. Merci, Miss Jarrard. Je voulais seulement vérifier. Quand j'aurai un peu plus de temps, peut-être accepterez-vous de venir manger d'autres fruits de mer avec moi ?

Elle répond qu'elle sera enchantée et, coupant

court, je raccroche. J'allume une cigarette, je m'assieds et je rumine. Je suis en pleine cogitation quand Benn entre.

— Parlons un peu de votre ami Dillon.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ? demande Benn qui prend une bouteille de bière et arrache la capsule avec les dents.

— J'ai entendu dire qu'il braconnait les faisans de van Blake.

Benn sourit.

— C'est exact. Van Blake se souciait de ses faisans comme d'une pomme. Il en avait à revendre !

— Van Blake a été tué le 6 août. Où était Dillon ce matin-là ?

Benn secoue la tête.

— Je ne sais pas. La veille, il m'avait dit qu'il allait braconner...

— C'est-à-dire la nuit d'avant l'assassinat de van Blake ?

— Oui. Il m'a demandé si je serais preneur d'une couple de faisans. Je lui en achetais de temps à autre. Il m'a dit qu'il passerait après onze heures, mais il n'est pas venu. J'ai pensé qu'il avait fait mauvaise chasse.

— Voyons. Mettons cela au clair : la dernière fois que vous l'avez vu, c'est quand il vous a offert de vous apporter une couple de faisans. C'est bien ça ?

— Oui. C'est exact.

— Il n'aurait donc eu aucune raison de se trouver sur les terres de van Blake à sept heures du matin ?

— Sûrement pas. Ted braconnait avec une torche électrique et une fronde. Il ne travaillait que la nuit. Il n'avait pas de fusil.

— Il se servait de sa moto quand il allait dans la propriété de van Blake ?

— Oui. Il entrait par le portail de la route de San Francisco à Tampa City, laissait sa moto dans les buissons, et, après avoir franchi la colline, gagnait la faisanderie.

— Il avait un casque en cuir et des lunettes de moto, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il portait d'autre ?

— Généralement un blouson en cuir et un pantalon de velours à côtes. Mais pourquoi me demandez-vous tout ça ?

— Je pense qu'il a été assassiné sur le domaine. Benn fait non de la tête.

— Pas possible. On l'a vu sur la grand-route vers les huit heures ; il sortait du domaine van Blake, le matin du crime. Il paraît qu'il a été assassiné près du port, là où on a retrouvé sa moto.

— Un casque en cuir et des lunettes de moto, c'est un bon camouflage. Et si ce n'était pas Dillon qu'on ait vu, mais l'assassin qui essayait de brouiller la piste ?

— Je n'avais pas pensé à ça. Vous avez peut-être raison.

— Dillon était-il grand ?

— Non. Comme moi. Un petit bout d'homme de rien du tout, mais solide et costaud malgré ça.

À ce moment, le téléphone retentit. Je prends le récepteur.

— On vous demande de New York, annonce la standardiste, voulez-vous rester à l'appareil ?

De la friture sur la ligne, puis une voix féminine interroge :

— Est-ce que monsieur Sladen est là ? De la part de M. Fayette.

— C'est lui-même ; allez-y.

Fayette vient à l'appareil.

— Je viens de recevoir un télégramme de Low. Je suppose que vous voulez savoir tout de suite ce qu'il dit. Je vais vous le lire.

— J'écoute.

— Voici ce qu'il dit : « Femme descendue au George V le 3 août année dernière, se faisant appeler Cornelia van Blake, positivement... » je répète : « positivement identifiée par témoins de confiance comme étant Fay Benson. Rentre immédiatement avec dépositions signées sous serment. Low. » Est-ce que ça peut vous être utile ?

— Je vous crois ! C'est le dernier tuyau qui me manquait. L'affaire est dans le sac. Vous saurez tout demain. À bientôt !

Et je raccroche.

CHAPITRE XV

I

À dix heures et demie une lune voilée de nuages étend au-dessus de la ville sa lueur pâlissante. Benn et moi nous roulons sur la route de Tampa City à San Francisco. Il nous faut à peu près dix minutes pour atteindre le portail du domaine van Blake par où Dillon est entré lors de son ultime expédition. Benn stoppe près du portail. Le feu rouge de sa cigarette éclaire son visage.

— Je gare la voiture par là et je vous accompagne, annonce-t-il.

— Non. Je vais y aller seul. Restez en dehors de ça, mon vieux Sam. J'aurai peut-être besoin de vous comme témoin plus tard.

— Comment ferez-vous si vous avez des ennuis ?

— Je ferai ce qu'il faut pour ne pas en avoir. (Je sors de l'auto.) Ne vous tracassez pas. Je me débrouillerai bien tout seul.

Il me regarde d'un air dubitatif.

— Bon ! Puisque vous le dites... Vous en êtes bien sûr, au moins ?

— Oui. Je reviendrai par mes propres moyens. Si je ne suis pas là au petit matin, alertez Creed. Mais vous, restez en dehors de cette aventure. Vous connaissez toute l'affaire à présent et l'un de nous doit rester disponible pour pouvoir, s'il le faut, remettre les choses au point.

Benn hausse les épaules.

— C'est vous le chef ! Alors, si vous n'avez pas besoin de moi je me sauve. (Il met l'auto en marche.) À bientôt et bonne chance !

Je le regarde s'éloigner, puis, après avoir escadé la grille, je suis le sentier qui mène, en pente douce, jusqu'au bois près duquel M. van Blake a été tué.

Au sommet de la petite colline, au milieu de la clairière, je m'arrête. Il y a quatorze mois, van Blake est allé, à cheval, inspecter son domaine. Un assassin l'attendait, le fusil au poing. Quelques secondes plus tard, van Blake était à terre et son cheval trottait vers l'écurie pour donner l'alarme.

D'où je suis, je peux voir le blanc ruban de la grand-route et, au loin, les lumières des autos qui roulent vers Tampa City. Au sommet du mamelon, tout est silencieux et calme ; il y règne une atmosphère étrange, fantomatique. Je descends de l'autre côté de la colline, suivant toujours le sentier à travers bois. La lune qui plane derrière des nuages vaporeux me donne assez de clarté pour trouver mon chemin.

Après avoir marché un bout de temps, j'entre-

vois, devant moi, les lumières de la grande villa des van Blake qui s'étend dans une sorte de cuvette, au-dessous. Je distingue, à la clarté de la lune, la vaste étendue des pelouses tondues ras et les massifs touffus de fleurs qui entourent la maison.

Tout en marchant, je me demande si Cornelia est chez elle et, si elle y est, ce qu'elle fait. Je me demande également si Royce s'est mis en rapport avec elle et l'a prévenue que Lydia avait parlé.

Je ralentis le pas en voyant que, devant moi, le sentier aboutit à une clairière. Dissimulé derrière un buisson, je sors le plan que Latimer m'a donné et, à la lueur d'une petite lampe de poche, je vérifie mon orientation.

Au bout du sentier, il me faut tourner à gauche, traverser la clairière, contourner la villa et parcourir encore une centaine de mètres pour arriver au chalet d'été. La faisanderie est à cinquante mètres plus loin, par-derrière. Je remets mon plan dans ma pocherevolver et je m'avance, comme Ted Dillon a dû le faire dans la nuit où il a été assassiné.

J'aperçois la masse sombre de la grande villa, puis le sentier s'enfonce dans le bois obscur et silencieux. Soudain j'entends une sorte de bruissement. Mon cœur s'arrête. Je lève la tête et distingue dans la pénombre des rangées entières de faisans perchés sur les branches et qui me regardent. Vingt mètres plus loin, j'entre dans une clairière et, au beau milieu, j'aperçois la résidence d'été.

C'est un cottage en bois de pin entouré d'une véranda. Ses fenêtres obscures, pareilles à des yeux aveugles, reflètent les rayons de lune.

Je gravis les marches de la véranda. La porte est fermée à clé, mais je n'essaie pas de la forcer. Il me sera plus facile d'entrer par une fenêtre. Je fais en silence le tour du cottage. Par-derrière, je trouve deux petites fenêtres à guillotine et une autre à deux battants. Un bref examen m'apprend que l'une des petites fenêtres n'est pas verrouillée ; à l'aide de mon couteau de poche, je la soulève à moitié. Avant d'escalader, je m'arrête pour écouter.

La nuit est pleine de bruits doux et mystérieux. Le vent léger dans les arbres, le craquement des branches sous le poids des faisans, un soudain bruissement d'ailes, les tapotements d'une plante grimpante contre les planches du chalet, tous ces bruits pourraient masquer l'approche furtive d'un garde.

Un peu angoissé, je soulève le châssis de la fenêtre, je glisse une jambe dans l'obscurité et atterris sur un épais tapis. Voilant de la main ma lampe de poche, j'examine la pièce où je me trouve. C'est un vaste salon meublé de fauteuils et de canapés. Je tâte les lourdes draperies des rideaux. Elles me paraissent assez épaisses pour masquer la lumière. Je les tire sur les fenêtres et tourne les commutateurs.

Le cottage n'a pas reçu de visite depuis longtemps. Il y a de la poussière partout et quelques toiles d'araignée pendent du plafond.

Je me mets à fouiller méthodiquement la pièce. À un bout, se dresse un petit bar avec un assortiment de bouteilles. J'aperçois un verre sale, taché

de rouge à lèvres, près d'une bouteille de scotch. Il y a aussi une coupe d'amandes salées, recouverte d'une épaisse couche de poussière. J'ai l'impression que ce petit cottage a été subitement fermé à clé sans qu'aucun domestique ait pu le nettoyer auparavant.

J'examine le grand tapis turc. Ce que je cherche est-il sous le tapis ? Je pousse un canapé qui me gêne et je roule une partie du tapis. Des planches de pin m'apparaissent. Elles n'ont rien de suspect mais il reste encore une grande partie du parquet que je ne puis voir. Rapidement, je repousse tous les meubles sur le côté que j'ai examiné et je regarde attentivement le reste du plancher. C'est dans le coin de droite de la chambre que mon effort est récompensé.

Une tache brune, couleur vieil acajou, large d'à peu près cinquante centimètres, souille le blanc crémeux du bois de pin. Je m'agenouille et je dirige sur cette tache le faisceau lumineux de ma lampe de poche. Sans aucun doute, c'est une vieille tache de sang. Quelqu'un a saigné, étendu sur ce parquet. Je suis persuadé que ce sang est celui de Dillon blessé à mort. Je sors de ma poche un tournevis. En regardant attentivement je remarque que quelques-unes des vis qui tiennent les lames du parquet ont l'air plus neuves et moins rouillées que les autres. Je dévisse rapidement celles-là. Elles se retirent plus facilement. Puis j'enfonce la pointe du tournevis entre deux lames et j'en soulève une. Ma bouche se dessèche et mon cœur bat à se rompre

au moment où je dirige les rayons de ma lampe dans la cavité.

Je m'attendais, certes, à une découverte macabre ; pourtant j'ai le souffle coupé en apercevant le crâne grimaçant, tout nettoyé de ses chairs par les rats, qui semble me dévisager dans l'ombre. Le blouson de cuir poussiéreux me dit que je suis en face de tout ce qui reste de Ted Dillon.

II

Pendant peut-être dix secondes, je contemple le crâne ; puis, le visage couvert d'une sueur froide, je tire une autre lame de parquet pour en voir plus. C'est bien Ted Dillon. Le blouson de cuir et le pantalon de velours à côtes, de même que la fronde à laquelle pend un élastique détendu rendent l'identification certaine.

Il y a un trou et une trace de brûlure sur le côté gauche du blouson ; il a donc été tué à bout portant et, en examinant ce trou révélateur, je me demande comment le bruit de la détonation n'a pas été entendu de la villa, distante, à vol d'oiseau, d'à peine une centaine de mètres.

Je replace les deux lames et je les revise. Puis je rabats le tapis et remets les meubles en place.

Je me redresse en essuyant la sueur qui me dégouline sur le visage. J'ai vu ce que je voulais et il n'y a aucune raison pour que je m'éternise ici.

Au moment d'atteindre le commutateur, j'entends craquer une planche sous la véranda.

J'éteins rapidement l'électricité et j'écoute. Seuls les battements sourds de mon cœur et les faibles soupirs du vent dans les arbres me parviennent aux oreilles. Je traverse la pièce, vais à la fenêtre et, après avoir ouvert les rideaux, je regarde la clairière sous la lune. Je ne vois que les arbres noirs et des ombres plus noires encore ; elles sont assez épaisses pour que quelqu'un s'y cache.

Je prends dans ma poche le revolver de Juan.

Les poils de ma nuque se hérissent. J'ai tellement peur que je n'ose même pas regarder par-dessus mon épaule. S'il y a quelqu'un dans la pièce, il peut aisément voir ma silhouette se dessiner contre la fenêtre. Jolie cible pour une balle dans le dos !

J'imagine à présent entendre une respiration, mais c'est peut-être mon imagination terrifiée qui me joue ce tour. Près de moi se trouve un grand canapé. Un bond rapide me mettrait à couvert, mais il est trop tard.

Au moment où je m'apprête à plonger, Cornelia van Blake m'intime, dans l'obscurité :

— Ne bougez pas et jetez ce revolver.

Il y a dans sa voix quelque chose de brutal qui me contraint d'obéir. Je laisse tomber le revolver sur le tapis. L'électricité s'allume et je tourne lentement la tête.

Elle est adossée au mur, un .22 automatique à la main ; son visage est d'une pâleur d'ivoire, ses lèvres écarlates font une tache trop vive dans cette pâleur. Elle porte une chemise de soie noire, un pantalon de plage et des sandales à semelles de crêpe.

Pendant un long moment, nous nous dévîsageons.

Je ne doute plus, à présent, que ce soit elle qui ait assassiné son mari et Dillon. Je ne vois pas pourquoi elle ne me descendrait pas à mon tour. Comment est-elle entrée sans que je l'entende ? Quoi qu'il en soit, elle est là, le pistolet au poing et, si elle m'a reconnu, mes chances de survivre sont minces. Je ne puis espérer avoir la vie sauve que si elle ignore mon identité.

— Que faites-vous ? demande-t-elle, sans un geste, l'œil attentif.

J'essaie de décontracter les muscles de mon visage et de lui adresser ce que je souhaite être un sourire enjôleur.

— Désolé, madame. Je sais bien que je ne devrais pas être ici, mais on m'avait dit que j'y trouverais des alcools et comme vous n'êtes pas à ça près, avec tout votre argent, je pensais pouvoir m'offrir une bouteille.

Je vois qu'elle ne s'attendait pas à celle-là et je poursuis sur le même thème.

— Peut-être que vous ne savez pas ce que c'est, vous, que de crever d'envie de boire. J'ai donné à ma femme ma parole d'honneur de ne pas acheter d'alcool mais je ne lui ai pas promis de ne pas en chiper. Cette nuit, il fallait que je boive. Je croyais que personne ne venait ici. Vous savez, quand l'envie vous prend...

Là, je m'arrête. Si mon petit cinéma a pris, pas besoin d'en rajouter.

— Qui êtes-vous ?

Elle n'a plus l'air aussi hostile, mais son arme est toujours braqué sur moi.

— Vous n'allez pas m'obliger à dire mon nom, quand même ? dis-je en essayant d'avoir l'air honnête. Si vous voulez bien me pardonner pour cette fois, je vous jure que je ne reviendrai plus.

— Vous êtes venu en auto ?

— Oui.

— Montrez-moi votre permis.

— Je ne l'ai pas sur moi. Je l'ai laissé dans la voiture.

Elle m'examine, puis une lueur de perplexité passe dans son regard. Elle doit se demander où elle m'a déjà vu. Il me faut obtenir tout de suite qu'elle me laisse filer, sinon, je le sens, la partie est perdue pour moi.

— Asseyez-vous, ordonne-t-elle sèchement.

— Voyons, puisque je vous promets que je ne reviendrai pas. Je n'ai touché à rien. Laissez-moi partir, s'il vous plaît.

— Asseyez-vous. Je vais appeler la police.

J'essaie de m'approcher d'elle. Il m'est venu l'idée que, si je parviens tout près d'elle, je pourrai peut-être lui arracher le flingue ; mais elle s'éloigne de moi, en glissant le long du mur, tenant toujours l'arme d'une main ferme.

— Asseyez-vous !

Je vois blanchir les jointures de l'index qu'elle serre sur la gâchette. Je m'assieds. Je ne peux pas la laisser appeler la police. Si je tombe entre les mains de Lassiter, je n'ai pas fini d'en voir. Elle

recule jusqu'au bar où se trouve le téléphone. J'ai encore une carte à jouer.

— Ne faites pas ça, dis-je avec calme. Lassiter a beau émarger à votre caisse noire, il ne pourra plus rien quand il aura regardé sous le parquet...

Lentement, elle repose le récepteur. Ses yeux ne sont plus dans son visage que deux trous noirs sans expression.

— Vous êtes monsieur Sladen, n'est-ce pas ? demande-t-elle d'une voix polie et cassante.

— C'est exact. Nous sommes tous les deux dans le bain, j'en ai l'impression.

— En ce qui me concerne, je ne crois pas, poursuit-elle en s'appuyant contre le bar. (Le canon de son arme se détourne légèrement de moi.) Mais vous, vous y êtes vraiment, monsieur Sladen.

— Nous y sommes tous les deux.

— On vous recherche pour meurtre. Je n'ai qu'à appeler la police...

— Vous oubliez Dillon.

Ses lèvres se retroussent et lui découvrent les dents, mais le sourire est sans gaieté.

— Non. Personne d'autre que vous ne sait qu'il est là. Je dirai que j'ai vu de la lumière ici, que j'ai pris mon pistolet et que je suis venue voir qui s'était introduit. Je vous ai trouvé caché dans le cottage. Vous, un homme recherché pour meurtre. Vous m'avez attaquée et j'ai été obligée de tirer sur vous. Pourquoi le sergent Lassiter songerait-il à soulever les lattes du parquet ? Il sera trop occupé par votre cadavre pour en chercher un autre.

— Vous ne vous figurez tout de même pas que j'ai été assez idiot pour venir ici seul ? dis-je en essayant d'avoir l'air sûr de moi. Vous êtes faite, madame van Blake. J'ai toutes les preuves possibles et imaginables. Tout a été entièrement rédigé et s'il m'arrive quelque chose, mon collègue enverra l'article à *Faits divers* qui le publiera.

Elle lance un petit rire rauque.

— Vous ne pensez pas que je vais croire ça !

— Voulez-vous être convaincue ? Concluons tous deux un petit marché. Je ne me fais pas d'illusions et je sais que vous êtes parfaitement disposée à m'abattre comme vous l'avez fait pour Dillon. Ce ne serait pas difficile, ensuite, de soulever les lames du parquet et de me déposer à côté de lui pour lui tenir compagnie.

— Je ne fais jamais de marchés.

— Je peux prouver que vous avez tué votre mari. Voulez-vous que je vous expose la chose ?

— Vous ne pouvez pas le prouver.

Un petit cercle blanc se dessine autour de sa bouche. Je vois son doigt peser sur la détente du flingue. J'ai la sensation ignoble qu'elle est prête à tirer d'un instant à l'autre.

— Mais si.

Les mots se mettent alors à couler de ma bouche.

— Tenez. Encaissez ça : Royce voulait avoir le club de La Pomme d'Or, mais votre mari ne voulait pas lui vendre. Vous étiez la maîtresse de Royce et vous étiez prête à tout pour lui plaire. Vous vouliez aussi palper le fric de votre mari. Vous avez pensé,

alors, que ce ne serait pas une mauvaise idée de le tuer. C'est ce qu'on appelle faire d'une pierre deux coups.

Son doigt n'appuie plus autant sur la détente. Elle écoute.

— Vous saviez que vous seriez la première à être soupçonnée si votre mari mourait de mort violente. Vous saviez le mobile : cinq millions de dollars. Alors vous avez cherché un moyen de le tuer tout en sauvegardant les apparences. Ce n'est que lorsque Lennox Hartley a amené Frances Bennett pour qu'elle pose à votre place que vous avez vu comment vous en tirer. Frances avait votre taille et votre teinte de cheveux. Quelques jours plus tard, vous deviez partir pour Paris. Comme vous aviez besoin de quelqu'un pour mettre la chose sur pied, vous avez exposé votre plan à Royce. Son pourboire, c'était le club ; il a accepté. Il est probable que vous aviez déjà essayé de le persuader de faire le travail lui-même, mais il n'avait pas assez de classe pour faire un assassin et il s'est dégonflé. En fait, vous étiez particulièrement bien placée, car vous aviez un alibi cousu main...

Je m'arrête pour lui demander :

— Est-ce que je me débrouille bien, madame van Blake ? Aimez-vous ma petite histoire, jusqu'à présent ?

— Et vous pensez qu'on va vous croire ! lance-t-elle avec mépris. Vous n'avez pas la moindre preuve !

— Attendez la suite et vous verrez si j'en ai, des preuves ! (Mes yeux ne quittent pas son arme. Je

continue.) Royce a gagné la confiance de Frances. Il lui a fait la cour et elle a marché. Il lui fallait être prudent, au cas où il y aurait un pépin. Ils se voyaient en cachette, pour qu'on ne puisse pas faire de recoupement, au cas où les choses iraient mal. Puisqu'elle devait prendre votre place à Paris, elle n'aurait pas manqué, en apprenant l'assassinat, de deviner que Royce et vous aviez comploté la mort de van Blake ; il fallait donc se débarrasser d'elle dès qu'elle aurait rempli sa mission. Et s'en débarrasser proprement : dans une barricade pleine de ciment.

« Royce connaissait un spécialiste. Il a fait venir Hank Flemming, un tueur de San Francisco, et lui a désigné Frances. Quand celle-ci allait revenir de Paris, c'était lui qui devait se charger de l'ouvrage. Vous êtes alors passés à l'exécution. Royce, d'abord, lui a raconté qu'il vous était nécessaire de rester à Tampa City tout en étant censée être à Paris. Je ne sais pas quels arguments il a employés, mais quand une fille comme Frances s'en ressent pour un gigolo du genre de Royce, elle est prête à gober n'importe quoi. Vous lui avez remis de l'argent, des vêtements et votre passeport. Une paire de lunettes noires et un chapeau à la Greta Garbo allaient la muer en Mme van Blake partant pour Paris. Les femmes de milliardaires bénéficient d'un traitement de faveur aux frontières. Personne n'est allé la regarder sous le nez. Vous aviez pris la précaution de l'envoyer au George V et non à votre hôtel, le Ritz. On ne s'est pas aperçu de la substitution au George V parce

qu'on ne vous y connaissait pas. Elle y est restée quatre jours.

« Mais ce que vous n'aviez pas prévu, c'est qu'une demoiselle du nom de Joan Nichols, qui avait l'art de cultiver les gens riches, parviendrait à imposer sa compagnie à Frances. Joan Nichols était convaincue qu'il s'agissait de la célèbre Mme van Blake. Il vous intéressera peut-être de savoir qu'un de mes confrères est allé à Paris et que nous avons maintenant des témoins qui peuvent prouver que Frances a séjourné au George V sous votre nom.

— Je vois, fait-elle en s'agitant impatiemment, mais rien de tout cela ne prouve que j'ai tué mon mari...

— En tout cas, ça démolit déjà votre alibi. Mais n'allons pas trop vite. Prenons les choses dans l'ordre chronologique. Le 2 août, vous faites semblant de partir pour Paris. Je suppose que vous n'êtes pas allée plus loin que chez Royce où Frances attendait. Elle s'est rendue à l'aéroport à votre place et s'est envolée vers la France. Vous, vous êtes restée planquée et Royce aussi. Vous aviez tout bien calculé. Royce et vous, aviez pris soin de vous préparer des alibis à toute épreuve. Qui, alors, du point de vue de la police, pourrait avoir tué votre mari ? C'est là que vous avez forcé la dose. Vous avez fourni l'assassin présumé. Vous saviez que Ted Dillon avait l'habitude de braconner sur le domaine. Dans la nuit du 5 août vous êtes venue ici avec un pistolet et vous l'avez attendu...

— Et vous imaginez que quelqu'un va croire ça ? interrompt-elle, les yeux étincelants. Comment pouvais-je savoir qu'il viendrait ?

Je suis soufflé. C'est là un point qu'un avocat intelligent ne manquera pas de faire valoir. Il fallait qu'elle eût été certaine que Dillon viendrait cette nuit-là. Le succès de son plan reposait sur cette certitude, puis je jette un coup d'œil sur la pièce et c'est alors qu'il me vient une inspiration lumineuse. Il ne peut y avoir qu'une explication : elle couchait avec Dillon ! C'est pour cela qu'il venait si souvent, sachant que, protégé par elle, il ne risquait aucun ennui.

— Oui, j'allais oublier ce détail, dis-je. Pourquoi auriez-vous fait aménager ce chalet au milieu des bois ? Pourquoi l'avoir si bien meublé, l'avoir pourvu d'un petit bar, si ce n'était pas pour y donner des rendez-vous ? Est-ce que van Blake savait ?

— Vous avez l'imagination rapide, monsieur Sladen, remarque-t-elle. Oui, il savait, mais il ne pouvait m'en empêcher. Il refusait de divorcer, quoi que je pusse faire. C'est surtout pour ça que j'ai dû le tuer.

Mes mains deviennent moites. Voilà qu'elle reconnaît avoir tué son mari ! J'en conclus qu'elle a résolu de me supprimer, moi aussi.

— Comment se fait-il que personne n'ait entendu la détonation, quand vous avez tué Dillon ?

Son sourire figé commence à m'agacer.

— Si vous voulez le savoir, j'ai emmitouflé le pistolet dans un coussin. (Elle relève un peu son

arme ; le canon est de nouveau braqué sur moi.)
Ça amortit le bruit.

— Avez-vous éprouvé un petit quelque chose quand vous l'avez tué, ou bien avez-vous pensé qu'il avait fait son temps et qu'après tout...

Son visage froid, ravissant, est absolument dépourvu d'expression. Elle demande :

— Qu'avez-vous encore découvert ? Vous semblez, certes, ne pas avoir perdu votre temps.

— Parlons de l'assassinat de votre mari. Il avait l'habitude d'aller faire une promenade à cheval tous les matins. Vous avez passé la nuit ici, avec le cadavre de Dillon sous le plancher. (Je la regarde.) Je me demande si vous avez eu des cauchemars, cette nuit-là, à moins que vous ne rêviez jamais.

Elle fait un geste de dénégation.

— J'appartiens à l'heureuse catégorie des gens qui ne rêvent pas.

Son sang-froid commence à me donner chaud !

— Le lendemain matin, de bonne heure, vous étiez sur la colline, à guetter le passage de votre mari. Il vous croyait à Paris et il a dû être rudement surpris de vous voir là, apparemment en train d'admirer le paysage. Du coup, il n'a même pas remarqué la carabine près de vous. Il ne l'a vue que trop tard. Il s'est probablement penché vers vous, du haut de son cheval, pour vous demander ce que vous faisiez là et vous avez tiré. Il fallait agir vite. Vous vous étiez probablement munie d'un pantalon de velours à côtes et d'un blouson de cuir semblables à ceux que portaient Dillon. Vous avez caché la carabine puis vous avez mis le casque en

cuir bouilli et les lunettes de Dillon ; vous avez descendu la colline jusqu'à l'endroit où il laissait sa moto et vous êtes descendue au port. Des gens vous ont vue, comme vous le souhaitiez, et ils vous ont prise pour Dillon.

« Il ne vous restait plus qu'à remiser la moto dans une baraque plus ou moins abandonnée, à vous rhabiller avec les vêtements que vous aviez probablement laissés dans ce hangar et à prendre le premier train pour New York où Royce vous attendait. Vous saviez que Latimer enverrait un télégramme au George V et Frances avait reçu l'ordre, au cas où un télégramme arriverait, de rentrer sur-le-champ. Royce l'attendait à l'arrivée. Vous avez pris sa place dès sa sortie de l'aéroport.

Sans me quitter des yeux, elle s'empare de la bouteille de whisky, se verse une rasade dans le verre taché de rouge à lèvres et boit. Sa main tremble. Je continue :

— Après ça, c'était au tour de Frances. Royce l'a emmenée à Welden. Mais c'était un assassin mou. Il ne voulait la liquider que si c'était indispensable. Il voulait d'abord être sûr que vous tiendriez le coup, que vos nerfs ne céderaient pas si la police s'acharnait après vous. Il a donc persuadé Frances de transformer son apparence, de prendre un autre nom et de se faire engager au Florian. À ce moment-là, Frances devait avoir compris qu'elle s'était faite la complice d'un crime. Elle devait avoir peur pour obéir au doigt et à l'œil. C'est alors que Joan Nichols est venue vous voir. Quelle surprise pour elle — et pour vous — quand elle a

découvert que vous n'étiez pas la femme qu'elle avait rencontrée à Paris ! Elle a probablement dû essayer de vous faire chanter. Vous avez raconté à Royce ce qui se passait et il a décidé de faire disparaître à la fois Frances et Joan. Il a donné l'ordre à Flemming d'entrer en action et Flemming s'est exécuté.

Je m'arrête. Elle repose son verre sur la table. Elle a l'air détendue et s'accoude au bar, en laissant pendre négligemment l'arme d'une main.

— Et vous pouvez prouver tout cela ? demande-t-elle d'un air moqueur.

— Mais parfaitement. Vous avez trop compliqué les choses. Plus une affaire se complique, plus il est facile de la comprendre, dès qu'on tient le fil conducteur. J'ai pigé, le jour où j'ai eu vent de la ressemblance entre Frances Bennett et vous. J'ai vu alors comment vous aviez pu établir votre alibi. Vous aviez un gros avantage : la police était de votre côté. Si vous n'aviez pas perdu la tête, si vous n'aviez rien fait, après la mort de Frances, vous auriez peut-être pu vous en tirer. Quand j'ai commencé à remuer le passé, vous vous êtes affolée. Quand Flemming vous a appelée pour vous annoncer qu'on enquêtait et qu'Hesson en avait un peu trop dit, vous avez donné l'ordre à Flemming de nous supprimer, Hesson et moi. Quand vous avez appris que j'étais allé voir Hartley, vous avez encore eu peur. Dans les dossiers d'Hartley, il y avait des croquis de Frances assise sur votre balustrade. Vous avez pensé que je verrais à quel point vous vous ressembliez, mais vous avez oublié

que je pourrais être renseigné par Latimer. Vous êtes allée chez Hartley et vous avez essayé de lui reprendre les croquis. Peut-être a-t-il refusé. Peut-être a-t-il compris, à ce moment-là, que Frances vous avait fourni l'alibi. Quoi qu'il en soit, il m'a demandé de venir le voir. Vous étiez donc cachée dans la pièce quand il a téléphoné ?

Elle fait signe que oui. Le sourire figé disparaît ; son visage est soudain vieilli, creusé de rides. Je poursuis :

— Et vous l'avez tué ! Son domestique a entendu la détonation et il a remonté l'escalier en courant pour vous échapper. Vous l'avez suivi et vous lui avez tiré dessus. Vous avez cru que vous alliez vous en sortir parce que j'étais sur le point d'arriver et que vous saviez que Lassiter me filait. Vous avez cru que je vous servais de bouc émissaire, comme Dillon.

— Et je m'en suis tirée, monsieur Sladen. La police croit toujours que c'est vous qui avez tué Hartley et elle vous recherche. La boucle est bouclée et nous en revenons au même point. Vous êtes sûr d'avoir fini ?

J'ai parlé d'abondance, sans faire de pause, avec une seule idée : gagner du temps. Je sais à présent que j'ai obtenu le maximum. Dans une seconde, elle va tirer.

— On pourrait peut-être s'arranger, fais-je en rassemblant toutes mes forces.

À côté de moi, sur le canapé, il y a un gros coussin. Aussi naturellement que je le puis, je laisse tomber ma main dessus, tout en conti-

nuant à la regarder fixement pour détourner son attention.

— Non. Pas d'arrangement entre nous, monsieur Sladen. (Elle lève le flingue ; la jointure de son doigt blanchit au moment où elle va presser sur la détente.) Je pense que vous bluffez. Mais, de toute façon, vous serez beaucoup plus gentil quand vous serez mort.

III

Le temps suspend son vol. Nos regards sont rivés l'un à l'autre. La lueur que je vois dans ses yeux, la façon dont elle remue machinalement les lèvres disent qu'elle va tirer.

J'arrache le coussin et je le lui jette à la tête ; en même temps, le cœur battant à tout rompre, je fais basculer le canapé et je me jette derrière.

Elle tire au moment où le coussin vole dans sa direction, mais en même temps elle l'évite. J'entends le méchant petit aboiement de l'automatique et un grand cendrier de verre, sur un guéridon près de moi, vole en éclats.

Je suis derrière le canapé.

Elle tire de nouveau. La balle s'enfonce dans le dos du meuble et me manque de trois centimètres.

Ce jeu-là ne peut pas durer. Je sais que la prochaine balle va m'atteindre. La sueur me coule sur le visage. Je vois sa silhouette longue et mince parcourir lentement le tapis dans ma direction. Je saisis le côté du canapé et j'attends. Elle ne peut

me voir mais elle sait que je suis là. Elle n'est plus qu'à deux mètres de moi. Je soulève le canapé et je le lance sur elle. Elle fait un bond de côté pour l'éviter ; le canapé s'écrase par terre sans l'avoir atteinte. J'ai jeté mon seul bouclier. Je suis debout devant elle et elle me sourit. Elle est hors de portée. Je suis à trois mètres du commutateur, à cinq mètres du revolver de Juan qui gît par terre, près de la fenêtre. Un seul battement de cœur me sépare encore de la mort lorsqu'une voix hurle de la fenêtre :

— Lâchez cette arme.

Je vois les yeux de Cornelia se dilater. Elle jette un coup d'œil rapide vers la fenêtre ; le revolver se balance au bout de son bras. Le rugissement d'un .45 couvre le claquement du .22. Mais je sais qu'elle a tiré parce que j'ai vu un éclair.

L'impact de la balle qui l'a atteinte la rejette en arrière. Le .22 tombe de sa main et elle s'en va percuter le bar. Elle est morte avant d'avoir touché la laine du tapis.

— Ne bougez pas ! ordonne Lassiter de la fenêtre.

Il passe par la fenêtre une jambe épaisse, le .45 fumant braqué sur moi. Il se laisse glisser dans la pièce, me tenant toujours sous la menace de son revolver. Sa figure vulgaire et brutale se plisse en un sourire goguenard.

— Salut, pisse-copie, dit-il, on passe une bonne soirée ?

Je ne réponds pas. Ma langue est sèche comme du cuir calciné et mes genoux flanchent. Je le

regarde s'avancer vers Cornelia. Il la retourne du pied et, de haut, la contemple.

— Eh bien ! En voilà une qui n'encaissera plus de chèques ! lance-t-il et, à mon vif soulagement, il range son .45 dans son étui. Bois un coup, pisse-copie, t'as l'air d'en avoir besoin.

Je titube jusqu'au bar pour m'y verser trois doigts de scotch que j'avale d'un coup. L'alcool me tire de mon affolement.

— Tu es verni, pisse-copie, reprend Lassiter en saisissant un verre. (Il se sert un whisky bien tassé.) Si je n'étais pas arrivé à temps, tu serais en train d'avaler ton acte de naissance.

— Ça, c'est vrai, dis-je en m'essuyant la figure avec mon mouchoir. (Je tourne le dos au cadavre de Cornelia.) Comment avez-vous fait pour vous trouver là ?

Il me sourit en découvrant de grosses dents blanches.

— Je te filais, comme elle a dit. J'avais dans l'idée que tu créchais chez Benn. Voici mon raisonnement : tu étais allé voir Bradley. Benn et Bradley travaillent ensemble. Benn a une planque. C'était donc là que tu créchais.

— Pas mal. Alors, pourquoi n'êtes-vous pas venu me pincer chez Benn, puisque vous saviez que j'y étais ?

— À quoi bon ? Tu ne penses tout de même pas que j'ai cru que tu avais descendu Hartley ? Je ne suis pas bouché à ce point-là. Entendu, c'était moche pour toi, mais pourquoi que tu l'aurais ratatiné ? Je me suis dit que tu étais foutu d'éclair-

cir le mystère et que, en me collant à tes talons, je m'épargnerais du souci. Impossible de faire l'ouvrage moi-même. Elle était trop bien avec Doonan pour qu'aucun flic de Tampa City puisse s'y attaquer.

— Eh bien, maintenant, c'est fait. Vous n'allez pas laisser Royce se débîner ?

— Il ne se débînera pas.

Lassiter pose sa main gigantesque sur le téléphone.

— Donnez-moi la police.

Tout en attendant la communication, il s'offre un autre verre, puis il déclare dans le récepteur :

— Ici Lassiter. Je veux que vous arrêtiez Royce, et vite. J'arrive tout de suite pour l'inculpation. Arrêtez-le, c'est tout.

Il raccroche, finit son verre, puis, sortant un paquet de cigarettes, il m'en offre une.

— Tu ne blaguais pas, quand tu disais que tu avais toutes les preuves contre elle ? demande-t-il.

— Non. L'affaire est dans le sac. Le capitaine Creed a les témoins sous la main.

— Creed ? (Lassiter sourit.) Il s'en occupe ? C'est bath. Et toi, tu vas publier l'histoire dans ton canard ?

— Mais, naturellement.

— Alors, bonsoir, Doonan ! Il y a un bout de temps que j'attends que ce salaud tombe dans un merdier dont il ne puisse plus se sortir. Tu veux savoir ce qui va se passer ? Doonan va sauter. Mathis prendra la place de Doonan, Carson prendra la place de Mathis et moi la place de Carson.

Dans six mois, Mathis sera viré et c'est moi qui serai le patron.

— Mais vous oubliez Carson.

— Non. (Il découvre de nouveau ses canines dans un sourire de loup.) J'en fais mon affaire. Il ne me gênera pas longtemps. (Il me tapote l'épaule d'une paume dure comme un bloc de ciment.) Va-t'en écrire ton papier. J'espère qu'il sera fameux. N'oublie pas de raconter comment je t'ai sauvé la vie. (Il se retourne pour contempler Cornelia.) Ah ! ma jolie, si tu pouvais savoir quel chambardement tu vas faire ! Si tu pouvais savoir !

— Alors vous ne m'arrêtez pas pour le meurtre d'Hartley ?

— Tu débloques ! Tu es libre comme l'air. (Il m'attrape par le devant de mon veston.) Je connais ton magazine, mon p'tit père. Il est bien fait. Qu'est-ce que tu dirais d'une photo de moi sur la couverture quand vous publierez le truc ?

— Vous croyez ? dis-je en examinant sa figure de porc qui, vue de près, est horrible. Nous ne tenons pas à avoir des ennuis ; on nous accuserait de faire peur aux gamins !

Il me donne une petite secousse qui fait craquer mes boutonnières.

— Répète un peu ! grogne-t-il en fronçant les sourcils.

— J'ai dit que ce serait une excellente idée. Voulez-vous avoir l'obligeance de me rendre mon veston ?

Il me libère d'une poussée.

— D'accord. Fais comme tu voudras. Je t'ai tiré

d'une drôle de mélasse et j'attends quelque chose en retour. Compris ?

— Mais comment donc ! (Je lui souris.) Comptez là-dessus !

— Assieds-toi et tiens-toi tranquille. (Il reprend le téléphone.) Il faut que je fasse venir le capitaine.

Pendant qu'il téléphone, je m'assieds et je me sers un whisky. Je n'ai pas oublié la façon dont il m'a botté les fesses lors de notre première rencontre. Je ne crois pas qu'il serait très difficile de prouver qu'il a reçu de l'argent de Cornelia. C'est aussi lui qui l'a tuée. Et, je ne me fais pas d'illusion, ce n'est pas uniquement pour me sauver la vie. Elle a dit que, mort, je serais beaucoup plus gentil. Il savait qu'elle aussi, serait beaucoup plus gentille une fois morte. Si on l'avait jugée, elle aurait parlé. Il a vu la façon de s'en tirer et il a saisi l'occasion. Tout ce que j'aurais à faire, ce serait d'en toucher deux mots au capitaine Mathis. Un examen de son compte en banque suffirait pour démolir complètement Lassiter. Personne n'a jamais botté le train à Sladen sans être payé de retour.

Lassiter a fini de téléphoner. Il se dirige vers l'endroit où est caché le corps de Dillon et commence à retirer les planches.

— C'est moi qui suis censé avoir découvert le macchab, mon p'tit gars, dit-il. Ton boulot consiste à collaborer avec moi. C'est moi qui raconterai l'histoire. Ferme-la et ne bouge pas. Contente-toi de dire « amen » quand je te le demanderai.

— Avec plaisir, sergent ! Tout ce que vous voudrez !

Ses yeux de porc m'examinent pour percer mes intentions.

— Et n'essaie pas de faire le mariolle, hein ? Sinon, tu t'en repentiras...

— C'est d'accord, sergent.

J'allume une cigarette. Peut-être sera-t-il plus sage de tuyauter Mathis quand je serai revenu à New York. C'est ce que je décide de faire.

En attendant l'arrivée de Mathis, je commence à mettre au point, dans ma tête, ce que je vais dicter à Bernie. Si quelqu'un doit avoir sa photo sur la couverture de *Faits divers*, je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas moi...

Je dis ça pour rigoler, évidemment ; car s'il y a une chose que Fayette déteste par-dessus tout, c'est bien de faire de la publicité à l'un de ses rédacteurs !

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LE FIN MOT DE L'HISTOIRE, *nouvelles*, Folio n° 2306.

Dans la collection James Hadley Chase

PAS D'ORCHIDÉES POUR MISS BLANDISH, n° 1,
Folio Policier n° 461.

EVA, n° 2, Folio Policier n° 463.

LA CHAIR DE L'ORCHIDÉE, n° 3, Folio Policier n° 462.

VIPÈRE AU SEIN, n° 4, Folio Policier n° 525.

LA PETITE VERTU, n° 5

ALERTE AUX CROQUE-MORTS, n° 6, Folio Policier
n° 526.

AU SON DES FIFRELINS, n° 7.

LE CORBILLARD DE MADAME..., n° 8.

IL FAIT CE QU'IL PEUT (Ne tirez pas sur le pianiste), n° 9,
Folio Policier n° 496.

UNE MANCHE ET LA BELLE, n° 10, Folio Policier n° 517.

POCHETTE SURPRISE, n° 11, Folio Policier n° 514.

OFFICIEL !, n° 12.

LE DÉMONIAQUE (À tenir au frais), n° 13.

DOUZE CHINETOQUES ET UNE SOURIS, n° 14.

MISS SHUMWAY JETTE UN SORT, n° 15, Folio Policier
n° 491.

DANS LE CIRAGE !, n° 16.

MÉFIEZ-VOUS, FILLETES !, n° 17, Folio Policier n° 490.

GARCES DE FEMMES !, n° 18

LE REQUIEM DES BLONDES, n° 19.

ET TOC !..., n° 20.

EN GALÈRE !, n° 21.

PAS DE VIE SANS FRIC, n° 22.
LES POISSONS ROUGES N'ONT PAS DE SECRET,
n° 23.
À PIEDS JOINTS, n° 24.
LE ZINC EN OR, n° 25.
FAIS-MOI PLAISIR... CRÈVE, n° 26.
LE JOKER EN MAIN, n° 27.
UNE BOUFFÉE D'OR PUR, n° 28.
LE VAUTOUR ATTEND TOUJOURS, n° 29.
ON REPIQUE AU JEU, n° 30.
C'EST LE BOUQUET !, n° 31.
N'Y METTEZ PAS VOTRE NEZ, n° 32.
PRÉSUMÉ DANGEREUX, n° 33.
UN HIPPIE SUR LA ROUTE, n° 34.
QUI VIVRA, RIRA, n° 35.
ÇA N'ARRIVE QU'AUX VIVANTS, n° 36.
C'EST MA TOURNÉE, n° 37.
FAIS-MOI CONFIANCE, n° 38.
DÉLIT DE FUITE, n° 39.
LE DENIER DU COLT, n° 40.
DU GÂTEAU !, n° 41.
L'ABOMINABLE PARDESSUS, n° 42.
VOIR VENISE... ET CREVER, n° 43.
COUCHE-LA DANS LE MUGUET, n° 44.
UN TUEUR PASSE, n° 45.
PARTIE FINE, n° 46.
UN BEAU MATIN D'ÉTÉ, n° 47.
LA BLONDE DE PÉKIN, n° 48.
C'EST PAS DANS MES CORDES, n° 49.
LES BOUCHÉES DOUBLES, n° 50.
ÇA IRA MIEUX DEMAIN, n° 51.

COLLECTION FOLIO POLICIER

Dernières parutions

- | | |
|---|--|
| 423. Caryl Férey | <i>Plutôt crever</i> |
| 424. Carlene Thompson | <i>Si elle devait mourir</i> |
| 425. Laurent Martin | <i>L'ivresse des dieux</i> |
| 426. Georges Simenon | <i>Quartier nègre</i> |
| 427. Jean Vautrin | <i>À bulletins rouges</i> |
| 428. René Fregni | <i>Lettre à mes tueurs</i> |
| 429. Lalie Walker | <i>Portées disparues</i> |
| 430. John Farris | <i>Pouvoir</i> |
| 431. Graham Hurley | <i>Les anges brisés de Somerstown</i> |
| 432. Christopher Moore | <i>Le lézard lubrique de Melancholy
Cove</i> |
| 433. Dan Simmons | <i>Une balle dans la tête</i> |
| 434. Franz Bartelt | <i>Le jardin du Bossu</i> |
| 435. Reiner Sowa | <i>L'ombre de la Napola</i> |
| 436. Giorgio Todde | <i>La peur et la chair</i> |
| 437. Boston Teran | <i>Discovery Bay</i> |
| 438. Bernhard Schlink | <i>Le nœud gordien</i> |
| 439. Joseph Bialot | <i>Route Story</i> |
| 440. Martina Cole | <i>Sans visage</i> |
| 441. Thomas Sanchez | <i>American Zazou</i> |
| 442. Georges Simenon | <i>Les clients d'Avrenos</i> |
| 443. Georges Simenon | <i>La maison des sept jeunes filles</i> |
| 444. J.-P. Manchette &
B.-J. Sussman | <i>L'homme au boulet rouge</i> |
| 445. Gerald Petievich | <i>La sentinelle</i> |
| 446. Didier Daeninckx | <i>Nazis dans le métro</i> |
| 447. Batya Gour | <i>Le meurtre du samedi matin</i> |
| 448. Gunnar Staalesen | <i>La nuit, tous les loups sont gris</i> |
| 449. Matilde Asensi | <i>Le salon d'ambre</i> |
| 450. Jo Nesbø | <i>Rouge-gorge</i> |
| 451. Olen Steinhauer | <i>Cher camarade</i> |
| 452. Pete Dexter | <i>Deadwood</i> |
| 454. Keith Ablow | <i>Psychopathe</i> |

- | | |
|----------------------------------|---|
| 455. Batya Gour | <i>Meurtre à l'université</i> |
| 456. Adrian McKinty | <i>À l'automne, je serai peut-être mort</i> |
| 457. Chuck Palahniuk | <i>Monstres invisibles</i> |
| 458. Bernard Mathieu | <i>Otelo</i> |
| 459. James Crumley | <i>Folie douce</i> |
| 460. Henry Porter | <i>Empire State</i> |
| 461. James Hadley Chase | <i>Pas d'orchidées pour Miss Blandish</i> |
| 462. James Hadley Chase | <i>La chair de l'orchidée</i> |
| 463. James Hadley Chase | <i>Eva</i> |
| 464. Arkadi et Gueorgui Vaïner | <i>38, rue Petrovka</i> |
| 465. Ken Bruen | <i>Toxic Blues</i> |
| 466. Larry Beinhart | <i>Le bibliothécaire</i> |
| 467. Caryl Férey | <i>La jambe gauche de Joe Strummer</i> |
| 468. Jim Thompson | <i>Deuil dans le coton</i> |
| 469. Jim Thompson | <i>Monsieur Zéro</i> |
| 470. Jim Thompson | <i>Éliminatoires</i> |
| 471. Jim Thompson | <i>Un chouette petit lot</i> |
| 472. Lalie Walker | <i>N'oublie pas</i> |
| 473. Joe R. Lansdale | <i>Juillet de sang</i> |
| 474. Batya Gour | <i>Meurtre au Philharmonique</i> |
| 475. Carlene Thompson | <i>Les secrets sont éternels</i> |
| 476. Harry Crews | <i>Le Roi du K.O.</i> |
| 477. Georges Simenon | <i>Malempin</i> |
| 478. Georges Simenon | <i>Les rescapés du Télémaque</i> |
| 479. Thomas Sanchez | <i>King Bongo</i> |
| 480. Jo Nesbø | <i>Rue Sans-Souci</i> |
| 481. Ken Bruen | <i>R&B – Le Mutant apprivoisé</i> |
| 482. Christopher Moore | <i>L'agneau</i> |
| 483. Carlene Thompson | <i>Papa est mort, Tourterelle</i> |
| 484. Leif Davidsen | <i>La Danois serbe</i> |
| 485. Graham Hurley | <i>La nuit du naufrage</i> |
| 486. John Burdett | <i>Typhon sur Hong Kong</i> |
| 487. Mark Henshaw / John Clanchy | <i>Si Dieu dort</i> |
| 488. William Lashner | <i>Dette de sang</i> |
| 489. Patrick Pécherot | <i>Belleville-Barcelone</i> |
| 490. James Hadley Chase | <i>Méfiez-vous, fillettes !</i> |
| 491. James Hadley Chase | <i>Miss Shumway jette un sort</i> |

- | | |
|-----------------------------------|--|
| 492. Joachim Sebastiano
Valdez | <i>Celui qui sait lire le sang</i> |
| 493. Joe R. Lansdale | <i>Un froid d'enfer</i> |
| 494. Carlene Thompson | <i>Tu es si jolie ce soir</i> |
| 495. Alessandro Perissinotto | <i>Train 8017</i> |
| 496. James Hadley Chase | <i>Il fait ce qu'il peut</i> |
| 497. Thierry Bourcy | <i>La cote 512</i> |
| 498. Boston Teran | <i>Trois femmes</i> |
| 499. Keith Ablow | <i>Suicide</i> |
| 500. Caryl Férey | <i>Utu</i> |
| 501. Thierry Maugenest | <i>La poudre des rois</i> |
| 502. Chuck Palahniuk | <i>À l'estomac</i> |
| 503. Olen Steinhauer | <i>Niet camarade</i> |
| 504. Christine Adamo | <i>Noir austral</i> |
| 505. Arkadi et Gueorgui
Vaïner | <i>La corde et la pierre</i> |
| 506. Marcus Malte | <i>Carnage, constellation</i> |
| 507. Joe R. Lansdale | <i>Sur la ligne noire</i> |
| 508. Matilde Ascensi | <i>Le dernier Caton</i> |
| 509. Gunnar Staalesen | <i>Anges déchus</i> |
| 510. Yasmina Khadra | <i>Le quatuor algérien</i> |
| 511. Hervé Claude | <i>Riches, cruels et fardés</i> |
| 512. Lalie Walker | <i>La stratégie du fou</i> |
| 513. Leif Davidsen | <i>L'ennemi dans le miroir</i> |
| 514. James Hadley Chase | <i>Pochette surprise</i> |
| 515. Ned Crabb | <i>La bouffe est chouette à
Fatchakulla!</i> |
| 516. Larry Brown | <i>L'usine à lapins</i> |
| 517. James Hadley Chase | <i>Une manche et la belle</i> |
| 518. Graham Hurley | <i>Les quais de la blanche</i> |
| 519. Marcus Malte | <i>La part des chiens</i> |
| 520. Abasse Ndione | <i>Ramata</i> |
| 521. Chantal Pelletier | <i>More is less</i> |
| 522. Carlene Thompson | <i>Le crime des roses</i> |
| 523. Ken Bruen | <i>Le martyre des Magdalènes</i> |
| 524. Raymond Chandler | <i>The long good-bye</i> |
| 525. James Hadley Chase | <i>Vipère au sein</i> |
| 526. James Hadley Chase | <i>Alerte aux croque-morts</i> |
| 527. Jo Nesbø | <i>L'étoile du diable</i> |
| 528. Thierry Bourcy | <i>L'arme secrète de Louis Renault</i> |

Composition MCP - Groupe Jouve
Impression Novoprint
le 9 septembre 2008
Dépôt légal : octobre 2008

ISBN : 978-2-07-035877-9./Imprimé en Espagne.